31967/A

42550

TRAITÉ
DES
SCROPHULES,
VULGAIREMENT APPELÉES
ÉCROUELLES
OU
HUMEURS FROIDES.

Par M. PIERRE LALOUETTE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Chevalier de l'Ordre du Roi.

A PARIS,

Chez P. FR. DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXX.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

INTRODUCTION.

L'OUVRAGE que je préſente aujourd'hui, eſt le réſultat d'obſervations aſſidûment ſuivies ſur les maladies ſcrophuleuſes, qui ont, pendant beaucoup d'années, fait l'objet de mes méditations, & dont j'ai promis, en quelque manière, de rendre compte, lorſque j'ai publié ma nouvelle Méthode de traiter les maladies vénériennes par la fumigation.

Je commençai en 1730 à prendre les premières notions de ces maux, chez M. Le Dran mon beau-père, dont la Chirurgie s'honore, comme d'un de ſes reſtaurateurs, & qui a dû autant à ſes vertus, qu'à ſes talens & à ſes ouvrages, l'eſtime univerſelle dont il a joui. Bientôt le deſir d'étendre mes connoiſſances ſur une maladie que

je ne trouvois pas avoir été assez observée, me conduisit dans les hôpitaux où elle est commune. L'Hôtel-Dieu & l'Hôpital de la Charité devenus mes écoles pratiques, me présentèrent presque toutes les maladies de ce genre réunies. C'est là que, pendant plus de dix années, j'observai le caractère des Scrophules, leurs progrès, leurs terminaisons, & les ressources que les malades pouvoient trouver dans la nature ou dans les remèdes que l'art avoit en sa possession.

L'art ne doit suppléer la nature qu'en l'imitant dans ses opérations: pourquoi donc sortir des bornes que l'observation a limitées? C'est pour me renfermer dans l'enceinte qu'elle a tracée, que je bannis de la cure des Scrophules toutes les opérations chirurgicales, presque toujours meurtrières. En la suivant pas à pas, l'on voit que, dans les animaux abandonnés à eux-mêmes,

les tumeurs ſuppurées s'ouvrent ſans le ſecours d'aucun inſtrument, & ſe cicatriſent ſans celui des médicamens. Puiſque la nature, cette mère commune, n'a pas refuſé aux hommes les avantages qu'elle a accordés aux animaux, pourquoi donc inciſer ces tumeurs, les cautériſer, fendre des ſinus, ouvrir des clapiers & faire des délabremens conſidérables ?

Ne voit-on pas toujours que les procédés de la nature ſont beaucoup plus ſimples, & ſuivis de ſuccès que l'art ne peut jamais atteindre en s'en écartant ? Dans les tumeurs abandonnées à elles-mêmes, on voit la matière inſenſiblement uſer la peau, l'émincer, la percer, & ſe frayer un paſſage pour s'évacuer lentement : les chairs comprimées ou renaiſſantes du fond de ce foyer, rempliſſent peu-à-peu le vuide ; la peau y adhère, & l'ouverture ſe cicatriſe

ſans perdre ſon niveau. L'art, au contraire, ouvrant ces tumeurs avec l'inſtrument tranchant, & faiſant déperdition de ſubſtance, évacue dans un inſtant le pus qui y eſt recueilli, excite de longues & d'abondantes ſuppurations; &, après avoir mis en œuvre les reſſources qu'il possède, laiſſe pour la vie des cicatrices profondes & difformes.

Souvent on extirpoit des glandes que j'avois vues ſe réſoudre dans d'autres ſujets; on appliquoit auſſi le cauſtique pour les détruire : les douleurs qu'excitoient ces opérations, allumoient ſouvent la fièvre, & cauſoient quelquefois de grands accidens.

L'art n'employoit pas de moyens plus doux dans les maladies des os; car, tantôt après les avoir découverts, on les ruginoit, d'autres fois on appliquoit le trépan exfoliatif, & l'on ſe ſervoit ſou-

vent auſſi du cautère actuel. Ce dernier moyen, le plus cruel de tous & le plus dangereux, étoit preſque toujours ſuivi des accidens les plus funeſtes. On conçoit aiſément que le fer rouge, appliqué ſur des os qui renferment dans leur ſubſtance des ſucs gras, doit par ſa chaleur les brûler, les rancir, ou leur donner au moins des degrés d'acrimonie que ces graiſſes n'auroient jamais pu acquérir. Peut-on d'ailleurs borner l'effet de ce fer rouge, dont la chaleur s'étend toujours beaucoup au-delà de l'endroit de l'os affecté? Il eſt facile de concevoir que les membranes déliées qui revêtiſſent les cellules oſſeuſes, ſont promptement détruites par la chaleur qu'elles reçoivent de l'huile pour ainſi dire bouillante qu'elles renferment. Les douleurs, la fièvre, les ſuppurations longues & de mauvaiſe qualité, ſuites néceſſaires de ces dé-

labremens, avec la renaiſſance des chairs fongueuſes qu'il falloit ſans ceſſe extirper, faiſoient preſque toujours périr les malades.

L'articulation du bras avec l'avant-bras étoit-elle gonflée, avec ou ſans ſuppuration; l'amputation du bras étoit le moyen le plus uſité que l'art employoit. Que l'articulation de la cuiſſe avec la jambe fût attaquée d'ankyloſe, avec carie, ou non, dans la jointure, on n'héſitoit pas à amputer la cuiſſe. On coupoit ſouvent auſſi la jambe à l'occaſion de ſon articulation malade avec gonflement & carie de ſes os, ou de celle des os du tarſe; on ouvroit hardiment les collections de pus, dont la ſource eſt ſouvent éloignée de l'endroit de l'os malade. On ne balançoit pas à faire des contre-ouvertures & de grands délabremens, dont les ſuites étoient des ſuppurations longues & abondantes; la fièvre

lente les accompagnoit; le dévoiement & le maraſme faiſoient fréquemment & promptement périr les malades; le gonflement & la carie des phalanges des pieds, & des mains ſur-tout, déterminoit à amputer les doigts. A quels dangers n'étoient donc pas expoſés ces malades qui, après avoir ſouffert des opérations cruelles, s'être enfin vu défigurés ou mutilés, retrouvoient encore en eux le premier germe d'un mal qui ſe tranſportoit aiſément ailleurs, ſi les opérations que l'on avoit faites étoient ſuivies de cicatrices?

Lorſque, voulant m'ouvrir une route vers un traitement plus conforme à la nature, je cherchai partout des guides pour me conduire plus sûrement dans la carrière que je devois parcourir, je vis avec étonnement que la redoutable maladie ſcrophuleuſe, au moins auſſi digne que toute autre de l'atten-

tion des Médecins, avoit été négligée, & pour ainſi dire abandonnée à l'empiriſme. Ce délaiſſement anima mon zèle; &, en conſidérant combien de malheureux habitans des campagnes, dans un grand nombre de Provinces du Royaume, étoient expoſés à languir & même à périr faute de ſecours, je fis mes efforts pour me frayer un chemin qui pût me conduire sûrement vers le but que je me propoſois d'atteindre; mais, pour y parvenir, combien de difficultés à ſurmonter, d'obſtacles à vaincre, de préjugés à détruire? En effet, perſonne juſqu'alors n'avoit, ni chez les anciens, ni chez les modernes, traité cette maladie à fond. Je me ſuis donc trouvé forcé à faire de nouvelles recherches, à en décrire la nature, la forme, le caractère & les cauſes variées. Il a fallu enſuite éloigner & mettre tout-à-fait à l'écart cette multitude de

petits moyens inutiles que le vulgaire, toujours trop crédule, & livré à la prévention, avoit adoptés, leſquels en impoſoient encore dans la cure. Il étoit d'autant plus facile de ſecouer ce joug, que depuis que la phyſique éclairée a diſſipé les ténèbres que la ſuperſtition avoit répandues ſur les amulettes, on ne ſe prête plus à des illuſions qu'enfantoit l'ignorance; & ſes preſtiges, détruits par l'expérience, diſparoiſſent à la lueur de ſon flambeau; mais le peuple, toujours inconſidéré, ſe livre aveuglément à la prévention que la tradition autoriſe ſur l'incurabilité des Ecrouelles. Ces préjugés toujours funeſtes, s'éterniſeroient, ſi l'on n'offroit à ce même vulgaire, difficile à perſuader, des guériſons nombreuſes qui puſſent enfin le faire revenir de ſon erreur.

Si l'on conſidère ſans partialité les remèdes uſités juſqu'à préſent,

on verra que la plupart d'entr'eux ne conduiſent à aucune notion de la nature ni des caractères diſtinctifs de la maladie; qu'ils ne préſentent aucune idée des cauſes variées qui la produiſent, ni des vues curatives pour ces différens états. On ne pourroit tirer avantage de ces moyens, qu'autant qu'ils ſeroient fondés ſur l'obſervation, les ouvertures des cadavres, & les principes de la ſaine Médecine, tant théorique que pratique.

Pour éprouver avec utilité l'effet des médicamens généraux, de quelques antidotes, & particulièrement du remède de Rotrou, qui alors étoit en vogue, j'ai partagé mes malades en pluſieurs claſſes, & j'ai mis le plus d'égalité qu'il m'a été poſſible entre les maladies & tous leurs rapports : par ce moyen, je me ſuis trouvé en état de comparer les effets des remèdes généraux & de différens antidotes, avec

le remède prétendu ſpécifique de Rotrou. J'en fis uſage pendant quelque temps, & ſur beaucoup de malades de différens âges; mais ſon infidélité conſtante me força de l'abandonner. Je fus donc obligé de prendre une nouvelle route, de n'aller qu'à pas lents, & comme en tâtonnant, guidé ſeulement par mes propres obſervations, & éclairé par les différentes combinaiſons des remèdes que j'avois employés. Je fis beaucoup de tentatives; quelques ſuccès furent le fruit de mes travaux, & les cures que je fis alors, furent & plus promptes & plus sûres, que celles que j'avois pu obtenir par tout autre remède. Ce fut pour perfectionner ces épreuves & conſtater leurs effets, que je réunis chez moi tous les malades que la misère, l'indigence & la gravité des maux faiſoient rebuter de tous côtés. Ma maiſon devint pour eux un aſile où ils re-

cevoient tous les ſecours que je pouvois leur procurer; &, en leur rendant ſervice, la variété des maux que cette multitude me préſentoit, me donnoit les meilleures leçons que je puſſe recevoir. Pendant quarante ans de ſuite, & ſans la moindre interruption, j'ai ſuivi cette maladie dans ſes différens états, & ſur pluſieurs milliers d'individus.

Il étoit très-important de faire rentrer dans le domaine de la Médecine des maladies qui, pour avoir été abandonnées, ne ſont pas moins ſuſceptibles que d'autres, des ſecours que l'art peut leur procurer. Pour remplir cet objet, il falloit qu'elles fuſſent décrites avec préciſion, & dépeintes d'après nature; que les cauſes fuſſent développées; que les remèdes propres à les combattre fuſſent relatifs à ces connoiſſances, & qu'une expérience conſtante les eût adoptés.

Je ne ſongeai donc qu'à réformer pluſieurs préparations, & à faire de nouvelles combinaiſons. Il ne ſuffiſoit pas ſeulement de corriger des remèdes, & d'en faire de nouveaux ; il falloit encore les appliquer aux maladies, à leurs différens degrés, à la variété des cauſes, & à la différence des tempéramens. Ce n'étoit pas la ſeule difficulté qui ſe préſentât : ces maux paroiſſoient bien quelquefois s'adoucir par l'uſage des remèdes continués pendant long-temps : parvenus à certain terme, ils n'avançoient ni ne reculoient, mais ils demeuroient au même état dans quelques ſujets, tandis qu'on voyoit dans d'autres, les médicamens opérer des effets merveilleux. Ces variations m'obligèrent à multiplier mes tentatives : il fallut obſerver avec la plus ſcrupuleuſe attention les effets de ces remèdes, les différens temps où il falloit les

changer, ou leur aſſocier d'autres moyens qui puſſent les aider & favoriſer leur action pour terminer la cure.

C'eſt d'après des ſoins aſſidus, des eſſais réitérés, des épreuves très-multipliées & des obſervations très-nombreuſes, que je ſuis enfin parvenu à compoſer un remède qui, réuniſſant toutes les indications curatives, peut s'appliquer avec efficacité à toutes les différentes claſſes des maladies de ce genre. Son action ne ſe borne pas ſeulement à ces maux; il a encore l'avantage d'être très-utile dans beaucoup d'autres maladies chroniques, comme il ſera facile d'en juger par les effets qu'il opère: c'eſt ce dont il ſera fait mention dans la cure.

Les Scrophules ſont, comme on ſait, une maladie très-ſouvent héréditaires qui paſſe & ſe propage de races en races, ſans rien

perdre de ſa virulence. Par mon nouveau procédé, j'ai tellement atténué, & même anéanti la violence de ce vice, que la maladie, dans ceux qui ont fait uſage de ce remède, a ceſſé de ſe perpétuer, & que j'ai été aſſez heureux pour voir enfin la troiſième génération affranchie de ce funeſte héritage.

Ce point, qui eſt des plus intéreſſans pour la sûreté de la vie des malades & pour leurs générations futures, avoit beſoin d'être encore obſervé dans leurs deſcendans, pour être aſſuré de l'entière extinction du vice ſcrophuleux. La révolution de beaucoup d'années étoit donc néceſſaire pour cet examen, & je me trouvois d'autant plus à portée de le faire, que ces malades s'aſſembloient chez moi tous les après-midi de chaque dimanche de l'année. Si j'avois des obſervations à faire ſur quelques-uns, je

les faiſois revenir dans le cours de la ſemaine, ou j'allois les viſiter chez eux.

Je puis d'autant mieux rendre un compte fidèle de ces obſervations, que je me ſuis attaché à ſuivre ces malades, même après leur guériſon, pour être plus en état de porter un jugement ſolide ſur leur ſanté & ſur celle de leurs enfans. Ces remarques utiles ont cependant été difficiles à faire; car, dans le grand nombre de ceux qui venoient chez moi, les uns ſuivoient exactement les remèdes que je leur donnois: la nature, le temps & la perſévérance combloient mes vœux; d'autres, dont les maux ſe diſſipoient avec trop de lenteur, ſouffroient impatiemment de les voir durer plus qu'ils ne penſoient; ſoit par inconſtance, ſoit par dégoût, ils abandonnoient trop tôt les remèdes, au milieu ou vers

la fin de la cure, & ne revenoient plus : néanmoins pluſieurs, détrompés par l'accroiſſement ou le retour d'un mal dont ils avoient cru pouvoir ſe délivrer ſeuls, ſe ſont repréſentés, redemandant avec inſtance les ſecours qu'ils avoient négligés. C'eſt dans ces circonſtances que j'ai eu occaſion d'obſerver les prompts changemens que ce remède opéroit principalement ſur ceux qui en avoient déja éprouvé de bons effets avant qu'ils le quittaſſent, & dont la négligence avoit beaucoup aggravé les maux. Mais j'ai toujours vu que, malgré cette amélioration apparente, ou même réelle, ces malades étoient beaucoup plus long-temps à guérir, que ceux dont le traitement n'avoit éprouvé aucune interruption.

Ce remède a donc un double avantage, puiſqu'il guérit les malades d'un vice qu'ils ont reçu,

ou de leurs parens, ou de leurs nourrices, & qu'il affranchit leurs deſcendans d'un mal qui ſe perpétueroit toujours, & qui, portant par-tout la contagion, feroit un tort irréparable à la population.

TABLE
DES
CHAPITRES ET SECTIONS.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE Ier. *Des Scrophules en général*, page 1

CHAP. II. *Des Scrophules en particulier, & premièrement de celles qui attaquent les parties molles.* 6

SECT. I. *Des Scrophules bénignes externes qui attaquent la peau & la graisse.* Ibid.

SECT. II. *Des Scrophules bénignes qui attaquent les glandes.* 9

SECT. III. *Des Scrophules malignes externes qui attaquent la peau.* 18

SECT. IV. *Des Scrophules malignes adipeuses.* 21

SECT. V. *Des Scrophules malignes qui attaquent les glandes.* 24

SECT. VI. *Des Scrophules bénignes internes.* 33

SECT. VII. *Des Scrophules malignes internes.* 40

CHAP. III. *Des Scrophules osseuses en général.* 49

CHAP. IV. *Des Scrophules osseuses en particulier.* 53

SECT. I. *Des Scrophules qui attaquent les os de la tête.* Ibid.

SECT. II. *Des Scrophules qui attaquent les os du cou, du dos & des lombes.* 59
SECT. III. *Des Scrophules qui attaquent les os des iſles ou du baſſin.* 65
SECT. IV. *Des Scrophules qui attaquent les os de la poitrine.* 75
SECT. V. *Des Scrophules qui attaquent les os de l'épaule.* 79
SECT. VI. *Des Scrophules qui attaquent les os du bras, de l'avant-bras & de la main.* 80
SECT. VII. *Des Scrophules qui attaquent les os de la cuiſſe, du genou, de la jambe & du pied.* 88

CHAP. V. *Des cauſes des Scrophules, & de leurs effets.* 98
SECT. I. *Des cauſes des Scrophules ſimples ou bénignes.* 100
SECT. II. *Des cauſes des Scrophules compliquées ou malignes.* 111
Scrophules héréditaires. 115
Scrophules accidentelles par contagion. 117
Suites de maladies. 119
Scrophules vermineuſes. 122
Cauſes accidentelles. 124
Exiſtence du miaſme ſcrophuleux dans la ſubſtance graſſe. 129
Scrophules ſcorbutiques. 139
Scrophules dartreuſes. 143
Scrophules rachitiques. 144
Scrophules vénériennes. 147

CHAP. VI. *Des criſes des Scrophules.* 154

CHAP. VII. *Du pronoſtic des Scrophules.* 188

TABLE.

SECONDE PARTIE.

CHAP. Ier. *Observations générales sur les principaux Remèdes les plus usités jusqu'à présent dans la cure des Scrophules.* 197

CHAP. II. *Remarques sur les propriétés & les principaux effets du nouveau Remède anti-scrophuleux, avec la manière sommaire d'en faire usage.* 201

CHAP. III. *Des différens Remèdes auxiliaires, tant internes qu'externes, dont je me sers dans la cure des Scrophules.* 209

SECT. I. *Des Remèdes internes.* Ibid.
Sucs d'herbes. *Ibid.*
Liqueur anti-scorbutique. 210
Poudre purgative. 212
Purgation commune pour les enfans. 213
Teinture de mars. *Ibid.*
Teinture de gaïac. 214
Infusion de gaïac. *Ibid.*
Infusions théiformes. *Ibid.*

SECT. II. *Des Remèdes externes.* 215
Eaux minérales artificielles. 216
Cérat. 217
Emplâtre contentif & défensif. *Ibid.*
Emplâtre fondant & résolutif. 220
Poudre résolutive pour former les sachets. 222

CHAP. IV. *De la cure des Scrophules en général.* 223

CHAP. V. *De la cure des Scrophules qui attaquent les parties molles.* 226

SECT. I. *De la cure des Scrophules bénignes qui attaquent la peau, la graiſſe & les glandes.* *Ibid.*

SECT. II. *De la cure des Scrophules malignes qui attaquent la peau.* 238

SECT. III. *De la cure des Scrophules malignes qui attaquent la membrane adipeuſe.* 244

SECT. IV. *De la cure des Scrophules malignes qui attaquent les glandes.* 248

SECT. V. *De la cure des Scrophules bénignes internes.* 262

SECT. VI. *De la cure des Scrophules malignes internes.* 267

CHAP. VI. *De la cure des Scrophules oſſeuſes.* 273

CHAP. VII. *De la cure des Scrophules compliquées de maladies vermineuſes, du ſcorbut, du rachitis & du virus vénérien.* 308

Scrophules vermineuſes. Ibid.

Scrophules ſcorbutiques. 311

Scrophules rachitiques. 313

Scrophules vénériennes. 315

CHAP. VIII. *Réflexions ſur l'uſage plus étendu que l'on peut faire des nouveaux Remèdes propoſés.* 319

Avertiſſement. 333

Fin de la Table.

TRAITÉ

TRAITÉ DES SCROPHULES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Scrophules en général.

Les tumeurs glanduleuſes qui paroiſſent autour du cou des enfans, ſous le menton & près les oreilles, ſont ordinairement appelées *Scrophules* ou *Ecrouelles*. Ces tumeurs ſont plus ou moins nombreuſes, profondes ou ſuperficielles, plus ou moins voiſines des artères ca-

rotides & des veines jugulaires, placées ſur les muſcles du cou & dans leurs interſtices. Cette maladie ne ſe borne pas ſeulement à ces parties; elle étend ſouvent ſes ravages beaucoup plus loin. Il y a, ſans contredit, peu de maladies chroniques auſſi cruelles : celle-ci attaque les enfans dès le berceau; & s'ils ont échappé aux périls qui les menaçoient, ce mal les pourſuit dans les différens âges qu'ils parcourent. Il ne ſe montre pas toujours ſous la même forme; il ne ſe fixe pas toujours aux mêmes endroits; il s'étend ſur toutes les parties du corps : tantôt il attaque la peau où il s'établit; celle du cuir chevelu, du viſage, du cou, de la poitrine; celle qui avoiſine les articulations des bras & des jambes, n'eſt pas moins expoſée à ſa férocité : tantôt il réſide dans la membrane adipeuſe, où il ſe forme de petites tumeurs ſous la peau, & les endroits qu'il choiſit ſont le long des gros vaiſſeaux, ſoit brachiaux, ſoit cruraux; il n'épargne pas plus les endroits du corps où la graiſſe eſt en plus grande abondance. D'autres fois, cette maladie ſe manifeſte par des tumeurs glanduleuſes ſous les bras & aux aines.

Enfin, elle attaque auſſi la ſurface des os, & ſe plonge dans leur intérieur. Ainſi cette maladie n'eſt pas toujours limitée à l'extérieur du corps, où elle ne paroît ſouvent qu'après avoir jeté au dedans de profondes racines, dont les effets ſont preſque toujours mortels.

Soit qu'on conſidère les Scrophules relativement aux ſujets qu'elles défigurent & mutilent, ſoit qu'on les regarde dans leur propagation qui porte par-tout l'horreur & la contagion, on verra toujours une maladie cruelle dans ſes effets, dangereuſe dans ſes ſuites, & preſque toujours rebelle aux remèdes dont on s'eſt ſervi juſqu'ici. Cette maladie qui eſt très-*populaire*, paſſe rarement dans une autre claſſe de citoyens; & ſi elle s'y montre quelquefois, elle paroît rarement ſous une forme auſſi hideuſe, & ſous un aſpect auſſi effrayant : ce qui la rend encore plus terrible, c'eſt d'être abandonnée & confiée à des mains empiriques qui rendent les enfans victimes de l'ignorance. Ils ſeroient, ſans doute, bien plus heureux s'ils étoient délaiſſés aux ſeuls ſoins de la nature qui ſouvent leur a été ſalutaire, comme je l'ai vu pluſieurs fois dans les Scrophules béni-

gnes. Mais il en eſt une autre eſpèce, qui, bien loin de s'adoucir, devient encore plus atroce ; d'où il réſulte que l'on doit regarder en général les Scrophules ſous deux points de vues différens : ou comme bénignes & ſimples, ou comme malignes & compliquées. On voit auſſi qu'elles ſont de deux eſpèces : les unes internes, les autres externes.

Cette maladie ayant des phaſes différentes, relativement aux différens âges dans leſquels elle ſe montre, j'y diſtinguerai trois périodes : la première comprendra l'eſpace contenu entre la naiſſance & le terme de la première dentition, même au-delà. La ſeconde période s'étendra depuis la première dentition, juſqu'à l'âge de ſept à huit ans. La troiſième, enfin, commencera où finit la ſeconde dentition, & ira juſqu'à l'âge nubile, & encore au-delà de ce terme.

Comme dans la multitude d'enfans qui, pendant quarante ans, ſont venus chez moi, j'ai été à portée d'obſerver les différentes époques de ce mal cruel, toujours reconnoiſſable par ſes caractères particuliers, je le préſenterai,

avec la plus grande exactitude, tel que je l'ai obſervé ſur les malades; &, après en avoir dépeint les formes & le caractère, j'entrerai dans les cauſes ſenſibles qui ont pu le produire, &, en ſuivant toutes ſes gradations, j'en établirai le pronoſtic, après avoir cependant obſervé les criſes que la nature ſe procure ſouvent elle-même, ſans d'autre ſecours que ſes propres forces miſes en action par le développement ſpontanée des cauſes concentrées & long-temps retenues dans les parties affectées.

CHAPITRE II.

Des Scrophules en particulier, & premièrement de celles qui attaquent les parties molles.

SECTION PREMIÈRE.

Des Scrophules bénignes externes qui attaquent la peau & la graiſſe.

VERS le temps de la première dentition, les enfans éprouvent des révolutions qui leur ſont plus ou moins funeſtes. Pour l'ordinaire ils ont des convulſions, ou des dévoiemens, ou des éruptions à la peau, ou enſemble ou ſéparément. C'eſt dans ce temps où la nature travaille à faire ſortir les dents de leurs alvéoles, qu'il paroît au viſage, derrière les oreilles ou au cou, de petites taches rouges plus ou moins nombreuſes avec un léger gonflement, leſquelles ſe réuniſſant, forment des plaques rouges plus ou moins grandes. Il paroît ſous l'épiderme de petits boutons

qui insensiblement s'élèvent, & se rempliſſent en fort peu de jours d'une séroſité claire & tranſparente ; bientôt ils ſe percent, & le ſuintement qui ſuccède eſt quelquefois ſi abondant, qu'il mouille les linges dont on les environne.

Pendant tout ce temps, la fièvre qui étoit d'abord violente, la douleur, les cris, l'agitation, les vomiſſemens, le défaut de ſommeil, la répugnance pour le téton, tous ces ſymptômes s'appaiſent en raiſon de l'écoulement qui ſe fait à la peau : alors cette humeur prend plus de conſiſtance, &, s'épaiſiſſant, forme d'abord un enduit fort mince, qui ſe sèche inſenſiblement par le contact de l'air & la chaleur de la partie. L'humidité qui eſt au deſſous s'y accumule, s'imbibe dans la première incruſtation qui s'épaiſſit de plus en plus; enfin, parvenue à une certaine épaiſſeur, elle tombe d'elle-même, & laiſſe voir une eſpèce d'ulcère dont le ſuintement reproduit bientôt de nouvelles gales, qui en peu de temps ſe deſsèchent & tombent comme les premières. Ces éruptions finiſſent ordinairement lorſque les dents paroiſſent : c'eſt ce qu'on appelle *croûte lactée*, & vulgairement *gourme ;* affec-

tion commune aux enfans dont la conſtitution & la ſanté ſont d'autant plus sûres & ſolides, que ces écoulemens ont été dépuratoires, & ont ſervi de criſes. Mais, ſi cette criſe n'a pas été complette, il ſuccède à cette éruption des engorgemens dans la membrane adipeuſe, repréſentés par de petites tumeurs molles, rondes ou oblongues, dans leſquelles la fluctuation ne tarde pas à ſe faire ſentir. Dans quelques ſujets, la peau, d'abord d'un rouge clair, devient foncée & même violette; & dans d'autres, elle ne change preſque pas de couleur. Soit dans les uns, ſoit dans les autres, ces tumeurs ſe percent, & ne ſont pas longues à guérir. Lorſque les éruptions qui ſe ſont faites à la peau n'ont pas été ſuffiſantes, ou que les petits dépôts qui ſe ſont faits dans le pannicule graiſſeux n'ont pu ſervir à la dépuration totale de la maſſe du ſang, la nature, pour s'affranchir & ſe délivrer d'une humeur nuiſible, la porte ſur les glandes où elle s'arrête, & produit les maladies dont on va parler.

SECTION II.

Des Scrophules bénignes qui attaquent les glandes.

ON vient de voir les déſordres que cette humeur impure occaſionne dans la membrane adipeuſe, & dans la peau où elle s'eſt dépoſée; mais quand la dépuration eſt imparfaite, elle ſe jette ſur les glandes du cou, le long des jugulaires, ſous le menton & près des angles de la mâchoire, où elle forme des tumeurs phlegmoneuſes qui viennent en peu de jours à ſuppuration, caractère propre à ces ſortes de Scropules : la fièvre, l'inflammation, la tenſion de la partie, la chaleur, la rougeur, les élancemens paroiſſent ſucceſſivement, & bientôt après la fluctuation y devient ſenſible. Ces tumeurs ſont d'abord molles, rondes, élevées, circonſcrites, & la peau eſt très-mince. La fièvre, qui eſt vive pendant que le pus ſe forme, ceſſe auſſitôt que la tumeur eſt venue à parfaite maturité. Les duretés qui ſont à leurs baſes, ſe fondent très-promptement : ſi elles s'ouvrent d'elles-mêmes,

comme cela arrive fort ſouvent, le pus qui en ſort eſt blanc & homogène ; la tumeur s'affaiſſe un peu ; ce qui en ſort chaque jour, en diminue encore le volume ; cependant elle ſe remplit preſque chaque jour à meſure qu'elle ſe déſemplit ; la peau s'uſe & s'émince en dedans ; l'ouverture, de petite qu'elle étoit d'abord, s'élargit ; la tumeur ſe vuide enfin entièrement ; le pus devient plus épais de jour en jour ; la peau s'affaiſſe & adhère dans la circonférence ; en fort peu de temps il ſe fait une bonne cicatrice.

Ces premiers indices d'un mal qui n'eſt qu'aſſoupi, & dont la cauſe n'eſt pas détruite, ſerviront de règle de conduite pour le combattre dans le ſecond âge, lorſqu'il reparoîtra ſous des formes variées.

Le terme de la ſeconde dentition eſt ordinairement funeſte aux enfans qui ont déja eſſuyé les accidens dont nous venons de parler. La cauſe qui avoit donné naiſſance aux premiers, n'a rien perdu de ſa puiſſance ; elle a, au contraire, acquis de nouvelles forces, par le mauvais choix des alimens dont on a nourri l'enfant pendant le ſevrage. Auſſi

voit-on ſurvenir une foule d'accidens, tels que des fièvres aiguës, le délire, les convulſions, le vomiſſement, les dévoiemens, les coliques, la dyſſenterie, &c. L'enfant une fois échappé aux dangers de ces ſymptômes menaçans, reprend ſa première ſanté; les gencives qui recouvrent les dents molaires, de gonflées qu'elles étoient d'abord, s'émincent inſenſiblement, & oppoſent moins de réſiſtance aux inégalités de la dent qui les perce bientôt. Pendant que la nature fait ſes efforts pour briſer les liens qui retenoient les dents ſous la gencive gonflée & tendue, les filamens nerveux venant de la cinquième paire, preſſés entre la gencive & la dent, communiquent aux ramifications de cette même paire de nerfs l'irritation qu'ils éprouvent. Or, comme ces ramifications ſe diſtribuent aux glandes parotides, aux maxillaires, aux ſublinguales, & à celles qui ſont le long du trajet des jugulaires, il n'eſt pas étonnant que par la contraction qu'elles éprouvent, elles gênent, ralentiſſent ou même arrêtent la ſécrétion dans ces glandes, qui par conſéquent doivent ſe gonfler, & engorger auſſi les graiſſes qui les entourent. La fièvre qui accom-

pagne cet engorgement, & qui eſt rarement inflammatoire, n'eſt pas de longue durée. Les graiſſes qui étoient gonflées s'affaiſſent, le bourſoufflement s'évanouit, & les glandes ſeules demeurent tuméfiées. Ces glandes, quoique tendues, ne ſont point inégales au toucher, & ſont très-peu douloureuſes. Ces tumeurs ſont communément appelées par le peuple *glandes de croiſſance.*

Si les embarras qui ſe ſont faits dans les glandes ne ſe ſont pas terminés par la voie de la réſolution, les humeurs qui ſe ſont arrêtées dans le corps compacte de ces organes ſécrétoires, s'y épaiſſiſſant par leur ſéjour, les endurciront encore davantage. Ces glandes conſerveront pendant quelque temps leur même forme; mais, à meſure que le corps ſe développera, & parviendra à l'âge nubile, on verra ces humeurs épaiſſies ſubir des changemens relatifs à la force plus ou moins grande de la nature. Car alors ces corps glanduleux, ébranlés par le mouvement ſiſtaltique des artères qui les environnent, éprouveront à chaque inſtant des ſecouſſes qui réſoudront ces humeurs épaiſſies, & les forceront à en-

filer les canaux excréteurs de ces glandes ; ou bien ce même mouvement occaſionnera une inflammation qui ſe terminera par la ſuppuration. Par conſéquent le battement continuel des artères ſera non-ſeulement un moyen que la nature emploiera pour s'affranchir de la gêne que ces glandes oppoſent, par leur compreſſion, au paſſage du ſang, mais encore le mouvement de raréfaction que l'on obſerve à l'époque de l'âge nubile ou de la puberté, contribueront ſingulièrement à délivrer ces malades, pour peu que l'art vienne directement au ſecours de la nature. Mais, quelques moyens que la nature ou l'art emploie, ces glandes ne ſe réſolvent pas, ou ne ſuppurent pas toujours en ce moment ; elles ſe conſervent ſouvent aſſez groſſes, & pendant long-temps, & enfin diſparoiſſent ſans qu'on s'en apperçoive.

On peut encore mettre au rang des Scrophules bénignes le gonflement qui arrive aux glandes du cou des habitans des collines & des vallées.

L'obſervateur exact trouvera une grande différence entre les Ecrouelles qui attaquent ceux qui demeurent dans

les villes, & celles qui affligent les habitans des gorges & des montagnes. Le cou de ceux-ci eſt ſouvent gonflé par l'engorgement pâteux des graiſſes qui entourent les jugulaires, & par le gonflement de la glande thyroïde, dont les extrémités s'étendent juſqu'aux glandes maxillaires, leſquelles ſont auſſi gonflées, molles, égales, ſans changement de couleur à la peau. Quelquefois auſſi les glandes de la nuque ſont groſſes, arrondies, ſans dureté, ni rougeur, ni douleur; enfin, tout le cou paroît, & eſt effectivement beaucoup plus gros qu'il n'a coutume de l'être chez ceux qui habitent dans les plaines. Si l'on compare ces tumeurs avec celles dont nous avons parlé, leſquelles ſont dures, inégales, moins ſphériques, on ſera en état de juger de la différence qu'il y a entre elles, relativement à la cauſe qui les a produites. On ſait que de toutes les glandes qui environnent le cou, les unes ont leurs conduits excréteurs qui s'ouvrent dans la bouche, vers la baſe & la pointe de la langue; les autres reçoivent les vaiſſeaux lymphatiques qui ſe portent le long des jugulaires. La glande thyroïde, dont j'ai décrit ailleurs la

ſtructure, (Mémoires des Sav. étrangers de l'Acad. Royale des Scienc. *Tom. I, pag. 160*) a ſes conduits excréteurs qui s'ouvrent dans le larinx, comme je l'ai fait voir. On ne ſera pas ſurpris que ces glandes ſe gonflent, & acquièrent même ſouvent un volume très-conſidérable, par l'uſage des eaux qui contiennent beaucoup d'acide vitriolique, telles que fourniſſent les ſources qui ſe trouvent fréquemment dans les montagnes. Ces eaux, bues inconſidérément, & dans un temps peu opportun, comme dans les grandes chaleurs, lorſque les habitans, brûlés de l'ardeur du ſoleil, vont étancher leur ſoif dans des ruiſſeaux pour ainſi dire glacés, ſont la ſource de ces maux. Le grand froid qui ſaiſit l'intérieur du pharinx & du larinx, produit une conſtriction dans l'orifice des canaux excréteurs qui y aboutiſſent; d'où s'enſuit le gonflement des glandes, dont la ſécrétion ne ſe fait plus avec la même facilité. Ce qui ſe paſſe au cou, arrive auſſi quelquefois à la poitrine; d'où réſultent des enrouemens, la perte de la voix, & quelquefois dans la ſuite l'aſthme. Ces glandes s'enflamment rarement, & ne ſuppurent preſque jamais:

cependant, ſi par haſard elles ſuppurent, le foyer purulent ne prend jamais un mauvais caractère; & ces ulcères, après une longue ſuppuration, viennent enfin à une bonne cicatrice : c'eſt ce que j'ai obſervé en examinant les malades de ces cantons; mais, ſi elles ne ſuppurent pas, ce qui eſt très-ordinaire, elles reſtent gonflées, acquièrent avec le temps plus de volume, & demeurent tout le reſte de la vie ſans cauſer d'autres déſordres, ſi ce n'eſt l'incommodité, avec laquelle ces habitans s'accoutument. Cette maladie qui n'eſt qu'accidentelle, demeure propre à chaque individu qui la contracte, ſoit enfant, ſoit adulte; & dans cet état, elle ne porte point de contagion & ne ſe communique point aux enfans de ceux qui en ſont affectés.

J'ai bien obſervé ces maladies dans les endroits où elles ſont fréquentes, comme dans les Alpes & les Pyrénées; mais les circonſtances ne m'ont pas mis à portée d'éprouver ſur un grand nombre, les remèdes dont je me ſuis ſervi avec ſuccès à Paris contre les autres eſpèces d'Ecrouelles, qui y ſont aſſez communes, ſur-tout parmi le peuple; cependant je m'en ſuis utilement ſervi ſur

quelques particuliers de ces cantons, qui, étant à Paris pour y travailler, ſont venus chez moi chercher du ſoulagement aux maux qu'ils avoient apportés avec eux. Les ſecours qu'ils ont reçus de ces remèdes leur ayant été ſalutaires, m'engagent à les conſeiller en pareil cas. Comme on ſait par expérience, que les tempéramens, la manière de vivre, les alimens, le climat, l'air, l'eau, le ſol, apportent des différences dans la cure des maladies, j'ignore abſolument, je l'avoue, ſi les remèdes que j'ai employés utilement, auroient un auſſi heureux ſuccès dans le pays. Ne pouvant décider cette queſtion, j'invite les Médecins de ces cantons à s'en ſervir avec toutes les précautions que j'indique dans la cure, très-perſuadé qu'ils ne pourront produire aucun effet nuiſible. Je ſuis d'autant mieux fondé à le croire, que ces remèdes peuvent & doivent remplir l'intention que l'on a de fondre la lymphe, de faciliter ſon cours, de déſobſtruer les canaux engorgés, & de donner du reſſort & de l'élaſticité aux vaiſſeaux qui l'ont perdue par la préſence du fluide épais qu'ils renfermoient.

SECTION III.

Des Scrophules malignes externes qui attaquent la peau.

RIEN n'eſt ſi ordinaire que de voir paroître à la tête des enfans les gales ou croûtes lactées dont j'ai déja parlé, qu'on appelle communément *gourmes*. Ces gales qui occupent plus ou moins d'eſpace, & quelquefois tout le cuir chevelu, ſont ou sèches, ou humides; celles-ci ſuintent plus ou moins abondamment, forment des croûtes, tombent & ſe renouvellent. Cette éruption, ſigne précurſeur de la première dentition, a coutume de s'adoucir ou de ceſſer, lorſque les dents ſont ſorties de leurs alvéoles, pour reparoître ſouvent à chaque mouvement que fait la nature pour pouſſer les dents au dehors. Ces gales s'étendent auſſi derrière les oreilles, le long du cou, & gagnent quelquefois les épaules, la poitrine & le reſte du corps; où elles excitent dans le tiſſu de la peau une eſpèce de phlogoſe dont les effets ſont des écoulemens quelquefois ſi abondans, que l'épiderme enlevé par

les linges qui s'y attachent, ne préſente preſque plus qu'une plaie. La douleur, les cris, les agitations, la fièvre même accompagnent toujours ces ſortes d'éruptions qui y laiſſent de petits ulcères ronds, plus ou moins nombreux, dont la figure & la durée indiquent le caractère.

Les gales sèches s'annoncent d'abord ſur l'épiderme par de petites écailles qui tombent en forme de pouſſière, ſoit que l'on peigne ou broſſe la tête des enfans. Ces petites écailles ſe reproduiſent, augmentent en nombre ; la peau prend plus d'épaiſſeur ; & bientôt cette incruſtation sèche couvre toute la tête en forme de calotte, & comprend la racine des cheveux qui ne pouſſent preſque plus. Ce vice de la peau n'eſt pas ſeulement borné au cuir chevelu ; il s'étend ſur différentes parties du corps, & affecte principalement les environs des jointures, comme celle du coude, du poignet & de la main ; d'autres fois il ſe jette ſur la peau des lombes, au jarret, ſur l'articulation du tarſe avec la jambe, & ſur tout le métatarſe. Cette eſpèce de gale diſperſée par plaques plus ou moins grandes, de figures irrégulières, reſſem-

ble beaucoup aux dartres sèches : cependant il y a entr'elles une grande différence, en ce que celles-ci ſont, pour l'ordinaire, de forme ronde, avec un petit cercle rouge à leur baſe, toujours écailleuſes, & excitent des démangeaiſons preſque intolérables; les autres, au contraire, ſont beaucoup plus élevées, grenues, ſans aucune écaille, diſpoſées à ſaigner à la moindre occaſion, circonſcrites, ſans rougeur, & ne cauſent aucune démangeaiſon.

Il eſt encore une autre eſpèce ſingulière d'affection ſcrophuleuſe de la peau, que j'ai obſervée dans quelques ſujets. Les cellules de la membrane adipeuſe étoient tellement privées de la graiſſe qui les rempliſſoit auparavant & en ſoutenoit les feuillets, que la peau ayant perdu ſon épaiſſeur, ſa conſiſtance & ſa ſoupleſſe, flottoit lâchement, pour ainſi dire, ſur les muſcles de la cuiſſe & de la jambe, & étoit tout-à-fait ſemblable à un bas de peau liſſé mal étendu. Ce que j'ai trouvé digne de remarque, c'eſt que cette peau étoit tout-à-fait inſenſible.

Quoique ces affections de la peau puiſſent être regardées ſeules comme

vraiment ſcrophuleuſes, il eſt cependant rare qu'elles paroiſſent ſans être accompagnées d'autres ſymptômes qui conſtatent la nature du vice qui les a fait naître.

SECTION IV.

Des Scrophules malignes adipeuſes.

LE pannicule graiſſeux eſt ſouvent le ſiège des Scrophules, dont le génie eſt de condenſer & d'épaiſſir les graiſſes contenues dans les cellules qui le conſtituent. Sitôt qu'elles ont perdu leur conſiſtance naturelle, tout ce qui aborde à ces réſervoirs les remplit, écarte leurs parois, les rompt même, & de pluſieurs n'en forme plus qu'un ſeul beaucoup plus ſpacieux. Le ſuc graiſſeux qui arrive de toutes parts à ce follicule, le dilate, l'étend encore davantage, & préſente ſous la peau une tumeur molle plus ou moins groſſe. Si quelque portion de cette matière graſſe, encore un peu fluide, pénètre dans la texture de la peau, s'imbibe entre ſes feuillets, elle excitera dans ce corps cutané, par ſon acrimonie, une ſorte de phlogoſe, &

même d'inflammation. C'eſt ce qu'on voit arriver à la peau du viſage des enfans dont le nez ſe gonfle, les lèvres, tant ſupérieures qu'inférieures, ſe tuméfient ; les paupières deviennent plus épaiſſes ; la conjonctive & l'intérieur des paupières ſe bourſoufflent ; les yeux ſe rempliſſent de larmes ; la cornée tranſparente s'obſcurcit ; il s'y forme de petits boutons tranſparens qui ſe percent & laiſſent de petits ulcères très-douloureux ; les follicules muqueux ou criptes de la membrane pituitaire, des foſſes nazales, du palais mobile & du pharinx, s'imbibent auſſi de la même humeur : les graiſſes qui entourent les glandes parotides, les maxillaires, les ſublinguales, les jugulaires, ſe condenſent auſſi ; celles ſituées près la nuque, celles qui avoiſinent les clavicules & le ſternum, retiennent auſſi cette humeur qui les obſtrue.

D'autres fois, le vice ſcrophuleux gagne le tiſſu cellulaire des muſcles qui revêtiſſent la poitrine & l'épine, engorge les graiſſes qui entourent les glandes axillaires, forme des tumeurs ſous les muſcles pectoraux, & en différens endroits où le tiſſu cellulaire eſt plus

abondant. Il s'en forme auſſi dans les graiſſes qui entourent l'artère brachiale, principalement près du condyle interne. Ces tumeurs ſont longues, dures & très-peu douloureuſes; cependant le temps y amène la ſuppuration en un, ou en pluſieurs endroits. On voit arriver la même choſe dans les graiſſes ſituées deſſus & deſſous les aponévroſes de l'avant-bras, autour du poignet, & dans la paume de la main. Cette humeur s'arrête également dans les graiſſes qui recouvrent les muſcles du bas-ventre & ceux des lombes, où elle forme auſſi des tumeurs : on en trouve encore dans les graiſſes des muſcles feſſiers, dans celles qui recouvrent le *faſcia-lata*, & quelquefois deſſous cette aponévroſe : les graiſſes qui enveloppent le cordon des vaiſſeaux cruraux, deviennent auſſi le ſiège de ces tumeurs. La membrane adipeuſe des jambes & des pieds, n'en eſt pas plus exempte que les autres parties du corps. La plupart de ces tumeurs répandues çà & là ſous la peau dans le panicule graiſſeux, ſont de véritables ſtéatomes, des atéromes & des melliceris, qui n'ont d'autres différences extérieures entre eux, que du plus au moins

de consistance de l'humeur accumulée dans les follicules où ils se sont formés.

SECTION V.

Des Scrophules malignes qui attaquent les glandes.

ENTRE les tumeurs qui paroissent le long des jugulaires, dessous la mâchoire & dans les glandes situées entre les muscles au bas de l'occiput, on en voit quelquefois de plusieurs classes; &, pour peu que l'on veuille considérer avec attention ces groupes glanduleux, que l'on trouve si énormes dans quelques scrophuleux, il est facile d'y distinguer trois ordres de tumeurs. Le premier comprend celles qui sont les plus apparentes au dehors, lesquelles sont molles, rondes, égales, sans changement de couleur à la peau; elles sont de la nature des loupes. La seconde classe ne diffère en rien du stéatome, de l'atérome & du melliceris, dans lesquels ont sent une fluctuation sourde & obscure, en raison du plus ou moins de consistance de l'humeur qui y est renfermée. Ces tumeurs sont molles,

molles, arrondies, un peu applanies & circonſcrites à leur baſe par un cercle dur qui les ſépare. Enfin, on découvre dans toute cette maſſe une troiſième eſpèce inégale, plus longue, plus adhérente, plus profonde, & ſervant d'appui aux autres qui y ſont amoncelées; leſquelles ſont vraiment glanduleuſes, dures, inégales, concrètes, adhérentes aux deux autres eſpèces qui les recouvrent. Les premières prennent naiſſance dans la membrane adipeuſe, dont la graiſſe qui remplit les cellules, s'y condenſe, s'y épaiſſit, en ſoulève les feuillets, & forme les tumeurs qu'on y obſerve. Ces tumeurs doivent leur origine à l'engorgement & à l'endurciſſement des vraies glandes du cou qui, par leur compreſſion, ralentiſſent, & même ſuſpendent le mouvement des fluides qui y arrivent & doivent en ſortir. Comme de jour en jour les obſtacles ſe multiplient, que les fluides trouvent des difficultés invincibles pour arriver à leur deſtination, & que, d'un autre côté, ces fluides éprouvent les mêmes réſiſtances pour leur retour, il doit néceſſairement arriver des ruptures dans les parois des vaiſſeaux qui les contiennent; de-là, l'extravaſation.

Ces liquides de différentes natures, s'accumuleront insensiblement dans le tissu cellulaire, acquerront des degrés de putréfaction, briseront peu à peu les mailles du rézeau qui les soutenoit, se frayeront des routes à travers ses débris; &, se réunissant par des contours & des routes différentes dans un foyer commun, formeront des tumeurs molles sous la peau, qui, s'éminçant, se percera enfin d'elle-même, sans que la couleur en ait été changée. Le dégorgement qui suivra cet écoulement, n'apportera pas un changement considérable à toute cette masse glanduleuse. Celles de dessus deviendront seulement un peu plus mobiles; mais celles de dessous, qui sont les plus profondes, ne recevront aucun changement: car on voit clairement, par ce qui a été dit, qu'il n'y a que le tissu cellulaire qui ait été détruit par les liquides extravasés d'abord, & recueillis dans le réceptacle qu'ils se sont creusé eux-mêmes. La matière qui sort de ces sortes de tumeurs, est une espèce de sanie, tantôt épaisse, tantôt ichoreuse, d'un blanc sale & de mauvaise odeur. Le foyer s'applanit promptement; & l'on seroit

étonné de voir qu'une auſſi petite tumeur fournît de la matière en auſſi grande abondance, ſi l'on ne ſavoit, d'ailleurs, que cette quantité eſt le produit du tiſſu cellulaire qui ſuinte & qui eſt en pourriture. Mais comme les vraies glandes, ainſi que les tumeurs loupeuſes, ont leurs enveloppes particulières devenues plus épaiſſes par la maladie, & qu'elles n'ont pas été compriſes dans la route que la matière s'eſt frayée, on ne doit pas être étonné que ces tumeurs ne ſoient pas ſenſiblement diminuées. On voit ſouvent ces eſpèces d'ulcères ſe guérir d'eux-mêmes, après avoir long-temps ſuinté, par le recollement qui s'eſt fait dans les routes tortueuſes que le pus parcouroit auparavant. Cette ſorte de guériſon, qui n'en eſt pas une, eſt quelquefois ſuivie de nouvelles tumeurs ſemblables à la première, qui ſe percent, ſuppurent, & ſe ferment d'elles-mêmes, ſans apporter pour cela aucun changement dans les tumeurs fondamentales. Lorſque pluſieurs tumeurs ſemblables ont long-temps ſuinté, on apperçoit un dégonflement général dans toute la maſſe glanduleuſe, dans laquelle on diſtingue beaucoup

mieux les différens ordres de glandes qui la compoſent, mais dont l'aſſemblage, plus rapproché par la perte du tiſſu cellulaire, forme une maſſe de tumeurs plus dure & plus compacte qu'elle n'étoit auparavant. Avant l'extravaſation ou la ſuppuration, le cuir chevelu, le cou & le viſage étoient extrêmement gonflés, & comme bourſoufflés par la difficulté que les liquides trouvoient dans leur retour vers cette tumeur; mais l'affaiſſement procuré par des ſuintemens répétés, facilite le dégorgement des parties ſupérieures : auſſi obſerve-t-on conſtamment, que la bouffiſſure du viſage pâle & décoloré, ſe diſſipe; les yeux deviennent moins ſaillans, les lèvres moins tuméfiées, & le teint prend une meilleure couleur. Toutes ces révolutions ſe paſſent ordinairement ſans douleur & ſans fièvre.

J'ai trouvé quelquefois la carotide externe tellement entourée de glandes & de graiſſes endurcies, qu'il réſultoit de cet amas une tumeur ronde, égale, uniforme, où l'on obſervoit des pulſations, non-ſeulement au toucher, mais même à la vue, ce qui repréſentoit l'image d'une tumeur vraiment

anévriſmale ; il étoit même facile de s'y méprendre, parce que le battement central s'étendoit dans toute la circonférence de la tumeur, comme on l'obſerve dans l'anévriſme : auſſi y ai-je été trompé ; & ce qui a diſſipé mon erreur, c'eſt d'avoir vu cette tumeur ſe réſoudre dans le cours du traitement comme les autres glandes, & les ſymptômes s'évanouir.

Les glandes axillaires ne ſont pas moins ſujettes à tous ces déſordres. Elles paroiſſent d'abord plates, iſolées, profondes, mais s'accroiſſent peu à peu dans toutes leurs dimenſions, s'uniſſent, & ne forment enſuite qu'une ſeule maſſe. On n'obſerve dans les premiers temps, aucun changement de couleur à la peau, ni chaleur, ni douleur. Cette tumeur, quoique ſouvent conſidérable, ne gêne point les mouvemens du bras ; mais la compreſſion qu'elle fait ſur le trajet de l'artère brachiale & ſur les nerfs qui l'accompagnent, eſt ſouvent la cauſe des engorgemens qui ſe font dans les graiſſes qui entourent ces vaiſſeaux. Rarement cette tumeur s'enflamme ; & s'il y ſurvient quelquefois de l'inflammation, ce n'eſt jamais que

dans le tiſſu cellulaire, qui réunit toutes ces glandes ſous une même maſſe. L'empâtement que l'on ſent dans la partie interne du bras, eſt un indice certain de la difficulté qu'éprouvent les liqueurs dans leur retour. Auſſi voit-on une ſorte d'œdème dans tout l'avant-bras, lequel s'étend juſqu'à la main. Ces engorgemens glanduleux de nature froide & indolente, ſe terminent enfin par une ſuppuration qui, formée dans le tiſſu cellulaire qu'elle détruit, eſt toujours de mauvais augure, dure très long-temps, diminue le volume de toute la tumeur, & laiſſe les glandes cohérentes entre elles. Cette tumeur alors de moindre volume, eſt beaucoup plus compacte, plus dure & plus inégale qu'auparavant, parce que les graiſſes interpoſées entre ces glandes, ſe ſont fondues par la ſuppuration. Il ſe forme auſſi de petites tumeurs le long du muſcle pectoral, dans les graiſſes qui environnent la queue de ce muſcle, leſquelles venant aſſez promptement à ſuppuration, laiſſent des ulcères plus ou moins profonds dans les interſtices de ce muſcle, & ſont très-longs à guérir. Mais, quelle que ſoit la

ſuppuration qu'ils rendent, elle ne diminue jamais la tumeur primordiale.

Les glandes inguinales ne ſont pas à l'abri du vice écrouelleux, qui, ſouvent, s'y arrête & les gonfle, ainſi que les graiſſes qui les entourent; d'où réſulte une tumeur, pour l'ordinaire, plate, informe, qui s'étend depuis le ligament de Fallope, & même au deſſus, juſque dans les graiſſes ſituées entre les muſcles triceps, le pſoas, l'iliaque & le pectinæus. Cette tumeur, ſans paroître s'enflammer beaucoup, vient rapidement à ſuppuration; le pus eſt rarement recueilli dans un ſeul & unique foyer, mais diſtribué en différentes petites tumeurs ſuperficielles, qui s'ouvrent d'elles-mêmes, & laiſſent couler une matière plus ſéreuſe que purulente. A meſure que cette matière s'écoule, la maſſe totale de la tumeur diminue; & alors on ſent diſtinctement les glandes ſéparées plus ou moins groſſes, dures, arrondies, peu mobiles, & comme fixées ſur les débris du tiſſu cellulaire qui uniſſoit les muſcles entre eux. Ces petites tumeurs, comme autant de ſources purulentes, après s'être ouvertes, laiſſent à la peau de petites éminences,

au centre desquelles se trouve un trou d'où sort une sérosité ichoreuse & fétide. Ces écoulemens, quoique multipliés, subsistent pendant fort long-temps, & sont difficiles à tarir. Comme cette humeur n'est point phlegmoneuse, mais de nature froide, il n'est pas étonnant de la voir arriver lentement à suppuration, sans douleur & sans fièvre.

Les glandes placées sous le jarret, entre les muscles fléchisseurs de la jambe, s'engorgent, se gonflent peu à peu, & forment, avec les graisses qui les entourent, une tumeur plus ou moins volumineuse, qui suppure, pour l'ordinaire, après avoir demeuré long-temps dans le même état. Les graisses qui enveloppent ces glandes se fondent par la suppuration, &, diminuant le volume de la tumeur, laissent appercevoir distinctement ces glandes, qui, amoncelées & collées les unes sur les autres, présentent une tumeur plus dure & plus inégale.

SECTION VI.

Des Scrophules bénignes internes.

ON ne peut avoir de notions des maux qui arrivent dans l'intérieur du corps, qu'autant qu'on a acquis une connoiſſance exacte de ce qui s'eſt manifeſté au dehors. Les maladies qui ſurviennent aux glandes dont on vient de voir l'expoſé, ſont les véritables images de celles qui arrivent aux glandes intérieures. Il n'eſt pas toujours facile de connoître les déſordres qu'elles cauſent : on ne peut avoir ces notions que par des rapports d'approximation, & après avoir connu par des ſignes extérieurs leur vrai caractère. L'expérience confirme cette vérité.

On a vu, en parlant des maladies de la peau & de la graiſſe, que dans les Scrophules bénignes il ſe faiſoit toujours des éruptions, & quelquefois des engorgemens dans la membrane adipeuſe, leſquelles ſe diſſipoient après l'éruption des dents. Lorſque le tempérament eſt fort & vigoureux, cette humeur eſt portée plus volontiers vers la

tête & les extrémités; tandis que ſi le corps eſt foible, délicat & languiſſant, elle s'arrête dans les glandes intérieures ou de la poitrine ou du bas-ventre.

La toux qui ſurvient aux enfans dans le temps de la dentition, eſt toujours accompagnée de fièvre, d'averſion pour le téton, de défaut de ſommeil, de réjection du lait; le ventre ſe gonfle; le dévoiement ſurvient, ainſi que les tranchées; les coliques ſont ſuivies de matières verdâtres & glaireuſes : ces accidens ſe terminent, pour l'ordinaire, après l'éruption des dents. S'il ne s'eſt point fait d'éruption à la peau, qu'il n'y ait point d'écoulement par le ventre, l'humeur qui devoit s'échapper, ſe jette quelquefois, ou ſur le cerveau, ou ſur la moëlle de l'épine, & produit ſouvent des convulſions mortelles. C'eſt pendant que la nature travaille à ſe délivrer d'une humeur qui l'incommode, qu'il ſe fait dans les glandes du poumon, dans celles du méſentère, des engorgemens qui, venant promptement à maturité, forment des ſuppurations qui font périr les enfans. La perſévérance de la toux changée en ce que l'on appelle coqueluche,

la difficulté de reſpirer, l'oppreſſion habituelle, la rougeur du viſage & ſa bouffiſſure, le pouls petit, fréquent & ſerré, les petits friſſons, tout annonce la ſuppuration dans le poumon dont les glandes ſont tuméfiées.

Les engorgemens qui ſe ſont faits dans le premier âge, tant dans les glandes du poumon que dans celles du méſentère, & qui ne ſe ſont pas terminés par la voie de la réſolution, ſubſiſtent ſouvent fort long-temps, ſans produire aucun déſordre apparent; mais le gonflement qu'elles ont conſervé, s'accroît de plus en plus vers le temps de la ſeconde dentition, qui arrive ordinairement vers l'âge de quatre ans & demi ou cinq ans, juſqu'à ſept: alors la toux, la fièvre, le gonflement du ventre, les dévoiemens, les coliques, les convulſions, les éruptions à la peau reparoiſſent avec plus de violence qu'au temps de la première dentition; & ſi ces enfans ont été aſſez heureux pour échapper au péril dont ils étoient menacés, ils évitent rarement les accidens ſecondaires plus dangereux que les premiers; la fièvre augmente le ſpaſme; le gonflement des glandes tiraille & irrite les

nerfs qui s'y diſtribuent & les avoiſinent; les éruptions de la peau s'accroiſſent; les petits engorgemens glanduleux qui ſont ſous les incruſtations galeuſes, & dans leurs environs, perſiſtent. Quoique ces glandes reſtent quelquefois gonflées, elles ne gênent pas toujours d'une manière ſenſible les fonctions des organes où elles ſont ſituées, mais elles deviennent ſouvent l'occaſion de grandes maladies; car ſi, par quelque cauſe que ce puiſſe être, elles acquièrent encore un plus grand volume, on voit ſouvent ces enfans avec l'apanage de la ſanté la plus floriſſante, après des fièvres tierces accidentelles, ou quartes, avoir d'abord de petites toux, de l'oppreſſion, de petits dévoiemens, dépravation d'appétit, l'inſomnie, fièvre lente, des friſſons irréguliers, des ſueurs nocturnes, tomber dans le maraſme, & enfin périr.

A l'ouverture des cadavres, on trouve preſque toujours les glandes qui accompagnent la trachée-artère & ſes diviſions, & celles de l'œſophage tuméfiées, & ſi gonflées que leur volume excède trois ou quatre fois celui de l'état naturel; le poumon flétri & adhérent

à la plèvre; le péricarde rempli de séroſité; le thymus extrêmement gonflé, & toutes les glandes d'une ſubſtance plus ſolide, mais non concrète.

Dans d'autres, le tiſſu cellulaire qui réunit les grains glanduleux dont l'aſſemblage compoſe les glandes, après l'inflammation qu'il a ſubie, tombe en ſuppuration. Le pus amaſſé & retenu par leur membrane commune, préſente des abcès qui communiquent ſouvent entre eux. Si quelquefois ils s'ouvrent du côté de la ſubſtance du poumon, le pus s'épanche dans ſon parenchyme; mais s'ils ſe percent à ſa ſurface, & que ce viſcère ait contracté des adhérences avec la plèvre, le pus s'inſinue dans le tiſſu cellulaire qui l'unit aux muſcles intercoſtaux, &, tranſſudant à travers leur texture, forme un œdème extérieur aſſez difficile à connoître d'abord au toucher, ou bien il produit à la ſurface du poumon, de petits abcès qui, venant à ſe percer, le laiſſent échapper & s'épancher ſur le diaphragme.

Il arrive la même choſe dans le bas-ventre. Les glandes du méſentère, celles du méſocolon, les reins ſucceinturiaux, le pancréas, ſe gonflent auſſi, mais rare-

ment viennent à ſuppuration. Le foie, la rate acquièrent beaucoup plus de volume qu'ils n'en ont naturellement ; auſſi trouve-t-on de la ſéroſité épanchée dans cette cavité, & une infiltration dans le tiſſu cellulaire qui lie & retient enſemble tous ces viſcères. Il n'eſt donc pas étonnant de trouver dans ces cadavres de la bouffiſſure au viſage & aux mains, & de l'œdème aux cuiſſes, aux jambes & aux pieds.

Lorſque les enfans ont paſſé ce terme fatal de la ſeconde dentition, ſans qu'il leur reſte de dérangement aſſez caractériſé, ils peuvent, par la force de leur tempérament, écarter les accidens, qui ne ſe manifeſteront que vers le temps de la puberté. Les ſymptômes qui ont annoncé dans le ſecond âge les engorgemens formidables des glandes & des viſcères, tant de la poitrine que du bas-ventre, ſe reproduiront avec d'autant plus de facilité, que les changemens que la nature médite, doivent s'opérer dans peu de temps, & que toutes les fonctions conſpirent à en procurer de nouveaux pour la reproduction. Les enfans de l'un & de l'autre ſexe commencent à devenir rê-

veurs & penſifs ; la vivacité qu'ils avoient auparavant, ſe change en pareſſe & en langueur : inſenſiblement ils maigriſſent, la peau ſe décolore, l'appétit ſe perd, le ſommeil involontaire les accable, ils rendent des urines claires & en abondance, le ventre eſt reſſerré ; le pouls devient plus vif & plus fréquent ; il paroît au viſage des rougeurs paſſagères, & ſur-tout le ſoir ; la paume de la main eſt chaude & brûlante ; pendant la nuit, la fièvre s'allume ; le corps eſt embraſé ; la langue ſe sèche ; ſur le matin ces accidens s'évanouiſſent : le malade paroît avoir repris ſon premier état ; cette tranquillité n'eſt pas de longue durée : les accidens s'accroiſſent de jour en jour, & laiſſent fort peu d'intervalle ; la toux, l'oppreſſion, le dégoût, les nauſées, les vomiſſemens, les friſſons irréguliers, l'augmentation de la fièvre annoncent des ſuppurations intérieures qui, ſi elles ſe font à la poitrine, préſentent, dans les crachats qui en ſortent, des ſtries purulentes, accompagnées quelquefois de petits filets de ſang. Ces accidens ne ſont pas toujours ſuivis de la phthiſie pulmonaire ; car, à l'aide des remèdes

convenables, ces malades peuvent guérir; mais s'il se fait dans le bas-ventre quelques suppurations, ou dans les glandes, ou dans le tissu cellulaire, le pus, qui n'a pas librement son issue par la résorbtion continuelle, augmente les accidens que j'ai déja annoncés, & ces malades périssent. Il est évident que la cause qui avoit d'abord engorgé les glandes, n'ayant pas été détruite après les premières secousses, n'a fait qu'augmenter encore leur volume dans le second âge. Leur accroissement, qui n'est dû qu'au défaut de résolution & à la persévérance de la cause qui l'a produit, donne souvent, dans ce troisième âge, la mort aux malades, comme on l'observe à l'ouverture de leurs cadavres, dans lesquels on trouve toujours du pus amassé sous la membrane commune des glandes, ou dans les graisses qui les environnent.

SECTION VII.

Des Scrophules malignes internes.

LES enfans qui naissent de parens mal sains, reçoivent avec la vie le prin-

cipe des maladies de ceux qui leur ont donné le jour, & le germe d'un mal qui ſe développera ou plus tôt ou plus tard. Ces enfans, en général, paroiſſent d'abord chétifs & délicats, profitent peu; les agitations dont ils ſont tourmentés par des ſouffrances dont on ignore la cauſe, leur font pouſſer des cris continuels. Tantôt ils prennent avec vivacité le téton de leur nourrice, tantôt il s'en éloignent avec dédain. On obſerve aſſez conſtamment que la tête eſt plus groſſe relativement au reſte du corps, qui s'étend peu, & ſe développe à peine & très-lentement. Le viſage eſt très-alongé, & les tempes applaties; le front large, les cheveux blonds ou de couleur châtain-clair, & rares; les ſourcils peu garnis, les cils fort longs, les yeux aſſez vifs, animés par la douleur, mais languiſſans lorſqu'elle ceſſe; la pupille contractée, le teint aſſez coloré; le cou menu, les veines jugulaires ſpacieuſes & gonflées, la poitrine ſerrée, les côtes applaties, le ſternum en avant; le ventre bourſoufflé & tendu; les os des bras, des jambes & des cuiſſes plus menus qu'ils ne devroient l'être; le corps muſcu-

laire ayant peu de consistance ; le pannicule graisseux émincé & flottant sur les muscles, la peau assez colorée ; les ongles des pieds & des mains rouges, & extrêmement minces ; les os lâchement liés dans leur articulation ; le pouls petit, vif & fréquent ; le diamètre des artères étroit ; les veines apparentes, très-amples ; à peine à quinze ou dix-huit mois les premières dents paroissent-elles. Depuis la naissance jusqu'au terme de la première dentition, que cet état a beaucoup reculée, le temps qui s'est écoulé ne s'est passé qu'en langueur, douleurs & cris. Le corps de l'enfant n'a pas profité ; les borborygmes, les tranchées habituelles, les diarrhées, les déjections verdâtres & même vertes, accompagnées d'un mucus glaireux, fièvre lente, sommeil interrompu pendant la nuit ; les angoisses pendant le jour, des pleurs continuelles qui sont l'expression & le langage de la nature en souffrance : voilà les symptômes qui nous font connoître les scrophules internes & malignes.

Ces signes sont visibles, en considérant l'action des muscles qui se contractent, & qui entraînent dans leurs

mouvemens la peau qui leur eſt, pour ainſi dire, adhérente, par l'affaiſſement total du tiſſu cellulaire, dont les fibres raccourcies tirent la peau, qui obéit en tout ſens à l'action de ces muſcles cohérens avec elle. Ces caractères ſe remarquent principalement au viſage, où les muſcles, pour ainſi dire, deſſinés ſous la peau qu'ils tirent dans leurs mouvemens, offrent la plus véritable image de la douleur, même tacite, dont ces malheureux enfans ſont cruellement vexés. Tous ces ſymptômes ne ſont pas toujours réunis dans le même ſujet; les uns en raſſemblent une grande partie; d'autres, un plus petit nombre; & quelques-uns enfin, les réuniſſent tous enſemble; mais il périſſent pour la plupart avant que ces maux ſoient portés à leur comble. Cependant, ſi ces enfans échappent au péril qui les menace, ils évitent rarement le rachitis, vers lequel ils ont beaucoup de tendance: c'eſt ce que j'ai conſtamment obſervé dans la multitude d'enfans qui ſont venus chez moi, & dans ceux que j'ai eu occaſion de voir dans le cours de ma pratique.

A l'ouverture des cadavres, on trouve

toujours dans le bas-ventre le foie très-volumineux, de couleur pâle, la véſicule du fiel preſque vuide, la rate gonflée, double de ſon volume & endurcie, le pancréas obſtrué, les glandes dont le méſentère eſt parſemé, ſquirreuſes; les épiploïques, celles du cœcum, du colon & du rectum, arrondies, dures, inégales, renfermant des concrétions preſque gypſeuſes; les graiſſes qui entourent la céliaque, celles qui ſont dans la ſciſſure du foie, de la rate, & celles qui environnent les artères rénales, remplies de petites concrétions iſolées en forme de grains. Les viſcères contenus dans la poitrine, ne ſont pas en meilleur état. Le poumon flétri; les glandes bronchiales, celles de la trachée-artère & de l'œſophage, ſont auſſi endurcies, gonflées, & ſurpaſſent de beaucoup leur volume naturel. On trouve auſſi ſouvent de l'eau épanchée dans l'une & l'autre cavité. Le cerveau n'eſt pas à l'abri des déſordres de cette maladie; il ſe fait quelquefois des épanchemens dans ſes ventricules.

J'ai cru devoir réunir ſous un même point de vue tous les caractères qui indiquent l'exiſtence des ſcrophules in-

ternes. Je viens de décrire les ſymptômes auxquels ont peut reconnoître cette maladie dans les enfans qui ont les fibres ſenſibles, élaſtiques & très-irritables. Je crois devoir mettre en parallèle les enfans dont les fibres ſont lâches, molles & douées de peu de ſenſibilité. La forme de ceux-ci a des différences bien marquées ; car, en général, la tête eſt plus arrondie & moins volumineuſe, les cheveux très-nombreux & noirs pour l'ordinaire, leſquels s'avancent ſur le front dont ils couvrent une partie, & laiſſent voir à leurs racines beaucoup de petits poils fins & déliés en forme de duvet, que l'on obſerve auſſi le long du cou & de l'épine. Les ſourcils & les cils très-épais, le viſage gras & plein, le teint pâle & décoloré, la conjonctive gonflée, les yeux ternes & remplis de larmes, la pupille fort dilatée, le nez & les lèvres gonflées; tout le viſage eſt en général aſſez rond & plein, le cou gras en apparence, le pannicule graiſſeux de tout le reſte du corps aſſez épais, les ongles blancs, épais & recourbés; la reſpiration un peu gênée; le ventre gonflé & tendu, de fréquens dévoiemens

ſans douleurs; des matières glaireuſes & fétides; peu d'appétence pour le téton ou autre aliment; le pouls petit & fréquent; les veines extérieures, quoique tendues & ſenſibles au toucher, très-peu apparentes à la vue; indolence dans l'enfant, indifférence à tout, nuls ſignes extérieurs n'indiquent l'angoiſſe dont il eſt vexé; tout eſt opprimé ſans agitations, ſans cris qui annoncent la douleur. Le tiſſu cellulaire du viſage, des mains & des pieds, inſenſiblement ſe gonfle, devient œdémateux; cet œdème ſucceſſivement gagne tout le corps, qui ſe bouffit; la peau s'étend & devient luiſante, la reſpiration eſt plus gênée, l'écoulement du ventre & les urines ſe ſuſpendent; l'enfant, enfin, périt.

Tous ces accidens ne commencent guère à paroître que vers le temps de la première dentition, qui eſt toujours lente, mais moins tardive que dans les enfans d'une conſtitution ſanguine & doués de plus d'élaſticité.

On trouve, à l'ouverture des cadavres de ces enfans, tout le pannicule graiſſeux infiltré, & très-ſouvent de l'eau épanchée dans la cavité du bas-ventre & dans celle de la poitrine. Toutes

les glandes, dont le méſentère eſt parſemé, ſont gonflées, arrondies; le foie, la rate, le pancréas très-volumineux ſans être endurcis; dans la poitrine, les poumons, le thymus & la plèvre infiltrés; le péricarde très-rempli d'eau; le cœur flétri, & d'un petit volume; le cerveau & le cervelet d'une conſiſtance plus molle que dans l'état naturel; les ventricules très-remplis d'un fluide lymphatique; la dure-mère & la pie-mère très-abreuvées & moins adhérentes au crâne. Soit dans l'un ou dans l'autre de ces tempéramens, les ſymptômes qui ſe ſuccèdent ne ſe montrent preſque jamais qu'après la diſparution des éruptions cutanées qui ont paru au cuir chevelu, aux paupières, & même aux yeux, au nez, aux lèvres & derrière les oreilles.

Si les accidens dont on vient de parler ſont, & moins multipliés, & moins formidables, ces enfans arrivent, mais toujours avec peine, au terme de la ſeconde dentition; c'eſt alors qu'ils éprouvent de nouvelles ſecouſſes de la même nature que les précédentes, & qui en font périr le plus grand nombre.

Mais ſi le principe de la maladie ſcro-

phuleuſe, combiné avec d'autres cauſes, ne ſe développe qu'après la ſeconde dentition, les ſymptômes qu'il produira ſeront moins effrayans & moins funeſtes. Les organes vitaux ayant acquis plus de vigueur, ſeront plus en état d'atténuer, diviſer & confondre ce principe morbifique avec toute la maſſe des humeurs, de le pouſſer aux organes ſécrétoires, & même de le porter juſqu'au dehors, au moyen des forces de la vie. Ces humeurs, cependant, en parcourant les différens organes, peuvent y laiſſer quelque germe du vice dont elles ſont empreintes, & produire dans la ſuite des maladies conformes à leur nature. Les ſtaſes qui ſe feront dans les organes doués de plus d'élaſticité & de reſſort, ſeront moins difficiles à vaincre, & pourront être combattues efficacement par les remèdes que l'on indiquera.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Des Scrophules osseuses en général.

ON vient de voir que le virus scrophuleux attaque la peau, la membrane adipeuse & le tissu compacte des glandes; mais il ne se borne pas seulement à ces parties, il étend son action sur la surface des os, se plonge dans leur intérieur, s'arrête dans leurs corps solides, fuse dans la substance cellulaire des épiphyses & des apophyses, endommage & détruit la membrane qui renferme la moëlle, & opère les mêmes effets sur le suc médullaire contenu dans les cellules osseuses recouvertes de membranes très-minces & délicates qu'il détruit aussi. On a déja fait voir que nulle partie molle du corps ne peut échapper à son action; qu'il l'exerce non-seulement sur l'extérieur, mais encore sur les parties les plus internes; on le verra encore en même temps parcourir toutes les parties osseuses, les attaquer indistinctement, ou au dedans, ou au

dehors, les détruire, & occaſionner ſur elles les mêmes ravages que ſur les parties molles.

Comme il ne s'eſt manifeſté ſur celles-là que par des gonflemens ſenſibles, on ne doit pas être étonné qu'il agiſſe de la même manière ſur les os qu'il gonfle. Auſſi voit-on que les chairs qui recouvrent les os malades s'imbibent inſenſiblement de l'humeur qui ſuinte à travers les pores de l'os. Elles ſont d'abord dures, peu douloureuſes, & ne changent point de couleur : peu à peu elles prennent de la molleſſe vers le centre de la tumeur, qui ſe bombe dans ſon milieu, où la fluctuation eſt d'abord douteuſe ; ſucceſſivement tout le reſte de la tumeur s'amollit, & la fluctuation devient ſenſible vers le centre qui eſt toujours plus élevé : alors la peau commence à changer de couleur, elle prend un rouge pâle; elle s'émince de jour en jour; l'intenſité du rouge augmente ; l'humeur qui y eſt recueillie prend à chaque inſtant un nouveau degré de fluidité ; enfin, la peau devenue très-mince, ſe perce d'elle-même ; la ſéroſité qui en ſort eſt jaunâtre, & la tumeur conſerve preſque ſon même vo-

lumẽ. Si l'on preſſe les environs de l'endroit où il s'eſt fait une petite ouverture, on fait ſortir une matière épaiſſe renfermée dans les cellules du pannicule graiſſeux, & le volume de la tumeur diminue, ce qui n'eſt pas de longue durée; car, peu de jours après elle ſe remplit comme auparavant, malgré le ſuintement continuel qui ſe fait par le petit trou. En comprimant ainſi chaque jour la tumeur, la matière qui en ſort par le trou qu'elle agrandit, perd de ſa conſiſtance; la tumeur s'affaiſſe, & la ſubſtance cellulaire du pannicule graiſſeux entièrement détruite, laiſſe un vuide, & la peau flotte, pour ainſi dire, ſur l'os qui a ſervi de baſe à la tumeur, à la circonférence de laquelle on ſent encore un cercle dur qui a ſervi de limite à la matière accumulée.

Si l'on paſſe une ſonde dans l'ouverture qui s'eſt faite, on trouve l'os à nu, non dans toute l'étendue de la tumeur, mais dans un point ſeulement; le périoſte gonflé recouvrant encore la partie de l'os malade. Ce périoſte qui lui eſt peu adhérent, ſe détruit par la ſuppuration, & la peau qui le recouvre s'émince de plus en plus, ſe détruit auſſi, &

laiſſe un ulcère moins étendu cependant que n'étoit la tumeur. La ſuppuration eſt blanche, mais d'un pus clair & peu conſiſtant, qui ſe change bientôt en une ſanie ichoreuſe & fétide.

Tout ce qui arrive à cette tumeur, ſe paſſe preſque ſans douleur, ſans pulſation ni rougeur, ſi ce n'eſt dans ſon centre & vers la fin. La fièvre n'a aucune part à cette ſuppuration, qui n'eſt point inflammatoire ni phlegmoneuſe. Ceci eſt l'aſpect général ſous lequel les Scrophules oſſeuſes ſe montrent; mais comme on peut les enviſager ſous différens points de vue, relativement à la ſtructure variée des os qu'elles affectent, je vais les préſenter telles qu'elles ſe ſont offertes dans le cours de ma pratique.

Comme le virus ſcrophuleux porte ſon impreſſion ſur toutes les parties oſſeuſes du corps, comme il s'y fixe indiſtinctement, ſuivant qu'il y eſt déterminé, & qu'il opère des effets bien différens ſur les os qui ont des articulations mobiles, je crois devoir diviſer ces maladies en deux claſſes, ſavoir; en celles qui attaquent le crâne & les os de la face, qui ſont joints par des

ſutures de pluſieurs eſpèces; & en celles qui attaquent les os dont les articulations ſont deſtinées à de grands, de moyens & de petits mouvemens, ou à des mouvemens de frottement.

CHAPITRE IV.

Des Scrophules oſſeuſes en particulier.

SECTION PREMIÈRE.

Des Scrophules qui attaquent les os de la Tête.

L'os de la pommette eſt celui de tous les os de la face que le vice ſcrophuleux attaque le plus ſouvent. Tantôt il ſe plonge dans l'intérieur de cet os, altère, & même détruit les cellules dont il eſt compoſé, & tranſſudant à travers les pores de l'os, qu'il élargit par éroſion, ſe fraye un paſſage, s'infiltre dans les parties qui le recouvrent, les gonfle peu à peu, les endurcit, & forme une

tumeur assez considérable : son apophyse qui concourt à former, avec l'os maxillaire, la partie inférieure de l'orbite, & celle qui s'unit à l'os des tempes pour former l'arcade zygomatique, le tissu cellulaire dans l'interstice des muscles, les graisses qui environnent la parotide & la glande elle-même, sont si gonflées, qu'elles défigurent tout-à-fait le visage. Cette tumeur s'accroît lentement, sans fièvre, sans douleur, chaleur ni rougeur à la peau. Tantôt ce vice écrouelleux s'arrête & se fixe sous le périoste qui recouvre cet os & ses apophyses, & là, s'accumulant de plus en plus, forme, sans douleur, sans fièvre, & sans changement de couleur à la peau, une tumeur circonscrite, d'abord applatie, occupant, pour l'ordinaire, toute la surface de l'os, laquelle s'arrondit insensiblement par l'humeur qui s'y amasse, & laisse appercevoir une fluctuation sensible au toucher.

En comparant ces deux tumeurs, on voit la différence qu'il y a entre elles relativement à l'os malade. Dans le premier cas, la tumeur présente dès le commencement une masse informe, dans laquelle on ne distingue qu'avec

beaucoup de peine les différentes parties qui la compoſent; mais on ne peut pas ſe tromper en touchant l'os qui fait ſaillie au milieu du gonflement qui l'environne; dans l'autre, au contraire, la tumeur qui s'élève eſt molle, &, à meſure que ſon volume augmente, la fluctuation devient plus ſenſible. Lorſque le virus ſcrophuleux s'eſt arrêté dans l'intérieur de cet os, il le gonfle ordinairement dans toute ſon étendue, endommage le périoſte qui le revêt; & je l'ai quelquefois vu étendre ſes ravages juſques dans l'orbite, affecter les graiſſes qui entourent les muſcles moteurs de l'œil, & cauſer un ſi grand gonflement dans cette cavité, que l'œil étoit jeté en dehors. Ces cas n'arrivent jamais lorſque cet os n'eſt attaqué que dans ſa ſuperficie; car alors la tumeur, dont la peau s'émince, ſe perce d'elle-même; & la matière qu'elle contenoit, de fluide qu'elle étoit d'abord, devient très-épaiſſe, comme de la bouillie, ſur-tout ſi on la comprime dans ſa circonférence: l'ouverture qui s'eſt faite à la peau s'agrandit de jour en jour, & laiſſe un ulcère fiſtuleux qui rend plus ou moins de pus, eu égard à ſon étendue. Si on

le ſonde, on trouve toujours l'os dénué de ſon périoſte dans une plus grande ou moindre ſurface.

L'iſſue eſt bien différente, lorſque le vice occupe l'intérieur de l'os. Non-ſeulement l'humeur tranſſude à travers ſa ſubſtance, & forme la tumeur dont on vient de parler, mais encore cette humeur ſe raſſemble dans différens endroits de la circonférence de l'os, où elle forme de petites tumeurs qui, venant à s'ouvrir, laiſſent échapper une ſéroſité ichoreuſe de très-mauvaiſe odeur. Si l'on paſſe la ſonde dans les petits trous qui ſe ſont faits, on arrive à l'os que l'on trouve ſouvent comme vermoulu, la ſonde pénétrant aiſément dans ſa ſubſtance. Malgré les ſuintemens qui ſe font par les différentes ouvertures, on apperçoit très-peu de diminution dans toute la tumeur, laquelle reſte toujours œdémateuſe, ſur-tout dans l'endroit qui recouvre l'os malade.

Si le vice ſcrophuleux ſe fixe ou ſur les os du nez, ou ſur les apophyſes des os maxillaires, il y produit les mêmes effets que ſur le zygomatique; mais s'il attaque les os unguis, il endommage ſouvent le conduit nazal, & laiſſe pour

la vie, des fiſtules lacrymales. Parmi la multitude de malades attaqués du vice ſcrophuleux que j'ai eu occaſion de voir, je n'en ai jamais trouvé qu'un ſeul qui eût le ſinus maxillaire affecté de cette maladie : c'étoit un jeune homme d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, qui avoit toutes les dents cariées, dont les racines d'une des molaires, pénétrant dans ce ſinus, y avoient fait naître des excroiſſances fongueuſes dont il mourut.

La mâchoire inférieure n'eſt pas à l'abri de l'influence de ce vice, qui ſouvent réſide dans ſa ſubſtance cellulaire, détruit les racines des dents, dont la chute eſt inévitable, occaſionne çà & là des gonflemens dans la table externe de l'os, mais le plus ſouvent dans ſa partie inférieure, où il ſe forme des abcès qui, venant à s'ouvrir, laiſſent des fiſtules très-difficiles à guérir. Les tumeurs que cet os malade occaſionne, ſe formant inſenſiblement, excitent rarement la fièvre : dans les commencemens, la peau ne change pas de couleur; mais, à meſure que la tumeur s'élève & s'arrondit, la peau rougit, s'émince, & ſe perce enfin. Le pus une fois évacué, la peau s'affaiſſe, & laiſſe

un ulcère plat qui ſuppure long-temps.

Il ſe forme auſſi quelquefois dans différens endroits du crâne, & principalement vers les ſutures temporales, de petites tumeurs, d'abord plates, très-dures, en forme d'exoſtoſes, qui ſucceſſivement prennent plus de volume, inſenſiblement s'amolliſſent, & laiſſent appercevoir au toucher une fluctuation ſenſible. Lorſqu'elles s'ouvrent, il ſort un pus épais, & l'on trouve ſouvent l'os à nu, inégal & raboteux, & quelquefois la ſonde pénètre juſques dans le diploé. Quoique la peau s'applaniſſe ſur le foyer du mal, on ne ſent pas moins dans la circonférence de la tumeur, un cercle dur qui indique l'étendue de la maladie de l'os, dont il excède de beaucoup le niveau. Comme ces tumeurs ſe forment lentement, & qu'elles ſont l'effet du vice écrouelleux arrêté ſous le péricrâne, ou entre les deux tables de l'os, elles cauſent d'abord de légères douleurs dans l'endroit où elles commencent à paroître, étendent & écartent peu à peu les fibres aponévrotiques qui revêtiſſent le crâne, &, à raiſon de leur indolence, ne vont jamais juſqu'à exciter la fièvre.

SECTION II.

Des Scrophules qui attaquent les os du cou, du dos & des lombes.

TOUTES les parties de la colonne vertébrale peuvent également ſervir de foyer au vice écrouelleux. Tantôt il attaque le corps même des vertèbres, ou le cartilage intermédiaire qui les ſépare; tantôt il ſe fixe ſur la ſurface de ce même corps, ſous le périoſte qui le revêt; d'autres fois il ſe jette indiſtinctement ſur ſes apophyſes, ou tranſverſes, ou épineuſes, ou dans le canal de la moëlle de l'épine. Il ne ſe borne pas toujours à une ſeule vertèbre, puiſqu'il en affecte tantôt une, tantôt pluſieurs enſemble; il n'épargne ni les cervicales, ni les vertèbres dorſales, ni les lombaires, ni même l'os ſacrum. Comme chacune de ces parties, diverſement affectée, produit des ſymptômes différens, il eſt néceſſaire d'expoſer en général les caractères qui décèlent les parties de l'os malade.

Parmi tous les ſymptômes ſcrophuleux qui arrivent aux enfans, il en eſt

peu d'auſſi redoutables que ceux qui attaqent la colonne de l'épine. On voit ſouvent le cou de ces enfans groſſir, ſans preſque aucune douleur, ni gonflement dans les glandes, ni empâtement dans les graiſſes; on apperçoit ſeulement de la roideur & de la gêne dans l'extenſion & la flexion du cou, ou dans ſes mouvemens latéraux. Inſenſiblement le cou, en tout ou en partie, ſe gonfle & devient douloureux; la difficulté dans l'exécution de ſes mouvemens augmente à un tel point, qu'il ne peut être fléchi ni étendu. Si on examine avec ſoin, on découvre facilement au toucher, que le corps d'une ou de pluſieurs vertèbres cervicales eſt malade. Si le vice écrouelleux s'eſt fixé ſur l'extérieur de leur corps, ſous le périoſte qui le recouvre malgré l'épaiſſeur des muſcles, on ſent profondément & obſcurément la tumeur. On s'en aſſurera encore bien davantage en examinant, par la bouche bien ouverte, le corps des vertèbres, ſur lequel on peut obſerver une tumeur rouge, arrondie, dure au toucher, laquelle gêne la déglutition; peu à peu cette tumeur groſſit, & acquiert quelquefois le volume d'une groſſe noix. L'humeur qui

y eſt renfermée perce le périoſte, ſe répand dans tous les muſcles du cou, s'infiltre dans leur tiſſu cellulaire, gagne juſqu'à la membrane adipeuſe, où elle forme un œdème : la fièvre, qui, au commencement, ne s'étoit pas montrée, paroît, s'élève & éclate en raiſon de ce qui ſe paſſe dans ces parties, & s'appaiſe lorſque l'humeur accumulée a une fois pris l'eſſor. Mais ſi le vice réſide dans le corps même des vertèbres, les accidens ſont plus ſourds, plus lents, moins douloureux d'abord, juſqu'à ce que l'humeur viciée, retenue dans ſes cellules oſſeuſes, ſe ſoit fait jour juſques ſous le périoſte, où retenue, elle préſente une tumeur preſque ſemblable à la première, avec cette différence qu'elle eſt moins dure, moins fixe, & que, comprimée, elle paroît diminuer de volume pour ſe reſtituer enſuite. Quelquefois elle ſe perce dans l'endroit où elle a paru; mais le plus ſouvent l'humeur coule entre le périoſte qu'elle décolle, & va s'ouvrir un paſſage ailleurs. Si cette tumeur ſe forme du côté du canal de la moëlle, la preſſion qu'elle fait ſur cette ſubſtance, fait tomber en paralyſie momen-

tanée les parties qui reçoivent les nerfs naiſſans de la région comprimée ; à cette paralyſie, ſuccède toujours une grande foibleſſe ; ou, la tumeur venant à ſe percer, l'humeur s'extravaſe dans la cavité de la moëlle épinière, & produit les mêmes effets.

Ces accidens arrivent encore quand le corps des vertèbres dorſales eſt affecté. On obſerve ſeulement qu'outre l'inflexibilité de cette colonne oſſeuſe, la douleur fixe dans l'endroit malade apporte de la difficulté dans la reſpiration.

Lorſque le corps des vertèbres lombaires eſt imbibé du vice écrouelleux, non-ſeulement le malade ne peut ni ſe plier, ni ſe redreſſer, ni faire des mouvemens latéraux, ſans reſſentir des douleurs exceſſives, mais encore il ne peut garder aucune attitude, quoique forcé, par l'agitation & l'angoiſſe, à ſe donner des mouvemens involontaires.

L'os ſacrum eſt également affecté par ce vice, qui, altérant les cellules oſſeuſes qu'il renferme, ſe montre d'abord par des ſymptômes moins effrayans, mais dont les ſuites ne ſont pas moins funeſtes, telles que la paralyſie de l'une ou de l'autre extrémité.

Les apophyſes tranſverſes & épineuſes des vertèbres qui compoſent l'épine, ſont le plus ſouvent attaquées du vice ſcrophuleux. Si ce ſont celles du cou, la douleur eſt tolérable, & elle ne ceſſe que lorſqu'il paroît quelques tumeurs inattendues, dans un endroit différent de celui où la douleur a commencé. Les apophyſes tranſverſes des vertèbres dorſales ne ſont pas empreintes du vice écrouelleux, ſans porter grand dommage à l'articulation des côtes qui ſe meuvent en partie ſur elles. La douleur fixe dans ce lieu, la gêne dans la reſpiration, le gonflement de la partie, la fièvre ſont les premiers ſignes qui annoncent les déſordres qu'on a à craindre dans cet endroit : auſſi voit-on paroître, après la rémiſſion de ces accidens, quelques tumeurs preſque toujours diſtantes de l'endroit où elles ont pris naiſſance. Les apophyſes des vertèbres lombaires ſont les moins ſuſceptibles d'accidens, quoiqu'il s'y faſſe des caries dont des dépôts ſouvent éloignés ſont toujours l'effet. De toutes les parties de la colonne vertébrale, les apophyſes épineuſes ſont celles dont la maladie occaſionne le moins de déſordres; cepen-

dant, lorſqu'elles ſont imprégnées de ce vice, elles deviennent la ſource de collections de pus qui paroiſſent dans différentes parties du dos. Il n'en eſt pas de même de la ſurface extérieure de l'os ſacrum, où, s'il s'y forme du pus, il demeure communément raſſemblé dans le même endroit.

Ce n'eſt qu'en ouvrant les cadavres de ceux qui ſont morts de ces maladies, que l'on peut s'aſſurer des déſordres que le vice ſcrophuleux a produits dans les parties qui en étoient affectées. J'ai quelquefois trouvé le corps de la plus grande partie des vertèbres du cou, excédant deux ou trois fois ſon volume naturel : la ſurface de ces os, qui eſt la plus ſolide, en partie détruite, laiſſant une ouverture qui communiquoit juſques dans le centre de cet os, dont toutes les cellules briſées formoient un antre diviſé par des portions oſſeuſes qui ſubſiſtoient encore : tout le cartilage intermédiaire entièrement anéanti, & ces parties articulaires dénuées de leur cartilage, frottant à nu l'une contre l'autre. J'ai obſervé dans le corps des vertèbres dorſales & lombaires, les mêmes déſordres, & le corps de quelques vertèbres ſi vo-

lumineux, quoique dans des enfans, qu'il égaloit quelquefois la groſſeur du poing. Je n'ai jamais trouvé que le corps de l'os ſacrum prît autant d'accroiſſement que les autres vertèbres de l'épine. La ſanie purulente qui avoit ſuinté de ces os cariés, après avoir traverſé la membrane adipeuſe qui entoure l'aorte & la veine-cave, & avoir décollé la plèvre, avoit formé des dépôts çà & là dans la cavité de la poitrine. J'ai auſſi rencontré de pareils dépôts dans le tiſſu cellulaire du péritoine, qui recouvre les vertèbres des lombes, lorſque ces os avoient été malades.

SECTION III.

Des Scrophules qui attaquent les os des iſles ou du baſſin.

LES os innominés ſont auſſi le ſiège du vice écrouelleux, qui attaque tantôt leur ſubſtance cellulaire, & tantôt s'arrête ſur les ſurfaces ou internes, ou externes de ces mêmes os, & ſous les muſcles qui les revêtiſſent. Le ſuc huileux dont ces cellules ſont remplies, infecté de ce virus arrêté dans cette

ſubſtance oſſeuſe, acquiert de jour en jour de nouveaux degrés de putridité, détruit enfin les réſervoirs dans leſquels il eſt contenu, en briſant les cloiſons oſſeuſes qui les ſéparent. Cette deſtruction n'eſt pas toujours limitée, car elle peut s'étendre plus ou moins loin; & l'humeur qui ſéjourne dans le foyer qu'elle s'eſt creuſé, uſe l'une ou l'autre table de l'os, quelquefois toutes deux enſemble, les perce, ſe fraye des routes en ſuivant la direction des fibres des muſcles qui recouvrent l'endroit malade, & détruit en paſſant la ſubſtance cellulaire qui les unit : cette humeur, pourſuivant ſa route, s'arrête enfin dans le lieu où elle trouve le plus de réſiſtance ; là, recueillie & encore augmentée par l'abord continuel de la matière qui ſort du foyer purulent oſſeux, & par celle du tiſſu cellulaire détruit, elle forme inſenſiblement une tumeur qui, s'accroiſſant ſucceſſivement, devient très-conſidérable.

Si la face externe de l'os iléon a été ſeule endommagée, la tumeur qui s'y eſt formée lentement eſt profonde, peu douloureuſe & ſans inflammation : le pus qu'elle renferme, par l'action des

muſcles feſſiers, eſt continuellement comprimé, ſe réfugie vers les trochanters, où ces muſcles s'attachent, & là, préſente une tumeur molle plus ou moins groſſe, laquelle s'étend quelquefois ſous le *faſcia-lata*. Si la face interne de ce même os a été affectée du virus ſcrophuleux réſidant ſous le muſcle iliaque, la tumeur qui s'y eſt formée, continuellement preſſée par la contraction de ce muſcle, force le liquide qu'elle renferme à ſe faire un paſſage à travers ſes fibres, en briſant le tiſſu cellulaire qui les unit. On voit alors paroître dans le pli de la cuiſſe & au deſſous, une tumeur molle, ronde, ſans changement de couleur à la peau, ſans douleur & ſans fièvre. Si l'os iſchium ou quelques parties de l'os pubis ſont imbibées de ce vice écrouelleux, la deſtruction qu'il aura faite dans ces os formera des dépôts qui s'étendront le long de la cuiſſe dans ſa partie poſtérieure, ou dans ſa partie interne, en ſuivant toujours la direction des muſcles qui s'attachent à ces os malades. La crête de l'os iléon eſt ſouvent affectée de ce virus; les dépôts qui s'y font lentement ne ſont point doulou-

reux; & s'ils s'ouvrent d'eux-mêmes, le pus qui en ſort eſt blanc, fluide & de mauvaiſe odeur. Si l'on paſſe un ſtylet par l'ouverture qui s'y eſt faite, on ſent toujours l'os à découvert dans plus ou moins d'étendue, en raiſon du volume de la tumeur.

Après avoir préſenté les maladies qui arrivent à ces os, je crois qu'il eſt néceſſaire d'expoſer les ſignes auxquels on peut reconnoître que telle ou telle partie de l'os eſt affectée. Lorſque l'os iléon eſt malade dans ſa face externe, l'enfant ſent dans cet endroit une légère douleur, qui, d'abord, ne l'empêche pas de marcher : le gonflement eſt ſeulement ſenſible au toucher : cette douleur augmente inſenſiblement, & fait boiter l'enfant. On apperçoit alors en touchant, une dureté profonde plus ou moins grande; elle s'accroît peu à peu, & elle devient viſible; enfin, parvenue à un plus grand volume, l'enfant ne peut marcher ſans beaucoup de difficulté, & même ſans douleur. C'eſt à cette époque que les choſes changent tout-à-coup de face : la douleur ceſſe, la tumeur diminue, & s'évanouit preſque entièrement; on croit l'enfant guéri:

lui, qui ſe ſoutenoit à peine, marche alors avec facilité, & preſque ſans ſouffrir. L'humeur qui formoit la tumeur apparente, n'eſt point diſſipée; elle n'a fait que changer de place & ſe dépoſer ailleurs : auſſi voit-on tout-à-coup paroître une tumeur dans une partie, ſans qu'aucun ſigne l'ait annoncée. C'eſt une véritable collection de pus, dont la ſource eſt plus ou moins éloignée de l'endroit où il étoit accumulé d'abord, ce qui la diſtingue des abcès, ou froids, ou phlegmoneux.

La cavité cotyloïde eſt quelquefois auſſi affectée de ce vice, qui tantôt attaque le cartilage, & tantôt les portions des os qui concourent à la former. Si le ſuc oſſeux qui en eſt imprégné détruit les cellules dans leſquelles il eſt renfermé, s'imbibe & pénètre juſque dans cette cavité, il altère & corrode bientôt le cartilage qui y eſt contigu. Comme dans les enfans les parties cartilagineuſes qui uniſſent les os iléon, iſchium & pubis, ſont d'une grande molleſſe, ainſi que les cellules oſſeuſes renfermées entre les tables de ces os où le vice ſcrophuleux s'eſt fixé principalement, il n'eſt pas étonnant qu'il

s'insinue, & fuse, pour ainsi dire, à travers les pores de ces os, & pénètre jusques dans la cavité. Cette humeur qui peu à peu s'amasse, acquiert encore par son séjour, des degrés d'acrimonie propres à détruire non-seulement le cartilage qui l'enduit, celui qui revêt la tête du fémur, mais encore le ligament qui, attaché à la tête du fémur, s'implante dans le fond de cette cavité, où il retient cet os. La corrosion de ces parties met bientôt à nu leur portion spongieuse, dont le suintement continuel remplit en peu de temps cette articulation, &, détruisant le rebord cartilagineux de la cavité, ainsi que la capsule articulaire qui l'enveloppe, se fait un passage à travers son tissu, & s'imbibe dans tout le tissu cellulaire des muscles qui la recouvrent; il se fait d'abord une légère infiltration qui augmente, s'étend de jour en jour, & forme sous la peau une sorte d'œdème qui offre à la vue un gonflement très-apparent dans toute la jointure. Cette humeur ne réside pas long-temps dans la substance cellulaire & adipeuse, qui unit les muscles & les distingue les uns des autres, sans altérer & briser ce réseau, couler & s'é-

tendre entre les muſcles, juſqu'à ce qu'elle rencontre quelque obſtacle où elle puiſſe s'arrêter & ſe recueillir. C'eſt principalement vers les trochanters que l'on voit d'abord paroître une tumeur molle, ronde, qui en peu de temps acquiert un aſſez grand volume, ſans inflammation & ſans changement de couleur à la peau.

Les premiers indices de ce mal ſont annoncés par de petites douleurs lorſque l'enfant marche, & qui ceſſent dans le repos; il éprouve peu à peu des difficultés à marcher, & commence à boiter; les douleurs augmentent inſenſiblement, & l'enfant à peine peut ſe ſoutenir; alors on apperçoit de petits mouvemens de fièvre; la douleur, qui n'étoit que momentanée, devient continuelle, & on ne peut mouvoir la cuiſſe ſans accroître beaucoup la ſouffrance; toute l'articulation devient douloureuſe, ſe gonfle; en appuyant deſſus, on excite la douleur, & l'on ſent une ſorte d'œdème, ou d'empâtement dans tous les environs de la jointure; les douleurs deviennent enfin ſi atroces, la fièvre ſi violente, que l'enfant ne peut dormir ni jour ni nuit. L'agitation, les cris,

le moindre ébranlement dans la chambre, aggravent encore des ſouffrances ſi cruelles. Le terme de ſon ſoulagement arrive par l'apparition de la tumeur dont on vient de parler : les douleurs s'appaiſent, la fièvre ſe calme, mais le gonflement ſubſiſte toujours ; l'enfant ne peut ſe tenir couché que ſur le côté oppoſé à la maladie, la cuiſſe pliée, & la jambe fléchie : on ne peut mouvoir cette partie ſans cauſer de vives douleurs dans l'article où l'on ſent de la crépitation.

Si cette tumeur, ainſi que les autres qui ne ſont que des collections de pus, eſt comprimée aſſez fortement, le liquide qu'elle renferme cède, & paroît ſe réfugier dans tous les vuides qu'il s'eſt creuſés. Lorſque la compreſſion ceſſe, la tumeur reprend ſa première forme. Cette tumeur, comme les précédentes, s'enflamme fort rarement ; cependant la peau s'uſe par la préſence du pus, ſe perce d'elle-même peu à peu, & la tumeur ſe vuide ; la matière qui en ſort eſt fluide, blanchâtre, & de mauvaiſe odeur. Après des viciſſitudes de déplétion & de réplétion, il reſte un ulcère fiſtuleux, d'où ſort, avec plus ou moins d'abondance, une matière ſemblable

blable à la première. Pendant tout ce temps il y a beaucoup de rémiſſion dans la fièvre & les douleurs ; la cuiſſe, qui étoit auparavant gonflée, diminue, & la jambe maigrit. Cependant la fièvre lente qui perſévère, la quantité de matière qui ſort par l'ulcère fiſtuleux, le dévoiement qui ſurvient après des friſſons irréguliers, jettent le malade dans la maigreur, le maraſme, & donnent enfin la mort. Les autres tumeurs qui ſont une ſuite de la maladie des différentes parties des os innominés, ne ſont pas toujours auſſi funeſtes que celles qui affectent la cavité cotyloïde.

A l'ouverture des cadavres de ces malheureux enfans, j'ai ſouvent trouvé l'os iléon comme vermoulu par la deſtruction & la carie de l'une ou l'autre table, & même des deux enſemble, & s'étendant juſqu'à la cavité articulaire, qui, dénuée de ſon cartilage en cet endroit, ne laiſſoit que de petits fragmens oſſeux, repréſentant encore la figure qu'elle avoit auparavant. J'ai quelquefois auſſi trouvé que cette carie s'étendoit juſqu'à l'os ſacrum, entre les tables de l'os. Je n'ai jamais rencontré qu'une ſeule fois toute cette cavité

cariée, & le ligament qui s'implante dans ſon fond totalement détruit. C'eſt auſſi la ſeule fois que j'ai eu occaſion de voir dans le même ſujet, en différens endroits de la cuiſſe, des tumeurs de même nature paroître & s'accroître preſque dans le même temps.

J'ai rencontré quelques ſujets dans leſquels j'ai vu le virus écrouelleux, après avoir donné des ſignes non équivoques de ſon exiſtence, ſoit ſur les glandes, ſoit ſur la peau, ſe réfugier dans la ſubſtance des os du baſſin, environner la partie poſtérieure de la cavité cotyloïde, gêner les mouvemens de la cuiſſe, & même empêcher le malade de marcher. En obſervant avec attention cette jointure gonflée, on s'apperçoit que la tête du fémur s'éloigne de cette cavité; &, en effet, elle s'en éloigne inſenſiblement, de ſorte qu'elle en eſt enfin chaſſée. Les muſcles feſſiers alors entraînent cet os au deſſus de cette cavité, où ils le fixent : l'extrémité ſe raccourcit, & à l'aide d'un ſoulier dont le talon eſt haut, le malade peut marcher. Je n'ai jamais eu qu'une ſeule fois occaſion d'obſerver cette articulation, après la mort d'un jeune homme qui

avoit eu cette luxation dix ou douze ans auparavant. J'ai trouvé la cavité cotyloïde preſque entièrement effacée ; mais l'os en cet endroit, avoit une très-grande épaiſſeur, & la place où étoit la cavité étoit auſſi ſolide que l'os même. On peut donc avec raiſon regarder cette eſpèce de luxation de cauſe interne comme l'effet d'un vice écrouelleux affoibli, dont l'acrimonie n'a pu ronger & détruire les cellules oſſeuſes dans leſquelles il s'eſt amaſſé, s'eſt épaiſſi, &, en comblant la cavité cotyloïde, en a chaſſé la tête du fémur.

SECTION IV.

Des Scrophules qui attaquent les os de la Poitrine.

IL n'eſt pas rare de voir le vice ſcrophuleux attaquer les côtes tant vraies que fauſſes, non-ſeulement dans leur partie moyenne, mais encore dans celle qui s'articule avec les vertèbres, & dans l'autre extrémité qui s'unit au ſternum par le moyen de leurs cartilages. Si la partie articulaire vertébrale eſt affectée, les ſymptômes ſont les mêmes que ceux

dont on a parlé dans ce qui concerne les apophyſes tranſverſes de l'épine. Si le virus s'eſt fixé ſur la partie moyenne, la douleur eſt vive d'abord dans cet endroit; la reſpiration un peu gênée & rarement accompagnée de fièvre; cependant le gonflement douloureux de la partie, l'empâtement dans le voiſinage, ſont les indices de la tumeur qui ne tarde guère à paroître. Si l'os n'eſt endommagé que dans ſa ſurface externe, on y ſent promptement la fluctuation; mais ſi l'intérieur de l'os eſt atteint, le pus eſt plus lent à ſe faire connoître, & l'empâtement dure beaucoup plus longtemps. Si la partie de la côte qui s'unit au cartilage eſt affectée, il ſe forme une petite tumeur légère, circonſcrite, preſque ſans douleur, ni rougeur, ni fièvre. Il n'en eſt pas de même lorſque la face interne des côtes eſt malade; les enfans ſe plaignent d'une douleur vive & pungitive dans la partie affectée, ſouvent accompagnée de fièvre. Le pus qui s'y amaſſe, tranſſudant entre les muſcles intercoſtaux, gagne le pannicule graiſſeux, où il forme ſous la peau un œdème. Ce n'eſt qu'en examinant avec ſoin le lieu où la douleur

a commencé, toujours environné d'œdème, que l'on peut juger de la maladie de la côte.

Les portions offeuſes qui compoſent le ſternum dans les enfans, de même que le cartilage intermédiaire qui les réunit, ſont d'une ſtructure aſſez lâche & molle pour recevoir & arrêter le vice ſcrophuleux qui circule avec les humeurs qui s'y portent. On ne doit pas être ſurpris de voir cet os, dans les enfans, être le ſiège de la maladie : ſoit que ce vice en attaque la face interne, ſoit qu'il réſide entre ſes deux tables, ſoit qu'il ſe fixe ſur ſa face externe, ou, enfin, qu'il s'établiſſe dans la ſubſtance même des cartilages, il occaſionne toujours des accidens très-fâcheux. Comme j'ai vu cet os devenir malade de pluſieurs manières, je crois devoir expoſer ici les différens maux que j'ai obſervés. Lorſque ce vice ſe jette ſur les cartilages, ſans exciter preſque de douleur, on les voit ſe gonfler & gêner un peu la reſpiration ; en fort peu de temps il paroît une ou pluſieurs tumeurs plates, molles, où la fluctuation ſe fait aiſément ſentir. Si le vice s'eſt borné à la ſurface externe de cet os, la tumeur

qui s'y montre eſt dure, arrondie, circonſcrite, & l'on ſent diſtinctement le fluide qui s'y eſt amaſſé. La ſubſtance cellulaire oſſeuſe qui a recelé ce vice entre les deux tables, ne le retient pas long-temps ſans donner des ſignes des déſordres qu'il doit produire ; car la deſtruction qu'il y occaſionne eſt bientôt ſuivie d'un amas de matière, qui, écartant ſes tables encore peu ſolides, préſente un gonflement qui s'étend au loin, & dont la fin eſt une petite tumeur où, lorſque le fluide y eſt amaſſé, on ſent en la comprimant un peu fort, une excavation dans l'os au centre de la tumeur, qui, croiſſant de jour en jour, devient très-conſidérable. Si la matière a gagné juſqu'à ſes facettes articulaires avec les clavicules, elle corrode le cartilage qui les enduit, & il paroît à ſes jointures du pus amaſſé ſous les capſules qui joignent ces parties entre elles. La face interne de cet os eſt rarement attaquée ſans que le pus qui ſe raſſemble entre lui & le périoſte, ne ſe communique au médiaſtin qui s'y attache dans toute ſa longueur. La difficulté de reſpirer, l'oppreſſion habituelle, la douleur dans cette partie & la fievre,

ſont les ſignes qui indiquent l'exiſtence de la maladie. Ces accidens une fois calmés, le pus qui s'y eſt amaſſé va ſouvent former une tumeur dans la partie inférieure de cet os.

SECTION V.

Des Scrophules qui attaquent les os de l'Epaule.

LA ſtructure de l'omoplate ne paroît pas pouvoir aiſément donner priſe au virus ſcrophuleux; cependant il s'y arrête quelquefois, ſoit à l'angle inférieur de ſa baſe, ſoit dans ſon épine, ſoit enfin à l'acromium ou à l'apophyſe coracoïde. Les accidens que cet os malade occaſionne, ſont, ſi ce vice attaque l'angle inférieur de ſa baſe, une douleur légère, un peu de gonflement ſuivi d'une tumeur circonſcrite, ſans fièvre & ſans inflammation. Si la partie ſus-épineuſe de cet os eſt malade, le pus aiſément retenu ſous le muſcle qui la remplit, produit, preſque ſans douleur & ſans fièvre, une tumeur dont la fluctuation devient très-ſenſible en peu de temps. L'apophyſe coracoïde eſt de

toutes les parties de cet os celle que j'ai vue le plus souvent affectée, sur-tout dans sa portion articulaire. C'est là où commence la douleur, qui est promptement suivie d'inflammation & de dépôt. Lorsque le pus s'est fait jour, on trouve assez constamment l'articulation ouverte & sa partie articulaire à nu. J'ai vu plusieurs fois la clavicule qui sert d'arc-boutant à l'épaule, être affectée dans sa partie moyenne, extrêmement gonflée, & la fluctuation sensible dans la tumeur qui l'entouroit : pour peu que l'on fît faire quelques mouvemens à l'épaule, je sentois une crépitation ; & lorsque le pus étoit évacué, je trouvois l'os carié dans toute l'étendue de la tumeur. J'ai vu aussi les extrémités de cet os gonflées & même cariées dans ses parties articulaires, soit avec le sternum, soit avec l'apophyse coracoïde.

SECTION VI.

Des Scrophules qui attaquent les os du bras, de l'avant-bras & de la main.

QUOIQUE le virus écrouelleux paroisse devoir se fixer toujours sur les ex-

trémités des os longs qui ont un canal médullaire, cette règle n'eſt pourtant pas ſans exception; car l'expérience fait voir que ce virus s'arrête moins à la tête de l'humérus, qu'à ſon articulation avec l'avant-bras, où il attaque en même temps l'humérus, l'olécrane, & la tête du rayon. Son ſéjour dans ces parties s'annonce d'abord par une gêne dans les mouvemens de flexion & d'extenſion, à laquelle ſuccède une ſenſation incommode, qui devient douloureuſe, &, s'accroiſſant peu à peu, ne permet plus à l'enfant de mouvoir le bras, ſans beaucoup ſouffrir. C'eſt alors qu'on apperçoit dans la jointure un peu de gonflement, qui, augmentant inſenſiblement de jour en jour, devient ſi douloureux, qu'on ne peut le toucher ſans l'irriter encore. Le ſuintement de ces os malades remplit peu à peu l'articulation. L'humeur, quoique renfermée dans la capſule, s'échappe néanmoins à travers ſa texture, s'infiltre entre les muſcles, &, parcourant l'avant-bras, le gonfle conſidérablement. La même infiltration gagne au deſſus des condyles, & s'étend juſqu'au milieu de l'humérus; ce qui forme une maſſe conſidérable, en

quelques endroits très-dure, œdémateuſe en d'autres, & en quelques autres un épanchement de fluide renfermé ſous la peau. A cette époque, la fièvre s'établit, la jointure s'enflamme, la peau rougit, les élancemens & battemens qui l'accompagnent augmentent en raiſon de l'inflammation, laquelle ſe termine enfin par des tumeurs en différentes parties du bras, & principalement vers le coude. Si, pendant tout le ravage que le mal exerce dans l'articulation, l'enfant a le bras étendu, il ne peut plus le fléchir, ni l'étendre ſi le mal a pris naiſſance pendant qu'il étoit fléchi; il s'eſt donc formé une véritable ankyloſe.

On voit que les os de l'avant-bras participent auſſi de cette maladie dans leur articulation avec l'humérus. Le vice qui exiſte dans ces os, les endommage ſouvent encore dans leur longueur, & occaſionne des dépôts ſous le périoſte qui les revêt, dont la matière, traverſant les chairs qui les environnent, forme des abcès dans tout l'avant-bras, dont on connoîtra aiſément le foyer par la dureté qui ſe manifeſte aux endroits de l'os malade. Comme ces ſuppurations ſe forment lentement, & preſque ſans

douleur, elles excitent très-rarement la fièvre, & viennent à maturité ſans cauſer de rougeur à la peau, ſi ce n'eſt dans les derniers temps. Il eſt rare que ces os ſoient malades dans leur articulation avec l'humérus, ſans l'être auſſi dans leur articulation avec le carpe : indice preſque certain de ſa maladie future.

Les os du carpe, d'une ſubſtance preſque toute ſpongieuſe, dont les facettes articulaires multipliées recouvertes de cartilages, réunies & jointes enſemble par des aponévroſes, lubréfiées par une abondante ſynovie deſtinée à rendre tous ſes mouvemens & plus doux, & plus faciles, ſont, par leur ſtructure, plus propres à recevoir le virus ſcrophuleux, & à le conſerver, lorſqu'il s'eſt une fois cantonné dans leurs cellules oſſeuſes. Comme dans les enfans ces os ſont d'une grande molleſſe, & encore en partie cartilagineux, il eſt aiſé de voir qu'ils s'imbibent ſans peine de l'humeur écrouelleuſe, que leur fourniſſent les os gonflés de l'avant-bras, avec leſquels ils ſont articulés lâchement. Tout le poignet ſe gonfle inſenſiblement & preſque ſans douleur, & les différens mou-

vemens que l'enfant exécute ſont moins libres qu'auparavant. Il groſſit lentement, & acquiert enfin un tel volume, que l'enfant ne peut plus le mouvoir ſans ſouffrir, & qu'on ne peut le toucher ſans lui faire beaucoup de mal. Ce gonflement, quoique conſidérable, eſt rarement accompagné de fièvre, malgré les petits dépôts qui ſe forment çà & là dans toute l'étendue du poignet. Le dégorgement qui ſe fait par les différens ſuintemens de l'humeur amaſſée ſous la peau qui s'ouvre, diminue la maſſe du poignet, laquelle, examinée avec ſoin au toucher, paroît plus molle que les os, & cependant plus dure qu'une ſubſtance charnue.

J'ai ſouvent vu non-ſeulement la tête des os du métacarpe, articulée avec les os du poignet, participer auſſi à leur maladie, mais encore le vice ſe prolonger & s'étendre dans le corps de ces mêmes os, les gonfler dans toute leur longueur, & conſidérablement tuméfier le deſſus & la paume de la main par l'imbibition de cette humeur viciée, exſudante de ces os malades. Ce mal, qui croît lentement & ſans douleur, s'annonce d'abord par la difficulté que les enfans

éprouvent à fermer la main ſans plier en même temps le poignet; mouvement qu'ils ne peuvent plus du tout exécuter quand la maladie eſt parvenue à ſon comble. La fièvre ſurvient; l'inflammation, la rougeur, les élancemens paroiſſent dans la partie, & ſe terminent enfin par la ſuppuration, qui eſt le terme de la ſouffrance du malade.

De ce que les os du carpe ſont malades, en tout ou en partie, on ne doit pas inférer qu'ils communiquent toujours le vice dont il ſont infectés; car les os du métacarpe s'endommagent rarement d'eux-mêmes par leurs extrémités articulaires avec le poignet; mais le mal commence plus ſouvent dans le milieu de l'os, qui eſt ſa partie la plus ſolide. Si ce vice s'arrête à la ſuperficie, la tumeur qui ſe forme eſt dure & circonſcrite, ſur-tout lorſqu'elle paroît ſur le dos de la main, où elle peut être facilement reconnue; tandis que dans la paume de la main, les tendons fléchiſſeurs, & les aponévroſes extrêmement tendues qui les recouvrent, empêchent de pouvoir la toucher. Si le mal a pris naiſſance dans l'intérieur de ces os, les parties, gonflées en tout ſens,

donnent à toute la main une épaiſſeur conſidérable, tant en dehors qu'en dedans ; les doigts ne peuvent ſe fléchir, la douleur eſt ſourde & profonde, & le malade éprouve dans toute la main une peſanteur qui l'empêche de la ſoulever ſans ſecours ; il ſe fait, ſans inflammation, de petits dépôts, dont le ſuintement ichoreux, fétide & habituel, eſt la ſuite néceſſaire.

Il n'y a point d'os dans le corps humain, que le virus ſcrophuleux attaque plus fréquemment que ceux des phalanges des doigts. Tantôt il s'arrête ſur une ou ſur pluſieurs phalanges d'une main ; tantôt il les attaque toutes deux enſemble. Ce mal ſe préſente ſous la forme d'un léger gonflement dans l'os, ſans la moindre ſenſation douloureuſe. Tout l'os paroît également gonflé : les mouvemens de flexion & d'extenſion ne ſont alors gênés en aucune manière, & la peau n'a point changé de couleur ; peu à peu l'os s'accroît dans ſon milieu & ſe renfle conſidérablement, ſans paroître au toucher rien perdre de ſa ſolidité ; tandis que ſes extrémités reſtent preſque toujours dans le même état. Ce mal, qui s'achemine à pas lents vers la ſuppuration

qui en eſt la fin, marque, par une petite tumeur, l'endroit de l'os percé, par où l'humeur qui s'y étoit accumulée s'eſt fait jour ſous la peau : c'eſt-là le lieu où elle s'enflamme ; &, ſi on appuie un peu fortement le doigt ſur cet endroit plus élevé, on ſent diſtinctement une dépreſſion dans l'os, qui, lorſque la peau s'eſt ouverte & que l'humeur eſt évacuée, admet, ſans le moindre obſtacle, la ſonde, qui en parcourt tout le vuide. Ces accidens ſe paſſent ſans douleur, & fréquemment ſans fièvre. J'ai ſouvent trouvé les premières & ſecondes phalanges malades, & preſque jamais les troiſièmes ; mais j'ai très-ſouvent obſervé que, quoique le vice eût détruit le centre de l'os, il avoit rarement endommagé ſes épiphyſes, & le cartilage dont elles ſont revêtues. Cependant j'ai quelquefois vu la maladie commencer par l'articulation, & l'humeur âcre qui s'y étoit amaſſée corroder les cartilages, ſans qu'auparavant les os euſſent été affectés dans leur milieu. La douleur, qui d'abord avoit été vive, accompagnée d'inflammation, s'étoit enfin terminée par la ſuppuration ; & l'on ſentoit, en faiſant faire

des mouvemens au doigt, une crépitation : preuve certaine de la deſtruction des cartilages.

SECTION VII.

Des Scrophules qui attaquent les os de la cuiſſe, du genou, de la jambe & du pied.

ON voit par ce qui vient d'être dit, que ſi la tête du fémur a été endommagée, le fond de la maladie ne réſidoit pas dans cet os, & que ce n'a été que par communication : cependant il pourroit auſſi être affecté ; mais on remarque qu'il l'eſt moins dans cette partie, qu'il n'a coutume de l'être dans ſon articulation avec le tibia, ſur-tout dans l'enfance.

Lorſque le vice ſcrophuleux s'eſt arrêté dans les cellules oſſeuſes qui conſtituent toute la partie inférieure du fémur, & principalement ſon épiphyſe recouverte de cartilages, il donne, pour premier ſigne de ſon exiſtence, de la gêne dans les mouvemens du genou. Ces parties, encore molles pour ainſi dire, ſe prêtent volontiers à la ſtaſe des

ſucs qui rempliſſent ces cellules, leſquelles ſe dilatant peu à peu, augmentent le volume de l'os. Ce qui n'étoit d'abord que gêne, ſe change en un ſentiment de douleur, à la vérité légère, qui empêchant l'enfant d'étendre la jambe, le fait un peu boiter. Il ne reſte pas long-temps dans cet état, ſans qu'on puiſſe aiſément s'appercevoir, en examinant la partie, & la comparant avec l'autre cuiſſe, qu'elle eſt plus groſſe. Quoique le gonflement ſoit ſans douleur, même au toucher, il ne laiſſe pas de s'accroître de jour en jour; l'enfant éprouve plus de difficulté à marcher, ce qu'il ne peut faire que ſur la pointe du pied, le genou plié. Les portions articulaires des condyles, en s'élargiſſant, ne ſont plus proportionnées aux ſurfaces des cavités du tibia, qui doivent les recevoir. La flexion & l'extenſion ne peuvent donc plus ſe faire ſans douleur.

Pendant que ces cellules oſſeuſes ſe dilatent, que l'os ſe gonfle, le périoſte, les aponévroſes & les muſcles qui les recouvrent, ſont tiraillés & tendus au point de cauſer bientôt de l'inflammation. C'eſt auſſi à cette époque qu'elle

paroît accompagnée de la fièvre qui ſuit la progreſſion du mal. Tout le genou eſt gonflé & tendu ; le gonflement s'étend juſqu'à la moitié de la cuiſſe, & ſe prolonge juſqu'au deſſous du ligament de la rotule qui, quoique ſaine & mobile au toucher, eſt englobée dans toute la tumeur qui paroît ronde, bombée, molle en quelques endroits où la fluctuation eſt ſenſible. Dans cet état l'enfant ne peut plus marcher, il tient toujours la jambe pliée.

Ce n'eſt pas encore là le terme de la maladie : la fièvre qui perſévère ſans relâche, annonce la ſuppuration qui paroît bientôt dans différens endroits du genou & du jarret, ſous la forme de petites tumeurs plates, molles, remplies d'une ſéroſité purulente qui ſort lorſque la peau vient à s'ouvrir. Les écoulemens qui ſe font alors, n'apportent pas un grand changement au volume de la tumeur ; mais le liquide amaſſé dans la jointure, & retenu par la capſule articulaire, devient plus acrimonieux, &, en la détruiſant, ſe fait paſſage juſqu'à la peau qu'il ouvre bientôt. La tumeur ſe vuide en partie, le genou perd de ſon volume, mais la maladie n'a pas

perdu pour cela de ſa férocité ; car les os reſtent toujours gonflés. L'humeur ichoreuſe qui ſort de la jointure eſt ſi âcre, qu'elle cauſe au malade des douleurs intolérables, & entretient la fièvre ; les friſſons irréguliers, effets de la réſorpion de cette humeur, le dévoiement, la maigreur, font ſouvent périr l'enfant.

Il eſt bien rare que ces déſordres ſe paſſent dans les condyles du fémur, ſans que l'humeur âcre qui en découle, & qui eſt retenue ſous la capſule, n'attaque auſſi les cartilages du tibia, qui, une fois entamés, donnent paſſage à cette humeur corroſive, laquelle s'imbibe promptement dans la ſubſtance ſpongieuſe de ſon épiphyſe, où elle produit les mêmes accidens que nous avons obſervés à l'extrémité du fémur.

Quoique ici l'épiphyſe du tibia ait été compriſe dans les déſordres arrivés à l'articulation, elle peut auſſi pareillement ſervir de ſiège au vice écrouelleux, comme je l'ai vu pluſieurs fois arriver. La tubéroſité de cette épiphyſe commence à ſe gonfler vers l'endroit où s'implante le ligament de la rotule : ce gonflement, preſque ſans douleur,

s'étend sur tous les côtés de cette épiphyse, dont la masse croît visiblement; & ses faces articulaires ayant changé de forme, ne laissent plus à la jambe la liberté de se plier. Le périoste & les aponévroses qui la revêtissent, & s'implantent dans cette masse violemment tiraillée, s'enflamment, augmentent la douleur; la fièvre s'allume, la peau rougit, les élancemens, les battemens se succèdent; les endroits douloureux se multiplient, &, de durs & ronds qu'ils étoient, commencent à s'amollir, & forment sous la peau de petits dépôts applatis, où la fluctuation ne tarde guère à devenir sensible. On observe alors une grande rémission dans les accidens; mais, malgré ce calme & les écoulemens qui ont eu lieu, l'épiphyse n'en reste pas moins gonflée, ainsi que les parties du voisinage. Ce virus, devenu encore plus dangereux par son séjour, continue sa route, & laisse partout des traces visibles de son passage. La partie solide de l'os, unie à cette épiphyse, admet sans peine dans le canal médullaire & dans les tuyaux osseux, dont l'embouchure communique avec les cellules de l'épiphyse, le suc

huileux vicié, qui, parcourant enſuite toute la ſubſtance de l'os, l'infecte bientôt, & y occaſionne ou un véritable *ſpina ventoſa*, ou des exoſtoſes répandues çà & là ſur la ſurface du tibia. Soit que l'un ou l'autre arrive, il n'en réſulte pas moins des ſuppurations lentes qui ſe forment entre le périoſte & l'os. Si elles naiſſent ſur la face antérieure de cet os, on reconnoît aiſément au toucher la matière qui s'y eſt amaſſée preſque ſans douleur. Si au contraire la face poſtérieure eſt affectée, la matière qui s'y forme, après avoir détruit le périoſte qui la retenoit, s'infiltre dans les graiſſes qui entourent les muſcles, cauſe une enflure œdémateuſe à toute la jambe, &, ſe réuniſſant en quelques points, forme des dépôts ſous la peau. Il eſt bien difficile de diſtinguer au toucher le principal foyer du mal : l'épaiſſeur des muſcles dont le tiſſu cellulaire qui les ſépare eſt infiltré, y apporte des obſtacles preſque inſurmontables. Comme d'ailleurs il n'y a pas eu auparavant de douleur fixe qui ait pu indiquer l'endroit de l'os malade, on ne peut jamais connoître avec préciſion la ſource de tous les déſordres qui arrivent à la jambe.

Les petits dépôts qui ſe forment ſur la tête gonflée du péroné étroitement lié au tibia par ſon articulation, ſont bien moins fréquens que ceux que j'ai vu arriver à ſa partie inférieure, près de la malléole. Les douleurs que les enfans reſſentent ne ſont pas aſſez vives pour les empêcher totalement de marcher; les tumeurs qui paroiſſent en ces endroits, ſont pour l'ordinaire longues, circonſcrites & peu élevées, &, en fort peu de temps, viennent à maturité ſans inflammation à la peau; cependant elle rougit lorſque la matière, l'ayant uſée, eſt prête à la percer.

Le calcanéum eſt, de tous les os du tarſe, celui dont le virus ſcrophuleux s'empare d'autant plus facilement que ſa ſubſtance eſt toute cellulaire. Un ſentiment douloureux dans le talon, avec un peu de gonflement, annonce ſa préſence: à meſure que le ſuc vicié s'y raſſemble, les cellules qui le renferment ſe dilatent, &, augmentant le volume de l'os, excitent dans les fibres du périoſte déja tendues, des tiraillemens ſi ſenſibles, que l'enfant ne peut marcher ſans beaucoup de douleurs. La peau du talon eſt d'abord d'un rouge violet, &

comme macérée, ſemblable aux engelures : ce ſigne ſeroit d'autant plus capable de faire prendre le change, que la maladie éclateroit pendant l'hiver. Cette humeur, bien loin de s'enflammer, reſte preſque toujours froide & ſans action; l'os s'accroît très-lentement, s'élargit à ſa baſe; le mal gagne le cartilage; & l'humeur, ſortant des cellules qui la retenoient, s'épanche dans ſon articulation avec le ſcaphoïde; amaſſée dans cette jointure, elle ſe fait bientôt paſſage à travers les fibres de la capſule, s'infiltre dans tout le tarſe qu'elle engorge, & dont le plus ou le moins de gonflement s'étend ſur les articulations des os voiſins, qui, à leur tour, ſont promptement endommagés; l'enflure de deſſous le pied gagne auſſi la jointure; toutes les graiſſes qui environnent le talon, leſquelles ſont auſſi répandues ſous la plante du pied, l'infiltration dans celles qui entourent les tendons qui s'insèrent à ces os malades, gênent tellement l'action des muſcles, que non-ſeulement l'enfant ne peut marcher, mais même ne peut faire aucun mouvement ſans beaucoup de douleur. Les facettes articulaires des os du tarſe, & les carti-

lages qui les revêtiſſent, ſont ſi altérés, que les os ne peuvent plus ſe mouvoir entre eux. Tout le pied tuméfié préſente une maſſe informe dont le gonflement s'étend ſouvent au-delà de l'articulation avec la jambe. La fièvre, ſans être conſidérable, détermine enfin de petits dépôts dans les graiſſes en différens endroits du pied, & la ſéroſité ſortant par la peau qui s'ouvre, eſt ichoreuſe & fétide.

Quoique les os du métatarſe paroiſſent ſouvent & ſoient en effet compris dans la tumeur du pied, ces os ne ſont pas toujours tous atteints du vice écrouelleux, qui ſe borne principalement à celui qui ſoutient le gros orteil. Le premier indice de ce mal, qui s'annonce ſans douleur par un gonflement de cet os, eſt une ſenſation incommode qui dégénère en douleur, & fait boiter l'enfant. Cet os augmente de volume dans toutes ſes dimenſions, ſe bombe principalement dans ſon milieu. Après avoir demeuré long-temps dans cet état ſans avoir changé de forme, il ſoulève dans ſon milieu les chairs & la peau. Alors la douleur augmente; la peau rougit dans l'endroit le plus gonflé : là, s'élève inſenſiblement

insensiblement une tumeur molle, au centre de laquelle on sent pour l'ordinaire une sorte de dépression à l'os; l'humeur séreuse une fois évacuée par l'ouverture qui s'est faite, le stylet introduit ne laisse aucun doute sur l'état de l'os malade. La phalange qui s'articule avec cet os du métatarse, est presque toujours affectée par la présence de l'humeur qui séjourne dans la jointure, & dont l'acrimonie a corrodé le cartilage. Aussi y apperçoit-on une crépitation en faisant faire quelques mouvemens à l'articulation gonflée & ouverte, d'où sort un fluide séreux de la plus mauvaise odeur. Les autres phalanges des orteils sont quelquefois malades; mais j'ai observé, en général, qu'elles étoient encore moins fréquemment affectées, que celles des doigts de la main.

CHAPITRE V.

Des causes des Scrophules, & de leurs effets.

RIEN n'est si difficile que de statuer sur les causes premières des maladies qui affectent la machine humaine. On peut, à la vérité, établir des principes qui ne répugnent ni aux connoissances physiques, ni à la raison, & d'où l'on peut tirer des conséquences judicieuses & raisonnables. Mais sont-ce là les vraies causes des maux dont la variété est infinie ? Il est vrai qu'avec quelques principes généraux diversement combinés entre eux, qu'on regarde comme la base de toutes les maladies, on tâche d'expliquer tous les phénomènes qu'elles présentent. Cette manière d'envisager les causes est très-importante pour diriger les jeunes gens dans l'étude de l'art, & mettre des bornes fixes à la fécondité de leur esprit. Ces spéculations sont donc indispensablement nécessaires; mais on n'a jamais

prétendu que l'obſervateur & le praticien fuſſent obligés de s'y conformer; car, qui, de bonne foi, oſe ſe flatter de tout connoître, d'expliquer tout & de rendre raiſon de tout? Qui, par exemple, connoît la véritable nature du cancer, des dartres, du virus vérolique, du vice ſcorbutique, du vice varioleux? On ſait ſeulement, par expérience, que tel ou tel vice a coutume d'attaquer telle ou telle partie du corps, de ſe montrer ſous telle forme diſtincte, & qu'il peut être efficacement combattu, & même anéanti par des remèdes que l'uſage a conſacrés. Ce qui rend quelquefois ces remèdes infructueux, c'eſt d'avoir à lutter contre des maladies compliquées de pluſieurs cauſes de différente nature : c'eſt ce que j'ai ſouvent rencontré dans le traitement des maladies ſcrophuleuſes, dont je me ſuis occupé pendant ſi long-temps. Pour ne pas les confondre, je les diſtinguerai en cauſes ſimples & en cauſes compliquées, & je montrerai, autant qu'il ſera poſſible, les effets qui les différencient.

SECTION PREMIÈRE.

Des cauſes des Scrophules ſimples ou bénignes.

LES enfans qui naiſſent dans les grandes villes, ſont, en général, d'une complexion plus délicate, & d'un tempérament moins robuſte, que ceux qui naiſſent dans les campagnes : ils participent de la nature de leur mère. L'air, le ſol, les alimens, la manière de vivre, les paſſions, & le défaut d'exercice, apportent les différences ſenſibles que l'on obſerve. C'eſt en examinant ces variétés, que l'on pourra aiſément s'appercevoir des accidens qui peuvent arriver aux enfans, ſi l'on ne ſuit pas les règles que la nature a elle-même dictées.

C'eſt en comparant les effets qui réſultent du premier aliment dont on les nourrit, que l'on ſera en état de juger des maux auxquels ils ſeront livrés, ſi l'on s'éloigne de ces règles. Il y a une relation abſolue entre le ſyſtême vaſculaire & les fluides qui doivent le parcourir. Les forces pulſatives y ſont

auſſi proportionnées. Il y a un rapport direct de la mère à l'enfant ; rapport qui exiſtoit avant la naiſſance : les fluides étoient proportionnés au diamètre des vaiſſeaux ; leurs reſſorts étoient en raiſon de la réſiſtance des fluides. Tout étoit juſtement équilibré ; & la nature, livrée à des loix conſtantes & immuables, étoit dans l'ordre le plus régulier.

Si la mère nourrit elle-même ſon enfant, le lait qu'elle lui donne d'abord eſt très-fluide, & preſque lymphatique ; il ſera donc facile à digérer ; il s'unira aiſément au ſuc gaſtrique, au ſuc pancréatique & à la bile ; il ſera aiſément pénétré dans ſon cours par la lymphe qui vient de toutes parts, en abondance, ſe rendre dans les glandes méſentériques ; après avoir pénétré celles du premier ordre, il recevra encore de nouveaux degrés de dilution par la lymphe qui s'y unira, &, confondue avec lui, arrivera au réſervoir du chyle. A meſure que l'enfant croîtra, le lait de la mère changera de conſiſtance ; les organes ſe fortifiant auſſi, pourront aiſément le transformer en une ſubſtance nutritive, qui, par une progreſ-

ſion ſucceſſive, développera l'enfant, & l'accroîtra. C'eſt d'après cette vérité conſtante, que les enfans ſains, nourris par leur mère, paroiſſent, dans les premiers temps, menus & délicats; mais l'expérience démontre que dans la progreſſion de leur développement, ils deviennent ſouples, forts, vigoureux, & conſervent cette juſte proportion le reſte de leur vie. On voit clairement par-là, combien grande eſt l'affinité qu'il y a entre le lait maternel & l'enfant que la mère allaite, & combien cette règle eſt uniforme dans toute la nature. Quels déſordres & quels bouleverſemens ne ſont donc pas à craindre, pour peu qu'on intervertiſſe ces loix & qu'on s'en écarte?

Un des abus les plus communs & des plus familiers aux nourrices, eſt de donner à leurs nourriſſons, trop prématurément, de la bouillie même la plus légère. Il réſulte de cet aliment pluſieurs inconvéniens: 1°. en ce que la farine non fermentée & pénétrée par le lait, forme une vraie matière glutineuſe & collante, laquelle n'ayant preſque de véhicule que la ſéroſité du laït même, doit néceſſairement s'ar-

rêter ou couler bien lentement dans les vaiſſeaux lactés, & trouver des obſtacles preſque invincibles à paſſer à travers les glandes du méſentère ; & ſi, par les forces de la vie, ce liquide épais pénètre juſques dans le réſervoir du chyle, il porte dans le ſang une matière glutineuſe propre à former encore de nouveaux engorgemens dans les extrémités artérielles. 2°. Comme cette ſubſtance farineuſe doit entrer en fermentation par l'effet de la chaleur, de l'humidité & du mouvement, que ne doit-on pas craindre lorſque, portée dans les plus petits capillaires, elle ſera ſoumiſe à cette action ? 3°. Dans la confection de la bouillie, le feu dérange la nature du lait, & le diſpoſe à la coagulation. Le ſeul véhicule qui pourroit charier toutes ces ſubſtances, ſeroit le lait de la nourrice ; mais la petite quantité qu'elle en fournit, raiſon qui la détermine à recourir à la bouillie pour y ſuppléer, n'a pas aſſez d'activité pour pénétrer & diſſoudre ce corps glutineux. Il réſulte de-là, que les viſcères du bas-ventre ſe farciront de cette matière collante ; les glandes du méſentère, le pancréas, le foie,

la ratte s'engorgeront ; leur volume augmentera ſenſiblement ; le ventre ſe tuméfiera ; le lait de la nourrice & la bouillie la plus legère, ne paſſeront que très-difficilement par les ouvertures des vaiſſeaux lactés, dont le canal inteſtinal eſt parſemé ; cette ſubſtance alimentaire, ou ſera rejetée par le vomiſſement, ou, après avoir ſéjourné dans les inteſtins & s'y être corrompue, cauſera des coliques, des diarrhées, des convulſions, &c.

Si des enfans ſains, d'une conſtitution délicate, reçoivent, dès les premiers inſtans qu'ils ont vu le jour, une ſorte de nourriture plus forte que ne le comporte leur ſtructure, ils paroîtront, en fort peu de temps, devenir gras, charnus, forts, & s'être accrus au-delà du terme de leur âge. Ce changement, qui apporte ordinairement tant de joie aux nourrices & aux parens, eſt ſouvent très-funeſte aux enfans, qui en ſont victimes ; car, vers le temps de l'éruption des dents, on leur voit ſurvenir les accidens dont on a parlé en ſon lieu.

Si les mères ne peuvent ou ne veulent pas nourrir, elles doivent au moins chercher à imiter tellement la

nature, que les nourrices qu'elles choisissent soient saines, & approchent le plus possible, 1°. de leur âge, 2°. de leur tempérament, 3°. de l'époque de leur couche; 4°. qu'elles soient peu éloignées du lieu que la mère habite; 5°. enfin, que leur nourriture & leurs habitudes aient le plus grand rapport avec celles de la mère. Mais rien n'est plus difficile que de réunir tous ces avantages.

Il est encore d'autres inconvéniens, tels que la mauvaise qualité du lait que forment les nourrices par les alimens qu'elles prennent, ou par les travaux pénibles de la campagne; la diminution de ce même lait, causée par le défaut de nourriture suffisante, ou par le flux menstruel auquel elles sont quelquefois sujettes, ou enfin par la grossesse dont elles ne s'apperçoivent souvent qu'au troisième ou quatrième mois.

Ce ne sont pas encore les seuls dangers auxquels les enfans sont exposés. A peine ont-ils essuyé les révolutions de l'éruption des dents, qu'on leur donne des fruits mûrs ou non mûrs, du lard, du vin, de la bouillie épaisse, du lait caillé, des pois, des fèves, &c. toutes substances dont on les farcit, & que les

organes de la digeſtion ne peuvent réduire en un chyle fluide, doux, balſamique, dont les molécules puiſſent former un bon ſang, & toutes les humeurs qui en doivent émaner ; car tels ſont les alimens, tel eſt le chyle ; tel eſt le ſang qui en eſt formé, & telles ſont les humeurs qui en dérivent. Auſſi voit-on ces enfans, au ſortir de nourrice, revenir chez leurs parens avec l'air de l'embonpoint, avoir de gros ventres ; & peu de jours après, le dévoiement ſurvient, le teint ſe décolore, ils perdent l'appétit, & éprouvent des changemens conſidérables, non-ſeulement par les nouvelles nourritures & la différence de l'air qu'ils reſpirent, mais encore par les lieux reſſerrés qu'ils habitent ſouvent, où ils ne peuvent ſe mouvoir comme auparavant.

On a rarement égard à l'époque du lait de la nourrice, pourvu qu'elle paroiſſe en fournir abondamment ; mais on ne fait pas attention que dès les premiers temps de l'accouchement, le lait eſt très-fluide, a fort peu de couleur, & n'eſt pas fort abondant : à meſure que l'enfant téte, la quantité augmente ; il perd un peu de ſa fluidité, change

de goût & devient un peu plus blanc. Ces changemens ſeront ſenſibles & très-frappans pour quiconque voudra les obſerver : on verra clairement les différentes gradations par leſquelles il paſſera pendant l'eſpace de dix-huit à vingt mois, terme auquel on sèvre ordinairement les enfans.

Sur ces principes conformes à la raiſon, & conſtatés par l'expérience, il paroît évident que ſi l'on donne à un enfant nouveau-né un lait de trois, ſix mois, un an & même plus, qui eſt proportionné à des enfans de ces âges, ce lait produira les maladies dont on a parlé. Il n'y aura plus de proportion entre la conſiſtance du lait & la délicateſſe des vaiſſeaux qu'il doit parcourir ; il les engorgera donc, & formera des obſtructions dans les viſcères du bas-ventre & dans ceux de la poitrine ; ces engorgemens ſeront proportionnés à l'ancienneté du lait, & à la délicateſſe de l'enfant qui l'aura reçu.

On vient de voir les inconvéniens que peuvent produire les cauſes ſimples qui ſe trouvent dans la première nourriture de l'enfant. Je crois devoir ſuivre la même progreſſion, en examinant

les alimens qui ſuccèdent au lait, & dont on abuſe ſouvent dans le ſévrage. L'époque que la nature paroît avoir déterminée dans preſque tous les animaux, eſt celle où les dents ſont ſorties de leurs alvéoles, & par conſéquent propres à inciſer, broyer & mâcher les alimens. On fait ſi peu d'attention à cette loi générale, que, ſitôt qu'un enfant a acquis un peu de force pour ſe ſoutenir à peine, & qu'il a dix ou douze dents, on lui enlève le téton, pour ſubſtituer à cet aliment naturel, de la ſoupe, de la bouillie, du pain, de la pâtiſſerie, des fruits, des ſucreries, & quelquefois pis encore, de la viande & du pain trempé dans des ſauces. Quel chyle doit-on attendre de pareille nourriture? quel ſang formera-t-il? & la lymphe qui en ſera formée, ne portera-t-elle pas avec elle le caractère de l'aliment qui l'aura produite? Les éruptions à la peau, les convulſions, les fièvres & les engorgemens intérieurs doivent donc être regardés comme procédant de cette cauſe ſecondaire.

Si on obſerve avec exactitude les alimens dont on nourrit les enfans

dans le second âge, principalement parmi le peuple, on ne sera pas étonné que les scrophules leur soient si familières, sur-tout si ces enfans ont été donnés à des nourrices dont le tempérament, l'âge & le lait avoient peu de rapport avec celui de leur mère. Les premiers embarras que cette nourriture lactée trop consistante a occasionnés, s'accroîtront insensiblement, &, dans le temps de la seconde dentition, produiront les effets dont on a parlé dans le second âge.

Je crois devoir encore placer dans la classe des causes des Scrophules simples, les maux auxquels sont exposés les enfans qui, conçus dans le temps des crises menstruelles, apportent en naissant le germe d'un vice inhérent à leur être, & dont le développement doit se faire ou plus tôt ou plus tard, ainsi que nous l'avons déja observé. Le sang qui s'écoule dans ces momens, ou est pur, & alors il ne fait aucun tort, ou il entraîne avec lui différentes impuretés. Mais, quelle merveilleuse industrie la nature ne met-elle pas en œuvre pour rendre la génération plus parfaite ? C'est pour accomplir son dessein, qu'on la voit

chaque mois occupée à préparer avec ſoin, & à mondifier le berceau natal où l'embryon animé doit ſe repoſer, ſe développer, s'étendre & s'accroître : or, ſi elle eſt interrompue & troublée dans ſon travail, comme lors de la fécondation, ce flux s'arrête ; & le liquide retenu dans la texture de l'organe, ſert de premier aliment à l'embryon qui y eſt dépoſé. Il eſt facile de-là de concevoir que les enfans engendrés dans ces temps preſque toujours défavorables, doivent apporter en naiſſant les rudimens des maux qu'ils doivent un jour avoir. Il n'eſt donc pas étonnant de voir ces mêmes maux auſſi rebelles, & réſiſter beaucoup plus long-temps aux remèdes, que les autres maladies de la même claſſe.

Je n'ai expoſé juſqu'ici que les caractères qui déſignent les Scrophules bénignes ſimples dans les enfans nés ſains, de parens ſains, & allaités par des nourrices ſaines ; & les cauſes que la première nourriture occaſionne. Il eſt important de faire voir que cette cruelle maladie n'eſt pas renfermée dans de ſi étroites limites, mais qu'elle étend beaucoup plus loin ſes ravages, quand

elle eſt intimément liée & combinée avec d'autres principes.

SECTION II.

Des cauſes des Scrophules compliquées ou malignes.

C'EST en conſidérant avec attention les Scrophules, que l'on peut découvrir la principale cauſe qui les a fait naître. Comme elles doivent, pour la plupart, leur origine à la mauvaiſe ſanté des pères & mères ou des nourrices, il eſt important d'examiner quel eſt le vice prédominant qui a pu les produire.

Cette cruelle maladie, très-commune parmi les enfans du peuple, tire ſa première origine de l'indigence à laquelle ſont expoſés les journaliers qui, donnant peu de ſoins à leur propre ſanté, redoutent peu la gale, les dartres, les ulcères, les maux vénériens, les mauvaiſes nourritures, &c. ſe livrent inconſidérément à l'intempérance, à l'excès du travail, s'expoſent par beſoin aux intempéries des ſaiſons, & ne ſongent à leurs maux qu'autant qu'ils les empêchent de travailler. Quelle reſſource la

ſociété doit-elle donc attendre des enfans que ces malheureux peuvent donner à la population ? On n'en peut eſpérer que de chétives créatures qui méritent, de la part du médecin, d'autant plus de ſecours pour les conſerver & les guérir, qu'elles reproduiroient dans la ſuite de nouveaux êtres plus maléficiés qu'eux, entretiendroient la contagion, & détérioreroient enfin l'eſpèce humaine.

La plupart de ces enfans, en quittant leur nourrice, reviennent chez leurs parens habiter des endroits bas & humides que le ſoleil n'éclaira jamais. L'air rempli d'humidité, & chargé de vapeurs fétides qu'exhale tout ce qui les environne, ne circule point, & porte dans leur poumon & ſur tout leur être les qualités vicieuſes dont il eſt rempli. On voit aiſément de-là quels en doivent être les effets : relâcher les fibres, les priver de l'élaſticité néceſſaire pour faire avancer les liquides qui ſéjournent dans leurs canaux, & épaiſſir la lymphe par le défaut de mouvement. La mal-propreté du lieu, des linges, des vêtemens & du coucher, ajoute à cette cauſe ſi difficile à écarter ; &, s'il s'en joignoit encore provenant de la mauvaiſe ſanté

de leurs parens, quels maux ne devroit-on pas en redouter, quelle crainte légitime ne devroit-on pas avoir pour leurs jours?

On a déja vu les effets que les cauſes ſimples opèrent ſur des enfans nés de parens ſains; mais elles agiront & ſe montreront diverſement, ſi elles rencontrent dans le ſujet qu'elles affectent, quelque germe de maladie déja développé dans les parens qui l'auront engendré.

Entre les cauſes les plus communes, on peut compter la gale, tant sèche qu'humide, les dartres, les ulcères, & généralement toutes les maladies de la peau, comme celles qui agiſſent & ſe manifeſtent le plus promptement. Peu de temps après la naiſſance des enfans, il paroît de petits boutons galeux ſur la ſurface de leur peau, ſous les aiſſelles, aux avant-bras & aux mains, au ventre, aux jarrets, leſquels s'étendent ſouvent ſur toute l'habitude du corps. A meſure que ces boutons ſortent, ils blanchiſſent vers la pointe, ſe percent, ſe sèchent & repullulent ſans enflammer la peau; les petites écailles qui s'y forment, tombent & font place à de nouveaux bou-

tons. Si l'on ajoute à ce mal actuel, l'effet des causes simples dont on a parlé, on ne sera pas surpris de voir cette affection de la peau aussi opiniâtre, aussi rebelle aux moyens usités en pareil cas, acquérir de nouvelles forces à mesure que l'enfant croîtra. On sait d'ailleurs que cette maladie familière aux enfans du peuple, est abandonnée à des nourrices qui, loin de laisser un libre cours à l'effusion de cette humeur, pour diminuer leur peine, & soulager l'enfant de l'agitation que ce mal lui donne, emploient des topiques qui, desséchant la peau, repoussent cette humeur au dedans, ou la déterminent à se porter sur les glandes, comme on l'a dit. Il en est de même de l'humeur dartreuse, des écoulemens purulens, des ulcères, des éryspèles, &c. dont le caractère s'imprime sur la peau d'une manière assez distincte pour ne pas les confondre avec la gale. De-là naissent ces différentes affections de la peau dont on a parlé. Ce qui paroîtra fort singulier, & cependant digne de remarque, c'est que les affections cutanées & celles de la membrane adipeuse, passent invariablement ou des parens, ou de la nour-

rice aux enfans. Soit que ces enfans apportent ce vice en naiſſant, ou qu'ils le contractent par le lait de la nourrice, les effets n'en ſont pas moins les mêmes. Le choix des nourrices eſt donc très-important pour l'éducation ſalutaire des enfans.

Scrophules héréditaires.

ENTRE toutes les Scrophules, il n'en eſt point de plus redoutables que les héréditaires, qui, engendrées avec l'enfant, portent ſur tout ſon être le venin dangereux qui doit le pourſuivre dans tous les âges. On croiroit peut-être que ce vice s'adoucit en paſſant de races en races; l'expérience fait voir le contraire : car, ſi les pères & mères ont la peau, la graiſſe & le genre glanduleux malades, les enfans qu'ils mettent au monde ont, dès les premiers temps, le caractère du mal de leurs parens. Cette cauſe, née avec l'enfant, acquiert chaque jour de nouvelles forces, & ce qui pourroit en diminuer la violence, ne ſert qu'à l'accroître. Car, ainſi qu'on l'a dit, tous les organes de l'enfant ſont d'une extrême délicateſſe ; &,

comme ils ſont déja gênés par une cauſe qui les affecte, ſi la mère allaite elle-même ſon enfant, ils ſe trouveront de plus journellement alimentés par une nourriture viciée; ce ſera donc alors un mal de plus pour lui, puiſqu'il recevra preſque à chaque inſtant, avec la nourriture qui doit le développer, une nouvelle portion d'un miaſme ſemblable à celui dont il eſt déja infecté. Si cet enfant eſt confié à une nourrice dont le lait ne ſoit pas proportionné au diamètre des vaiſſeaux qu'il doit parcourir, ils ſeront bientôt engorgés & obſtrués; les fonctions vitales interrompues feront périr bientôt l'enfant. Ce qui pourroit éluder ces accidens, ſeroit un lait très-nouveau, clair & fluide, d'une ſaine & jeune nourrice, qui, par ſa limpidité, pourroit enfiler ſans peine tous les capillaires, s'appliquer à leurs parois intérieures, les étendre, les fortifier, leur donner aſſez de reſſort pour briſer & atténuer les humeurs épaiſſies, & enfin mettre l'enfant en état d'eſſuyer les ſecouſſes de la première dentition. Cette cauſe, pour ainſi dire énervée, oppoſeroit moins d'obſtacles au développement toujours tardif de cet

enfant, & le mettroit en état de participer au ſecours que l'art pourroit lui fournir dans un autre temps.

Scrophules accidentelles par contagion.

IL y a différens degrés d'activité entre les miaſmes contagieux : l'expérience journalière le prouve. On ſait que la gale, tant sèche qu'humide, ſe communique très-aiſément; que les dartres n'épargnent guère les perſonnes qui vivent habituellement avec celles qui en ſont attaquées ; que le virus vénérien s'acquiert par le contact immédiat ; que le miaſme cancéreux ſe gliſſe lentement & ſourdement par communication ; que le vice varioleux ſe tranſmet avec promptitude : de même le virus ſcrophuleux porte facilement la contagion. En effet, l'on voit tous les jours des enfans ſains, nés de parens ſains, contracter ce mal par la ſeule communication avec des enfans qui en ſont attaqués. Soit qu'ils jouent, boivent & mangent enſemble, ſoit qu'ils couchent enſemble ou ſéparément dans une chambre ſerrée, reſpirant le même air & ſous le même pavillon, il n'en

réſulte pas moins les mêmes effets, qui ſont d'autant plus prompts, que les émanations ſeront directes, ſur-tout s'il y a des éruptions à la peau, des ſuppurations dans les glandes, & des effuſions d'humeurs ſanieuſes que fourniſſent les os cariés. Ce mal, quoique tranſmis, ne dégénère point; il conſerve toujours le même caractère. Il y a cependant une différence entre celui qui a donné le mal, & celui qui l'a reçu; en ce que, 1°. l'un, vexé déja depuis long-temps par une cauſe qu'il portoit en lui, n'a pu s'en délivrer par les forces de la vie; tandis que l'autre, peu auparavant ſain, jouit de toute la puiſſance de ſes reſſorts, qui peuvent affoiblir ce venin, & modérer les ſuites dangereuſes d'une cauſe nouvellement acquiſe; 2°. en ce que cette maladie ne ſe montre jamais avec les mêmes indices précurſeurs qui ont paru dans celui qui l'a communiquée.

J'ai eu beaucoup d'occaſions d'obſerver que ce mal eſt très-contagieux, contre l'opinion vulgaire; car le peuple eſt perſuadé que les adultes ne peuvent recevoir cette maladie des enfans, tandis qu'il eſt convaincu que les en-

fans, à peu près du même âge, peuvent ſe le communiquer entre eux. Entre autres obſervations, j'ai vu deux femmes âgées, dont une de ſoixante & dix ans, grand'mère d'un enfant malade de carie dans les os du tarſe, & d'une ankyloſe ſuppurée au bras, contracta la maladie ſcrophuleuſe, qui, dans l'eſpace de trois ou quatre mois, la fit périr de carie aux clavicules, au ſternum, aux côtes & au tibia; la ſeconde, moins âgée, eut des gonflemens dans les glandes jugulaires, qui s'endurcirent, & acquirent tant de volume, que la déglutition & la reſpiration furent ſi gênées, qu'elle en périt. On ſera moins étonné de voir ces effets terribles de la contagion, quand on ſaura que ces enfans malades couchoient l'un avec ſa grand'mère, & l'autre avec ſa tante.

Suites de maladies.

On a quelquefois vu ſurvenir aux enfans, bien au-delà du terme de la ſeconde dentition, après des maladies aiguës, & ſur-tout après la petite vérole, des gonflemens dans les glan-

des ſous le menton, le long du cou, ſous les aiſſelles, & même des dépôts aux bras ou aux jambes, leſquels reſſembloient beaucoup, par leur indolence, aux tumeurs ſcrophuleuſes. Si on examine bien ſoigneuſement ces maladies, on reconnoîtra une différence marquée entre elles & les ſcrophules, en ce que, 1°. les glandes ſont beaucoup moins dures, plus arrondies, avec de la phlogoſe, & tendance à prochaine ſuppuration à meſure que l'enfant ſe rétablit de ſa première maladie; 2°. quant aux dépôts qui ſe font ſur les os, ils paſſent rarement dans leur intérieur, & ſuppurent aſſez promptement; 3°. le défaut de ſignes indicatifs de cette maladie, & les recherches exactes ſur la ſanté des parens, en conſtatent la différence; 4°. la célérité avec laquelle ces maux ſe diſſipent, & la ſimplicité des remèdes qu'on emploie, prouvent évidemment que la cauſe n'en eſt pas maligne.

Le miaſme ſcrophuleux ſe développe ou plus tôt, ou plus tard. Quelques recherches que j'aie faites là-deſſus, je n'ai jamais pu rien découvrir qui pût me ſervir de règle, même générale, pour

pour ſtatuer ſur le temps de ſon développement. Je ſuis même tellement autoriſé à penſer ainſi, que j'ai vu ce mal dans une même famille, ſe manifeſter à des époques bien différentes. Une fille de vingt-ſix ans, d'un bon tempérament & bien réglée, ſe trouva attaquée de gonflement dans les glandes axillaires & jugulaires; ces glandes, quoique très-dures & très-volumineuſes, ſe terminèrent par réſolution, après un traitement de dix-huit à vingt mois. Une de ſes ſœurs, âgée de ſeize ans, déja nubile, eut de pareilles tumeurs glanduleuſes, qui cédèrent de même aux remèdes, mais en beaucoup moins de temps. Une troiſième ſœur enfin, âgée de quatorze ans, eut, avec les pâles couleurs, des tumeurs ſous le menton, le long du cou & ſous les aiſſelles : ces tumeurs opposèrent peu de réſiſtance aux remèdes; les règles s'établirent, & elle guérit heureuſement. On obſervera qu'aucune d'elles n'avoit eu auparavant les ſignes précurſeurs de cette maladie : les père & mère de ces filles avoient toujours joui de la plus belle ſanté; le père n'avoit jamais eu aucune maladie; &, quoique âgé de ſoixante & ſix ans, il n'avoit en-

core été ni ſaigné ni purgé. C'eſt à cette époque que cet homme apperçut des glandes à la nuque, ſous le menton, le long du cou des deux côtés, ſous les aiſſelles & ſous les jarrets. Ces glandes, qui d'abord paroiſſoient de nature loupeuſe, s'endurcirent & acquirent en fort peu de temps un ſi grand volume, qu'il ne pouvoit remuer ni la tête ni le cou, ne pouvoit abaiſſer ſes bras ſur ſa poitrine ni ſur ſes côtés, ni plier les jarrets: les tumeurs du cou, ſur-tout, devinrent ſi conſidérables, qu'il en fut ſuffoqué pendant la nuit. Comment ce miaſme a-t-il pu demeurer ſi long-temps caché, ſans donner aucun ſoupçon de ſon exiſtence? Pourquoi s'eſt-il manifeſté dans ces trois filles, à différentes époques? C'eſt un problême que je n'entreprendrai pas de réſoudre: il eſt au deſſus de mes forces; il me ſuffit de l'avoir propoſé.

Scrophules vermineuſes.

Il eſt encore une autre eſpèce de Scrophules, ſuite fort ordinaire des fièvres vermineuſes, qui tire ſa principale origine des fruits aigres, acerbes & non mûrs; des mauvais légumes, du vinai-

gre pris avec excès, & des farineux non fermentés. Toutes ces ſubſtances reçues dans l'eſtomac & dans les inteſtins, s'y putréfient aiſément, & excitent ſur les membranes inteſtinales, de violentes coliques, des diarrhées, la dyſſenterie, le maraſme. Ce n'eſt pas encore là tout le mal qu'elles produiſent: cette matière ſaburreuſe eſt plus propre que toute autre, par ſa corruption, à faire éclore, développer, nourrir les inſectes vermineux dont toutes les matières avalées ſont remplies, &, par conſéquent, à entretenir les mauvais ſucs qui ſe tranſmettent dans la maſſe du ſang, d'où procèdent les fièvres lentes qui font périr les malades. Les enfans, outre l'engorgement des glandes, qui caractériſe leurs maladies, ont encore le teint pâle & décoloré, la peau sèche & terreuſe, des démangeaiſons intolérables au nez, à l'ombilic, à l'anus & au méat urinaire; des convulſions, des coliques habituelles, des dévoiemens, des vomiſſemens de matière verte, tous ſymptômes qui caractériſent la préſence des vers que ces malades rendent par haut & par bas. Toute la maſſe des humeurs eſt ſi dépravée, que les exhalaiſons qui ſe font

à la peau, ont une odeur aigre & fétide, & propre à entretenir & à nourrir les poux dont tous ces enfans ſont couverts. Les glandes ſuppurées, ou les ulcères qui ſe font à la peau, rendent un pus fluide & verdâtre de très-mauvaiſe odeur, dans lequel j'ai quelquefois trouvé de petits vermiſſeaux blancs qui ſe reproduiſoient d'un jour à l'autre, ſouvent en très-grand nombre, & ſe conſervoient vivans ſous les emplâtres qui recouvroient ces parties.

Cauſes accidentelles.

LES cauſes les plus communes qui déterminent les Scrophules ſur telle ou telle partie, ſont les compreſſions, les chutes & les coups. Si quelque partie du corps eſt long-temps comprimée, les liquides imprégnés du vice ſcrophuleux, s'arrêteront dans cet endroit, & la réſiſtance qu'ils éprouveront à leur paſſage, excitera la phlogoſe dans le lieu preſſé, & du gonflement dans le voiſinage. Ces accidens ſont très-communs aux enfans qui portent des colliers trop ſerrés, ou des machines dures, roides & mal garnies, pour leur faire tenir la tête droite;

d'où naiſſent les engorgemens & les ſuppurations qui leur ſurviennent. Les corps durs & baleinés, par leur compreſſion, déterminent, comme je l'ai vu ſouvent, des engorgemens aux glandes axillaires, des tumeurs aux apophyſes épineuſes & tranſverſes des vertèbres dorſales & lombaires, aux côtes & à leurs cartilages. Ce n'eſt pas là le ſeul inconvénient; car, en comprimant toute la poitrine, ils gênent ſes mouvemens & l'action des viſcères qui y ſont contenus. Les corps trop pincés par le bas, opèrent par leur preſſion les mêmes déſordres ſur les viſcères du bas-ventre. Les ſouliers étroits & trop courts bleſſent le talon, & froiſſent tellement la jointure du gros orteil & l'os du métatarſe qui le ſoutient, que ces parties deviennent bientôt malades par la longue compreſſion qu'elles endurent. Cette compreſſion ſeroit bien capable d'incommoder les enfans ſains, mais elle ne produiroit jamais ces maux, ſi ceux qui en ſont affligés ne portoient dans leur ſein un germe de maladie, toujours diſpoſé à éclater à la moindre occaſion.

Les mouvemens vifs & tumultueux, auxquels ſe livrent inconſidérément les enfans, leur occaſionnent ſouvent des

maux dont on ne s'apperçoit pas d'abord, mais qui, pour avoir été quelque temps ignorés, n'en ſont par la ſuite que plus funeſtes. Dans leurs jeux, ils ſautent ſouvent de haut en bas, & retombent quelquefois ſur les talons, la jambe droite & tendue ſur la cuiſſe : dans cette chute perpendiculaire, les os du tarſe s'entrechoquent contre ceux de la jambe, & ceux-ci contre l'os de la cuiſſe. Le cartilage des os frappés, eſt froiſſé, contus dans le point de la colliſion. La douleur, qui eſt d'abord vive, fait boiter l'enfant qui, entraîné par la diſſipation, oublie bientôt ſon mal qui s'allège & ſe diſſipe preſque entièrement. Ce calme apparent eſt quelquefois de longue durée ; car la contuſion des parties cartilagineuſes dont les épiphyſes ſont revêtues, ſe réſout très-lentement. Mais ſi le ſuc huileux, renfermé dans les cellules oſſeuſes, eſt atteint du vice écrouelleux, il exercera avec d'autant plus de facilité ſon action ſur ſes réſervoirs, qu'ils auront reçu quelques dérangemens par le choc & la commotion que ces parties auront ſoufferte dans la chute. L'engorgement inſenſible de cette épiphyſe, ſon gonfle-

ment & celui de toutes les parties qui la recouvrent, ſont & doivent en être les effets : de-là les ankyloſes vraies ou fauſſes, la ſuppuration des articles, la carie : c'eſt ce que j'ai obſervé dans les chutes, où la tête du fémur ayant fait contuſion à la cavité cotyloïde, y avoit produit les maladies dont on a parlé. Le danger des chutes ne ſe borne pas ſeulement là ; car, outre la compreſſion que ſupporte la partie ſur laquelle l'enfant tombe, la commotion porte dans tout ſon corps une ſorte d'ébranlement capable d'occaſionner des ſtaſes dans les viſcères qui ont reçu de violentes ſecouſſes, dont les effets paroiſſent ou plus tôt ou plus tard. Il n'eſt pas rare de trouver ces malades ayant des tumeurs dont on ignore la première origine ; mais, en recherchant avec ſoin, & en interrogeant les parens ſur la cauſe de ces maladies, on découvre preſque toujours que les chutes leur ont donné naiſſance, ſans qu'on ſe ſoit auparavant apperçu d'aucun ſigne qui pût les annoncer, ſi ce n'eſt la douleur momentanée & paſſagère dont l'enfant s'eſt plaint d'abord, mais qui, s'étant diſſipée peu à peu, a ſouvent été oubliée pendant long-temps.

Comme, dans ces ſortes de maladies, la nature chemine toujours à pas lents, on ne s'apperçoit ſouvent du mal, que lorſqu'il a fait de très-grands progrès.

Les coups que les enfans reçoivent, ſont bien propres à déterminer & à fixer ſur les parties frappées, le vice encore caché dans les humeurs qui les arroſent. La contuſion, ſi elle eſt forte, détruit & briſe profondément les vaiſſeaux capillaires de tout genre, d'où naît extravaſation, épanchement dont la réſorption eſt d'autant moins facile, que ces vaiſſeaux, pour ainſi dire macérés, ont perdu leur reſſort; & que le vice ſcrophuleux, intimément uni aux différens liquides accumulés, a exercé dans le vuide où il eſt recueilli, toute l'action dont il eſt capable : c'eſt ce qui arrive aux parties molles. Mais, ſi les parties cartilagineuſes ou oſſeuſes ſont frappées, non-ſeulement elles ſont contuſes, mais encore celles qui les recouvrent. Il arrive de-là que le vice écrouelleux ſe montre quelquefois au milieu des os longs, où il forme des tumeurs, quoique de ſa nature il n'y paroiſſe jamais; cependant on le reconnoîtra toujours aux caractères qui lui ſont propres, & aux autres ſignes,

ou qui ont précédé cet accident, ou qui l'accompagnent, ou qui paroîtront dans la ſuite; car il eſt très-rare qu'il ſe borne à une ſeule partie, comme l'expérience de tant d'années le confirme.

Exiſtence du miaſme ſcrophuleux dans la ſubſtance graſſe.

D'APRÈS les effets conſtamment obſervés ſur une multitude de malades, il paroît évident que le miaſme ſcrophuleux réſide principalement dans la ſubſtance graſſe du corps animé.

Entre les différentes ſubſtances alimentaires dont les enfans du peuple font uſage, il n'y en a pas de plus redoutable & de plus propre à produire des ſucs âcres, que les graiſſes qui ont été longtemps expoſées au feu, le vieux beurre ou l'ancien beurre ſalé, le lard rance, les fromages forts, pourris, fétides, puans, & les ſalaiſons. Ces ſortes de nourritures ne peuvent former qu'un chyle acrimonieux, qui, parvenu dans la maſſe du ſang, lui imprime ſon caractère, d'autant plus que ces ſubſtances ſubiſſent très-peu de changemens dans la digeſtion, & qu'elles ſont prompte-

ment portées telles à leurs deſtinations. D'un côté, l'on voit que la ſéroſité du ſang qui eſt leur vrai véhicule, eſt auſſi le ſeul de nos fluides qui ait la propriété de diſſoudre les ſels : elle ſera donc chargée du principe ſalin de ces alimens ; par conſéquent elle picotera toutes les parties où elle ſera transférée. Or, la peau étant l'organe par lequel la nature s'affranchit, en partie, de la quantité ſurabondante d'humidité, cette humidité doit donc, par ſon acrimonie, y cauſer des picotemens & des éruptions. De l'autre, on voit quels déſordres ces ſucs âcres, huileux & fétides, doivent opérer ſur la membrane adipeuſe & ſur la moëlle où ils ſont dépoſés, ſans avoir reçu preſque d'altération. Ce vice intimément aſſocié aux graiſſes, s'établit, non-ſeulement dans les cellules du pannicule graiſſeux, ſous la peau, dans le tiſſu qui occupe les interſtices des muſcles, & dans celui qui entoure les grains glanduleux dont l'aſſemblage conſtitue le corps compacte des glandes ; mais s'aſſimile encore, & s'unit à la moëlle & au ſuc médullaire renfermé dans toutes les cellules oſſeuſes où il eſt dépoſé par les extrémités artérielles qui rampent

ſur la ſurface des membranes déliées, leſquelles tapiſſent ces réſervoirs, où ce vice confondu avec le ſuc huileux, contracte, par ſon ſéjour, différens degrés d'altérations, & acquiert aſſez de force & d'activité pour les offenſer & même les détruire.

L'expérience confirme cette vérité dans l'ankyloſe, tant vraie que fauſſe, de la cuiſſe avec la jambe, & de celle-ci avec le pied; dans celle du bras avec l'avant-bras, & dans les autres affections particulières dont les apophyſes & les épiphyſes peuvent être attaquées; car le ſuc huileux imprégné de ce miaſme & porté dans les cellules oſſeuſes où il ſe dépoſe, & dans le canal qui renferme la moëlle, ſe diſſipe & ſe répare comme tous les autres fluides. Il tranſſude à travers la ſubſtance des os, donne de la ſoupleſſe au périoſte qui les recouvre, s'inſinue dans les muſcles qui s'y implantent, répand dans les gaînes des tendons l'humidité qui les lubréfie, & s'évapore enfin dans toute la ſubſtance charnue dont les os ſont entourés. Il eſt facile de ſe convaincre de cette tranſſudation; car, après avoir dénué un os de ſon périoſte, ſi

on l'expoſe à l'air, on verra bientôt ſa ſurface toute remplie d'une matière huileuſe. Après l'avoir eſſuyé à différentes repriſes, la moëlle qu'il contenoit s'épuiſe, & diſparoît enfin de la cavité intérieure.

Lorſque l'animal eſt vivant, les artères qui rampent dans l'épaiſſeur des os, ont des ramifications infinies, leſquelles s'étendent juſques ſur les membranes qui enveloppent la moëlle; le ſuc huileux, apporté avec le ſang, ſe ſépare dans les extrémités artérielles, ſe dépoſe dans le canal médullaire & dans la ſubſtance cellulaire des os, pour être enſuite diſtribué à toutes les parties qui les environnent. C'eſt ce même ſuc médullaire qui, des cellules vraiment oſſeuſes, ſe filtrant à travers la ſubſtance intermédiaire qui unit le corps de l'os à l'épiphyſe, pénètre encore ſa ſubſtance recouverte d'un cartilage, à travers lequel ce ſuc, originairement huileux, ſe dépoſe dans l'articulation, & forme ce qu'on appelle la ſynovie, qui ſert à lubréfier les extrémités des os, pour rendre le mouvement plus doux & plus facile. Cette liqueur n'eſt plus graſſe, ni de la même nature que

celle qui lui a donné naiſſance ; elle s'eſt transformée dans les différentes filtrations qu'elle a ſubies, & a acquis la propriété de devenir facilement concrète dans ceux qui ſont ſujets aux maladies arthritiques.

Si, par quelques cauſes que ce puiſſe être, ce ſuc médullaire acquiert des qualités vicieuſes, ſoit par un trop long ſéjour dans ſes réſervoirs, ſoit par la nature du ſang dont il eſt émané, il opérera d'abord ſur la ſurface du cartilage de légères éroſions, qui, s'accroiſſant de plus en plus, cauſeront une ſenſation incommode dans les mouvemens de flexion, d'extenſion, de rotation & de frottement. Les malades alors s'apperçoivent d'une eſpèce de craquement ou de crépitation, de gêne & même de douleur dans leur exécution. Ces légers accidens, d'abord peu incommodes, deviennent inſenſiblement de plus en plus douloureux ; la ſynovie devenant plus âcre, irrite la ſurface de la capſule qui environne l'article, & y excite de la phlogoſe ; le malade ne peut, ſans de vives douleurs, mouvoir la partie affligée, & l'on ne peut la toucher ſans le faire ſouffrir ; l'in-

flammation ſuit de près ; la jointure ſe gonfle ; l'humeur ſynoviale, retenue dans la cavité articulaire qu'elle remplit lentement, forme enfin une tumeur dans laquelle, avec plus ou moins de temps, on apperçoit au toucher une fluctuation ſenſible.

Pendant que ces accidens ſe manifeſtent au dehors, la cauſe qui les produit, retenue dans les cellules oſſeuſes & dans celles des épiphyſes, n'agit pas avec moins d'activité ſur les réceptacles qui la renferment. Le caractère d'acrimonie que cette humeur avoit d'abord, ſe développe de plus en plus; & ayant enfin acquis aſſez de virulence & de force pour détruire les membranes qui revêtiſſent les parois oſſeuſes, les attaque, les ébranle, & détruit la cohéſion qui étoit entre elles. C'eſt l'ordre que ſuit la nature dans la formation de l'ankyloſe ; cependant, ce qui vient d'en être dit n'eſt pas encore le terme où cette maladie peut ou doit parvenir : car la fièvre, qui a toujours accompagné ces premiers accidens, perſévère encore, & en augmente la violence. Les humeurs recueillies dans l'articulation environnée de la capſule arti-

culaire, acquièrent, par la chaleur, des degrés d'acrimonie qui ſe développent de plus en plus. Ces humeurs ont bientôt aſſez de force pour attaquer la capſule, briſer les liens qui uniſſent enſemble les fibres membraneuſes & tendineuſes qui la conſtituent, ſe frayer un paſſage à travers ſa texture déja affoiblie par l'éroſion, & former, entre les interſtices des muſcles & le pannicule graiſſeux, des tumeurs molles, qui, au toucher, diſparoiſſent & reparoiſſent aiſément.

Pendant ce temps, les malades ne peuvent ſe mouvoir ſans des douleurs cruelles; le ſommeil ſe diſſipe; l'appétit ſe perd; les urines, en petite quantité, tantôt ſont rouges & ſédimenteuſes, tantôt d'un rouge foncé, couvertes d'une pellicule & d'un nuage blanchâtre ſuſpendu au milieu, lequel, après le refroidiſſement, ſe précipite au fond du vaſe ſous la forme de glaire blanche. Enfin, la matière accumulée dans l'articulation, après avoir exercé toute ſa puiſſance ſur les parties qui la retiennent, émince & uſe la peau qu'elle perce encore.

On voit d'abord ſortir une ſéroſité,

qui, peu à peu, devient plus abondante & plus épaisse. Le trou qui s'est fait de lui-même s'élargit de jour en jour; la matière qui en sort est d'un blanc verdâtre, & répand une très-mauvaise odeur. L'articulation diminue de volume, sans que la maladie perde rien de sa férocité. De temps en temps on voit sortir par l'ouverture qui s'est faite à la peau, des flocons de matière purulente, semblable à du lait caillé, lesquels sont les débris de la substance cellulaire osseuse, & des cartilages que ces matières ont détruits.

Comme tout ce qui environne l'articulation est imbibé de cette humeur âcre qui s'y est infiltrée, on ne doit pas être étonné de voir naître, dans tous ses environs, des tumeurs plus ou moins grosses, qui se percent comme la première, d'où découlent des matières de même nature. Aussi s'apperçoit-on de la diminution du volume de la jointure, dont le mouvement devient de plus en plus difficile & douloureux, non-seulement par la dénudation des cartilages qui revêtissoient les extrémités des os, mais encore par le raccourcissement des muscles fléchisseurs, dont

les tendons implantés dans les os près les jointures malades, ſont comme englobés, &, pour ainſi dire, confondus dans toutes les tumeurs. D'un autre côté, les muſcles extenſeurs ſe ſont alongés à meſure que les fléchiſſeurs ſe ſont raccourcis; ils ſe ſont émincés, leurs tendons ſe ſont applatis, & la contraction dont ils ſont encore ſuſceptibles, n'eſt pas capable de vaincre la réſiſtance qu'oppoſent les fléchiſſeurs raccourcis. L'immobilité de la partie eſt donc une conſéquence néceſſaire de tous ces changemens. De-là il réſulte que cette ankyloſe, qui d'abord étoit fauſſe, puiſqu'il y avoit encore du mouvement, ſe change en une vraie, en rendant la partie tout-à-fait immobile.

Tandis que ces déſordres ſe paſſent dans la partie malade, la fièvre, devenue lente, occaſionne bientôt des dérangemens dans toutes les fonctions. La matière purulente, renfermée dans l'article, & continuellement réſorbée, entretient, fomente les accidens, & en produit encore de nouveaux, tels que les dévoiemens colliquatifs, des ſueurs nocturnes, & quelquefois des dépôts intérieurs. Quoique le volume

de l'articulation paroiſſe fort diminué, les os n'en ſont pas moins malades; & les muſcles, qui en recouvrent la partie, tant ſupérieure qu'inférieure, s'atténuent ſi ſenſiblement, que le membre paroît, & eſt en effet beaucoup plus maigre que toutes les autres parties du corps. La ſuppuration, qui d'abord étoit fort abondante, ſe ralentit inſenſiblement; le pus qui découle des ouvertures, quoique blanc, n'a pas de conſiſtance, & eſt de très-mauvaiſe odeur. Les ouvertures, qui ſe ſont élargies en rond, laiſſent voir des chairs luiſantes d'un rouge plus ou moins foncé; la peau, extrêmement mince, flotte ſur ces chairs fongueuſes & inſenſibles, & l'on voit le pus ſortir de toute la circonférence de l'ulcère. Il eſt bien difficile de ſonder ces plaies, à cauſe de la ſinuoſité & des contours multipliés que le pus fait en ſortant de ſon foyer, pour arriver au dehors. Si l'on tente de les ſonder, l'on excite ſouvent des hémorragies plus ou moins grandes, qui à la vérité ne ſont pas dangereuſes; mais ces tentatives ne donnent aucun éclairciſſement ſur les moyens curatifs. Si, par haſard, la

ſonde pénètre juſques dans le milieu de l'articulation, on trouve preſque toujours les os dénués de cartilages, cariés & vermoulus.

Scrophules ſcorbutiques.

LES ſcrophules ont entre elles des différences ſenſibles qui les diſtinguent, & laiſſent voir la cauſe qui les a fait naître. On ſera donc en état, en examinant avec beaucoup d'attention l'origine de la maladie, ſes progrès, les viciſſitudes & les caractères qui lui ſont propres, de juger quel eſt le genre du vice prédominant qui s'eſt combiné avec la maladie primordiale. On peut encore reconnoître, à certains veſtiges, l'ancienneté du mal antérieur aux ſcrophules, ou s'il eſt venu pendant leur développement, ou ſi ce mal ne s'eſt montré qu'après. Lorſque le vice ſcorbutique a précédé, on le reconnoît facilement, ſi les dents, ſorties de leurs alvéoles, ont des crénelures diſtinctement marquées au tranchant des dents inciſives, où l'on obſervera de petites pointes piquantes dépouillées d'émail, & aſſez aiguës pour excorier les lèvres,

piquer la langue & le doigt qui les touche ; les dents canines offrent auſſi le même caractère : les unes & les autres ſont jaunâtres & d'une couleur livide.

Si ce vice ne s'eſt montré que lorſque les ſcrophules ont commencé à paroître, les dents ſeront belles & ſaines en apparence ; mais les gencives qui s'appliquent vers leurs racines ſeront pâles & même blanches, & leurs rebords ſeront d'une couleur rouge & vifs, ſans aucuns gonflemens. Si le vice ſcorbutique n'a paru qu'après les ſcrophules, les gencives ſe tuméfieront & deviendront ſanguinolentes, bleuâtres ; le ſang qui en ſortira ſera d'un rouge brun, & la bouche répandra une mauvaiſe odeur, quoique les dents ſoient ſaines, blanches, d'un bel émail, mais mal affermies dans leurs alvéoles.

Si l'on interroge, dans le premier cas, la nourrice ou les parens, on apprendra que l'enfant a été très-chétif dans le premier temps ; que les dents ont été fort tardives ; qu'il n'a commencé que fort tard à ſe ſoutenir, & à marcher ſeul ; qu'il a preſque toujours été languiſſant, ayant été ſujet

à des dévoiemens & à des fièvres paſſagères ; que le teint a été toujours décoloré ; que le ventre a été bouffe, & que l'enfant étoit ſédentaire & toujours dans la langueur. Dans le ſecond & le troiſième cas, indépendamment des ſignes qui décèlent le vice ſcorbutique, lequel annonce déja ſon exiſtence par les indices des gencives ou pâles, ou tuméfiées, on trouvera encore aux jambes, aux cuiſſes & aux bras, de petites taches lenticulaires d'un rouge obſcur, qui inſenſiblement deviennent livides ou bleuâtres, & cette teinte, diminuant peu à peu, devient jaune, & enfin diſparoît pour ſe reproduire en d'autres endroits.

On pourra encore bien mieux juger du vice ſcorbutique prédominant, s'il y a ſous la peau, dans le pannicule graiſſeux, de petites tumeurs, dont la couleur livide, la fluidité de l'humeur qu'elle contient, la promptitude avec laquelle elles ſe percent, & le fluide noirâtre qui en ſort, indiquent le caractère. On ne pourra méconnoître ce vice dans les ſcrophules oſſeuſes, à la couleur de la peau livide qui recouvre les os malades, au gonflement des épi-

phyſes articulaires ; à l'inſenſibilité des parties affectées ; à une eſpèce de ſenſation froide, même pendant les chaleurs ; à l'atténuation des chairs dont ces parties malades ſont recouvertes ; enfin, à tous les autres ſignes qui indiquent la préſence de l'humeur ſcorbutique, dont le vice inhérent au ſuc médullaire, attaque d'abord la ſubſtance ſpongieuſe des os, les gonfle ſenſiblement, & augmente leur volume ; effets qui ſe paſſent preſque ſans ſans fièvre & ſans douleurs.

Comme le ſuc médullaire, émané du ſang artériel qui arroſe les membranes déliées dont toutes ces cellules ſont revêtues, ne doit y réſider qu'un temps preſcrit par la nature, au-delà duquel il contracte par ſon ſéjour des degrés de corruption ; il s'enſuit que par le repos, auquel ces malades ont beaucoup de tendance, il s'accumule, étend les cellules encore molles dans l'enfance, détruit les petites membranes qui les recouvrent ; & le degré de putréfaction qu'il y contracte, briſe bientôt la plupart de ces petites cloiſons oſſeuſes.

La langueur, l'indolence, & même

la pareſſe, effets néceſſaires de la cachexie, favoriſent encore le retardement de ce ſuc médullaire dans les cellules oſſeuſes; ſtaſes qui n'auroient pas lieu, ſi le corps mis en mouvement l'eût diſſipé en même proportion qu'il l'a reçu.

Scrophules dartreuſes.

Les écrouelles qui participent de l'humeur dartreuſe, tranſmiſes aux enfans par leurs pères & mères, ou nourrices, outre leurs ſymptômes propres, ont encore un caractère particulier, qui décèle la nature de l'humeur jointe aux ſcrophules. Cette humeur, qui établit ordinairement ſon ſiège ſur la peau, affecte ſouvent encore les gencives, qui deviennent pâles & douloureuſes; le vice gagne la ſubſtance ſpongieuſe des alvéoles, & détruit l'union intime qui les tient affermies avec les dents. Les enfans alors éprouvent dans les mâchoires une ſorte de douleur qui les empêche de manger, & la bouche eſt ſouvent ſi remplie d'eau, que la ſalive s'en écoule involontairement. Inſenſiblement la douleur augmente; l'acrimonie de l'humeur occaſionne des aphthes ſur les gencives, à la langue & au dedans des

joues. Lorſque ces accidens ſont un peu adoucis, on apperçoit les dents, quoique ſaines, mal affermies dans leurs alvéoles, d'où l'on voit ſortir une eſpèce d'humeur purulente; les gencives ſe décollent auſſi; elles deviennent minces, pâles, applaties; & pour peu qu'on les preſſe avec le doigt, on voit l'humeur ſortir de deſſous.

Ces accidens ne paroiſſent guère qu'après la ſeconde dentition; & ſi l'on n'a pas été aſſez à temps pour en arrêter les progrès, la chute de ces dents ébranlées eſt inévitable. Mais, lorſque ce vice attaque les enfans avant la première dentition, les dents qui ſortent ſont ſi peu affermies dans leurs alvéoles, qu'elles tombent le plus ſouvent; ce qui cependant n'arrive ordinairement qu'aux dents inciſives & canines.

Scrophules rachitiques.

LES Scrophules dont la cauſe eſt jointe au rachitis, ont précédé cette maladie, ou elles l'accompagnent, ou elles ne paroiſſent que lorſqu'elle a éclaté. Dans tous les cas, on reconnoîtra toujours l'exiſtence du vice rachitique au volume de la tête, à la forme du viſage,

visage, de figure quarrée ou alongée, au gonflement des épiphyses articulaires, & à celui des articulations, sur-tout du poignet & des genoux, à la nodosité des cartilages des vraies côtes avec le sternum, à la courbure des os, à la petite stature de l'enfant, eu égard à l'âge, au gonflement du ventre & à sa rénitence; enfin, à un certain défaut de rapports & de juste proportion entre les parties du corps, plus aisé à appercevoir au coup d'œil, que facile à décrire; de plus à la lenteur de la dentition, à la paresse, à la langueur de l'enfant, & au temps qu'il a commencé à se soutenir & à marcher seul. Comme souvent les écrouelles paroissent avant que le rachitis se manifeste, il n'est pas étonnant que ces deux causes réunies produisent des maladies combinées, dont les symptômes seront manifestement plus sensibles aux parties osseuses qu'aux parties molles; car le périoste qui recouvre les os malades, retiendra l'humeur amassée entre l'os & lui, de manière qu'il formera une tumeur stéatomateuse conjointement avec les graisses & les chairs qui entourent l'os affecté. Ces sortes de tumeurs paroissent plus volontiers aux clavicules,

aux vraies côtes & au ſternum, quoique les cartilages ſoient ſouvent attaqués du même mal.

La même choſe arrive dans les Scrophules oſſeuſes, qui, pour l'ordinaire, ſont compliquées de ſcorbut; mais elles ont cela de particulier, qu'elles n'attaquent ordinairement que les os ſpongieux, & rarement les os longs, qu'elles ne les recourbent pas, qu'elles n'endommagent que leurs épiphyſes & leurs apophyſes. Le caractère des Scrophules oſſeuſes a donc cela de ſingulier qui le diſtingue du ſcorbut & du rachitis. Dans l'une & dans l'autre de ces maladies, les fibres oſſeuſes ſont amollies, & ont d'autant plus de tendance à s'alonger, que le ſuc médullaire, accumulé dans ces cellules, les étend davantage, & leur fait perdre tout leur reſſort, tandis que dans les Scrophules qui ſont purement oſſeuſes, je n'ai guère obſervé que ce vice s'arrêtât dans l'intérieur des os longs, qu'il attaquât la partie la plus ſolide de l'os; mais j'ai toujours remarqué qu'il ſe fixoit plus volontiers ſur la ſurface de l'os ſous le périoſte; ſuite néceſſaire de la réſidence de ce vice dans les cellules oſſeuſes.

Scrophules vénériennes.

ON reconnoîtra toujours à des symptômes non équivoques les Scrophules qui ont pour cause un vice vénérien, lequel se manifestera peu après la naissance, vers le temps de la dentition, par des éruptions pustulaires plus ou moins grandes, dont les bords un peu élevés seront rouges, & laisseront voir dans leur milieu la peau dans sa couleur presque naturelle, répandues çà & là sur la surface du corps, mais plus nombreuses au ventre, aux lombes, aux cuisses & aux parties génitales; par la dégénération de ces pustules en ulcères de mauvaise nature, au centre desquelles s'élèvent des excroissances fongueuses plus ou moins grosses, dures & douloureuses, qui prennent bientôt la forme chancreuse, caractérisée par le renversement de leurs bords, qui deviennent dentelés, bleuâtres, & saignent facilement au moindre contact; par des espèces de condylomes, des rhagades vers l'anus, entre les cuisses & aux fesses; à l'engorgement de toutes les glandes inguinales, de celles du cou,

de deſſous le menton & des aiſſelles ; au larmoiement des yeux, aux petits ulcères de la conjonctive & de la cornée tranſparente ; au bourſoufflement des lèvres, à l'écoulement abondant par le nez, aux aphthes & aux petits ulcères de la bouche, à l'angoiſſe, à la douleur & aux cris continuels ; enfin, à tous les autres ſymptômes dont il a déja été fait mention dans ſon lieu. Ce vice vénérien, joint aux Scrophules, ſera encore bien plus remarquable, ſi l'enfant eſt né dans le temps que les pères & mères ou la nourrice étoient atteints de la vérole. C'eſt alors que les os, devenus malades par le vice vérolique qui s'y inſinue, ſe gonflent dans leur milieu, principalement les os longs, & forment un vrai *ſpina-ventoſa*, facile à diſtinguer à l'humérus, au fémur & au tibia : ſymptôme frappant de la vérole la plus évidente. Les parens qui ont eu des gonorrhées, & qui, après la guériſon, ont conſervé des écoulemens, engendrent, pour l'ordinaire, des enfans d'une grande délicateſſe & ſujets aux Scrophules, ou cutanées ou glanduleuſes ; mais ſi le virus conſerve encore toute ſa vigueur, non-ſeulement la

peau & les glandes s'affectent, mais encore les os se gonflent & se carient. Ce vice se développe ou plus tôt ou plus tard; mais, en général, il ne paroît guère avant la sortie des dents, à moins que, par sa grande activité, il ne se montre plus tôt. Cependant l'expérience fait voir qu'il ne s'annonce guère avant l'espace contenu entre la première dentition & la seconde, & souvent même au-delà de ce terme. Ce qui distingue le vice vénérien, c'est principalement la douleur, sur-tout pendant la nuit, l'inflammation & la promptitude avec laquelle la suppuration se fait dans ces parties; mais si les vices rachitique, scorbutique & vérolique, associés au miasme scrophuleux, & confondus avec toutes les humeurs, n'ont pu, par les forces de la vie, être portés à la surface du corps & aux extrémités, ils s'arrêtent alors dans les glandes & dans les graisses qui les entourent, tant dans la cavité de la poitrine, que dans celle du bas-ventre, où ils produisent tous les phénomènes déja exposés dans les Scrophules malignes internes.

Mais si le vice vénérien, associé au miasme scrophuleux, ne se développe

que dans l'adoleſcence, ou au temps de la virilité; chacune de ces cauſes, confondues d'abord & réunies, ſe partage pour ainſi dire, &, participant d'un vice commun, va occuper la demeure qui lui eſt propre : l'une s'empare de la peau, des graiſſes & des glandes; & l'autre va s'établir dans le milieu des os longs, où elle exerce toute ſa puiſſance. La membrane qui tapiſſe l'intérieur de l'os, eſt ſoumiſe à des maladies comme toutes les autres membranes. Si le ſuc huileux qui lui eſt apporté par les extrémités artérielles, eſt aſſez âcre pour y cauſer de l'irritation, l'inflammation qui ſuivra endommagera tellement cette membrane, qu'elle communiquera bientôt à la moëlle le caractère dont elle eſt imprégnée. L'obſtruction dans les conduits oſſeux ſera une ſuite de la réſiſtance que les liquides, qui doivent y aborder, éprouveront de la part du canal médullaire engorgé. Ils s'accumuleront donc dans la ſubſtance même de l'os, dont les parties ſe gonfleront inſenſiblement & en augmenteront le volume dans la partie malade. On voit aiſément quel doit être l'effet de la ſtaſe de ces humeurs dégénérées. Leur acri-

monie ſe développant de plus en plus, il en réſulte éroſion, deſtruction & la carie. Par conſéquent les parties charnues qui recouvrent cet os, participant du vice qui eſt au deſſous, ſeront bientôt atteintes de phlogoſe, d'inflammation, de fièvre, de chaleur, d'élancement, de douleur, de tenſion, de rougeur & de ſuppuration. Il n'eſt pas toujours facile de découvrir au toucher, ſur-tout dans les commencemens, ſi l'os eſt malade dans ſon centre, ou s'il ne l'eſt que dans ſa ſuperficie. On ne peut parvenir à cette connoiſſance, qu'en examinant avec beaucoup de ſoin la partie où le malade éprouve d'abord une ſenſation incommode, qui, pendant la nuit, va juſqu'à la douleur, mais qui ſe diſſipe le matin. Cette incommodité continue pendant quelque temps ſans le moindre accroiſſement. Inſenſiblement elle augmente, & d'incommode qu'elle étoit d'abord, elle devient douloureuſe pendant le jour, tandis que les douleurs, qui étoient ſupportables pendant la nuit, deviennent intolérables. On n'apperçoit encore au toucher aucun changement dans la partie malade; preuve évidente que le foyer eſt dans le cen-

tre de l'os. Si, au contraire, on ſent au dehors un peu de gonflement dans l'endroit douloureux, & que la gradation de la douleur ſoit en raiſon de ce gonflement, on peut conclure de-là que la maladie eſt dans la ſuperficie de l'os.

Ce qui confirme cette aſſertion, eſt que l'os, par lui-même, eſt inſenſible, & que la douleur ne devient manifeſte, qu'autant que le périoſte, qui le recouvre tant extérieurement qu'intérieurement, eſt doué d'un ſentiment très-exquis; car on ſait que ce ſont des membranes compoſées de filamens nerveux, entrelacés d'une multitude infinie de petits vaiſſeaux de tous genres, dont l'aſſemblage forme un réſeau tendu & appliqué ſur l'os, & dont les extrémités s'implantent même dans ſon corps pour y porter la nourriture, de ſorte que leur direction ne peut être changée ſans cauſer de vives douleurs. Si l'os ſe gonfle du côté du canal médullaire, ou dans ſa partie extérieure, il réſulte néceſſairement un alongement dans les fibres membraneuſes qui le revêtiſſent tant en dedans qu'en dehors. Plus ce gonflement ſera grand, plus les

fibres membraneuſes naturellement tendues ſeront alongées, écartées, & approcheront de la rupture : par conſéquent, la douleur ſera en raiſon des différens degrés de la tenſion du périoſte tant interne qu'externe.

Ce principe invariable peut ſervir de règle pour porter un jugement certain ſur le foyer du mal. Car on voit que, ſi la douleur eſt plus profonde & que le malade puiſſe ſe mouvoir encore avec facilité, le foyer de la maladie eſt dans l'intérieur de l'os; mais ſi, au contraire, au même degré de douleur, le malade ne peut faire de mouvemens ſans une ſenſation très-incommode, on ne doit pas douter que le mal ne ſoit dans la ſuperficie de l'os, puiſque les muſcles qui doivent mouvoir la partie, y ſont attachés & quelquefois implantés. La douleur ſera donc le premier ſigne indicatif au commencement de cette maladie; la perſévérance de la douleur, & le toucher, conſtateront avec préciſion l'état de l'os malade : c'eſt de cet aſſemblage & de ce concours d'obſervations, qu'on pourra tirer un juſte pronoſtic.

CHAPITRE VI.

Des criſes des Scrophules.

IL eſt peu de maladies, tant aiguës que chroniques, qui, abandonnées aux ſeules loix de la nature, ne parcourent des périodes réguliers dans leurs commencemens, leurs progrès & leur fin, dont les formes, quoique variées, ne ſoient conſtantes, & les effets preſque certains dans des temps preſcrits. Mais la médecine, interprète de ces loix, guidée par l'obſervation, ſon unique flambeau, arrête, par des moyens qui ſont en ſa puiſſance, le cours des maladies qui ſeroient mortelles, ſi elles étoient abandonnées à elles-mêmes; &, en changeant la marche de la nature, les métamorphoſe, les rend ſuſceptibles des ſecours de l'art, & peut plus aiſément les guérir en éloignant & écartant ce qui gêne ſes reſſorts, délayant & évacuant les humeurs diſpoſées à former des dépôts, en évitant enfin les criſes très-ſouvent funeſtes aux malades, & par les changemens qu'elle opère, ou les élude, ou leur

en procure de plus ſalutaires. La nature a donc tracé, d'une manière bien ſenſible, dans quelques maladies aiguës, les routes qu'elles doivent parcourir, les ſtations qu'elles ont coutume de faire, & les viciſſitudes qu'elles ſubiſſent avant d'arriver à leurs termes préfix. Le médecin éclairé reconnoîtra preſque toujours à leur inſpection quel en eſt le terme; &, par les différens rapports du paſſé & du préſent, il verra quelle en doit être la criſe, qui ſera plus ou moins évidente, relativement aux accidens plus ou moins variés qui auront déterminé à faire uſage de tels ou tels remèdes.

On ne connoît pas toujours avec la même exactitude l'époque des maladies chroniques, & l'on ne s'en apperçoit ſouvent que lorſqu'elles ont fait de grands progrès. On ne trouve pas de moindres difficultés à les ſuivre dans leur marche, à les reconnoître dans leurs formes, à décider de leur durée, à juger quel en ſera l'événement, & de quelle manière elles doivent ſe terminer. Ces maladies, abandonnées à elles-mêmes, ont leurs criſes comme les maladies aiguës; celles-ci les ont

dans des temps déterminés & invariables ; les autres, au contraire, dans des temps fort éloignés & indéterminés. Pour être convaincu de cette vérité, il ne faut que faire attention à ce qui ſe paſſe dans les tumeurs de différens ordres, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du corps, & l'on verra avec étonnement que quelques-unes de celles qu'on avoit ſouvent regardées comme irréſolubles, ſe ſont enfin, avec le laps de temps, terminées ou par réſolution, ou par ſuppuration.

Mais, avant de chercher à pénétrer le myſtère des criſes, je crois devoir m'écarter un peu de mon ſujet, pour conſidérer les différentes terminaiſons de quelques tumeurs intérieures. Ces obſervations, bien conſtatées pendant la vie & après la mort, répandront une ſorte de lumière ſur une matière encore environnée d'épaiſſes ténèbres. C'eſt cependant à la faveur de cette foible lueur, & ſoutenu par l'analogie, mon unique guide, que j'oſerai m'approcher du ſanctuaire de la nature, pour la contempler & admirer ſes merveilles.

Combien de fois, dans le cours de ma

pratique, & principalement chez les femmes, n'ai-je pas vu ſe réſoudre des tumeurs formées dans le bas-ventre, qui avoient acquis un volume conſidérable, & qui, par leur dureté & leur ancienneté, étoient regardées comme de vrais ſquirrhes ? Dans ce grand nombre, j'en ai vu pluſieurs qui ſe ſont entièrement diſſipées d'elles-mêmes, à la ſuite de mouvemens de fièvre, de petits dévoiemens, de ſueurs abondantes, ou de flux copieux d'urines épaiſſes. Ces guériſons ſe ſont faites par le ſeul bénéfice de la nature, ſans aucuns ſecours étrangers. J'en ai vu d'autres qui ſe ſont également diſſipées après avoir long-temps éludé l'effet des remèdes propres à les réſoudre, & ſans avoir paru en être ébranlées. Cependant on pourroit croire, & cela eſt vraiſemblable, que ces remèdes, dont l'action a été inſenſible, ont diſpoſé lentement la nature à la criſe qui s'eſt faite ſans aucune augmentation ſenſible dans les évacuations, ni aucun changement dans les fonctions. C'eſt ce que j'ai obſervé dans ces ſortes de tumeurs qui ſubſiſtoient dans le même état depuis vingt-cinq ou trente ans.

Ces maſſes, ſouvent énormes, n'étoient qu'incommodes aux malades dans les derniers temps, quoique dans leur origine, juſqu'au terme de leur plus grand accroiſſement, elles euſſent été fort douloureuſes, & qu'elles euſſent cauſé de grands accidens.

Sans l'expérience journalière, on auroit peine à croire que ces tumeurs dures, inégales & preſque ſquirrheuſes, puſſent jamais ſe réſoudre; cependant, lorſque les temps ſont arrivés, que le flux menſtruel eſt abſolument ceſſé, que le ſang qui ſe portoit à l'utérus a pris une autre route, & que la circulation dans ces parties a été changée, on voit l'inégalité de ces tumeurs inſenſiblement ſe diſſiper, leur dureté diminuer, la maſſe totale s'arrondir & devenir plus molle au toucher, la gêne & la preſſion qu'elles faiſoient s'alléger, & les tumeurs perdre peu à peu leur volume, & diſparoître enfin entièrement.

Ce qu'on rapporte ici eſt conforme à ce que préſente l'obſervation, à l'ouverture des cadavres des perſonnes qui avoient eu de pareilles tumeurs. On découvre, dans le lieu où

elles étoient ſituées, plus d'épaiſſeur dans la membrane adipeuſe & dans le péritoine qui la recouvre, dans leſquels on obſerve ſenſiblement des vaiſſeaux en plus grand nombre, & comme injectés pour ainſi dire, & d'un plus grand diamètre que dans les parties circonvoiſines. Cet épaiſſiſſement de membranes, cette multitude de vaiſſeaux apparens, ſont les ſeuls veſtiges qui reſtent de ces anciennes tumeurs, dont la réſolution s'eſt opérée par une plus grande affluence de ſang, & par les battemens répétés des artères plus dilatées, qui, dans les premiers inſtans de leur dilatation, ont ébranlé ces humeurs épaiſſies, & les ont diſpoſées à la réſolution.

C'eſt dans ces momens favorables & ſouvent ſi long-temps attendus, où la nature travaille avec tant d'énergie, & emploie de ſi grands efforts pour ſe libérer d'un fardeau incommode & dangereux, que l'art peut utilement voler à ſon ſecours, en diſpoſant les liquides à des degrés de plus grande fluidité, en augmentant ou retardant l'oſcillation des vaiſſeaux, en conciliant leurs mouvemens avec la réſiſtance des

humeurs épaiſſies, & en ouvrant partout des iſſues pour la ſortie ſalutaire de ces liquides nuiſibles & dégénérés.

Pour peu que l'on conſidère ce qui ſe paſſe chez les femmes, lors de la ceſſation des règles, on ſera moins ſurpris de voir ces tumeurs ſe réſoudre; car elles éprouvent alors des révolutions très-incommodes : elles ſentent dans les commencemens de fréquens battemens dans les artères de la tête & du cou, & dans la poitrine des palpitations preſque intolérables; le pouls eſt plein, dur, inégal & tendu; malgré le volume du ventre, on ſent dans la région épigaſtrique le battement de l'aorte, & celui des artères qu'elle fournit au deſſous du diaphragme; les bras, les jambes ſe reſſentent auſſi de ces mouvemens impétueux & convulſifs appelés *inquiétudes*. Ces agitations momentanées, qui reſſemblent à la fièvre, les jettent dans le mal-aiſe, les angoiſſes & les ſouffrances, accidens néceſſaires & indiſpenſables pour l'opération que la nature médite. On ſait que les artères qui portent le ſang à l'utérus pour procurer le flux menſtruel, inſenſiblement s'oblitèrent, & que ce-

lui qui y arrive alors, n'eſt deſtiné qu'à la nourriture de cet organe : or, comme la même quantité de ſang eſt déterminée vers cette partie, & qu'il y éprouve des réſiſtances de la part des vaiſſeaux, dont le diamètre eſt en partie rétréci & en partie oblitéré, il eſt forcé à enfiler d'autres routes ; il augmente en conſéquence le diamètre des vaiſſeaux voiſins, & il excite dans tout ce qui les entoure des battemens qui auparavant étoient inſenſibles. Ce ſont donc ces mouvemens de ſyſtole & de diaſtole qui ébranlent & meuvent les liquides ralentis & même arrêtés depuis long-temps dans ces vaiſſeaux. Cette réſolution ne ſe fait pas toujours ſans quelques déſordres : car tantôt l'humeur qui y eſt renfermée, transférée à la peau, y occaſionne des éruptions de différentes eſpèces, mais non d'aſſez mauvaiſe nature pour n'être pas ſoulagées, & même guéries par différens moyens que l'art emploie en pareil cas ; tantôt cette humeur réſorbée ſe dépoſe dans les viſcères ou de la poitrine, ou du bas-ventre, & cauſe des maladies ſouvent mortelles ; d'autres fois enfin, ayant acquis des degrés

ſuffiſans de fluidité pour rentrer dans les voies de la circulation, elle rencontre des obſtacles qui la portent à la ſurface de la tumeur; alors elle rompt les vaiſſeaux qui la contiennent, & donne naiſſance à l'hydropiſie par épanchement.

Mais il en arrive autrement lorſque ces humeurs fluides ne peuvent pas être réſorbées, & que, par la texture du kiſte trop ſolide qui les renferme, elles ſont forcées de ſe raſſembler dans le centre de la tumeur, où elles forment une hydatide très-difficile à diſtinguer d'abord au toucher, non-ſeulement à cauſe de l'épaiſſeur des tégumens du bas-ventre, mais encore de la rénitence & de l'épaiſſeur du kiſte qui renferme l'humeur épanchée. Cependant la figure ſphérique de la tumeur, ſuſceptible de déplétion & de réplétion, eſt le ſeul ſigne auquel on puiſſe s'en rapporter pour s'aſſurer qu'elle renferme du liquide; ce qui produit dans la ſuite une hydropiſie enkiſtée, dont le caractère ne peut être méconnu au tact, lorſque cette tumeur a acquis un plus grand volume. Il eſt cependant néceſſaire d'obſerver que ces ſortes de tumeurs dont

je viens de parler, ſont ordinairement plus fréquentes chez les perſonnes célibataires & chez les femmes peu fécondes, que chez celles qui ont eu beaucoup d'enfans.

La nature peut donc ſeule, & par ſes propres forces, réſoudre dans des temps indéterminés, des humeurs anciennement épaiſſies, &, pour ainſi dire, concrètes; leur donner des degrés de fluidité propres à les faire rentrer dans les voies de la circulation, à les rendre homogènes à tous les fluides qui circulent, & capables de pénétrer & de franchir hardiment les organes ſécrétoires, ſans craindre d'y être arrêtées, & d'être portées au dehors ſans obſtacles. L'art peut auſſi de ſon côté aider la nature, exciter en elle & accélérer des mouvemens qu'elle n'opéreroit jamais, ou que dans des temps très-reculés.

Entre les maladies chroniques, il en eſt peu où la nature travaille auſſi aſſidument & avec autant d'activité, que dans les Scrophules bénignes. On la voit toujours occupée, dès leur comment, à garantir & à préſerver les viſcères eſſentiels à la vie, des humeurs

nuiſibles qu'elle porte au dehors ; à les pouſſer, avec plus ou moins de force, du centre à la circonférence, où leur mouvement ſe ralentit ; & à les dépoſer enfin ou dans la peau, ou dans les graiſſes, ou dans les glandes, comme nous l'avons déja dit. A peine y ont-elles établi leur demeure, & pris la forme & le caractère qui décèle leur nature, que de nouvelles humeurs, ſuivant la même route, & chaſſées par la même force centrale, ſe recueillent dans les mêmes lieux, dilatent les réceptacles où elles ſe ſont d'abord amaſſées, & forment des tumeurs qui viennent promptement à maturité.

Lorſque le pus eſt évacué, la plaie ſe mondifie & ſe conſolide aiſément ; & ſi toute l'humeur étrangère a été en même temps portée à la ſurface du corps, on peut regarder ces dépôts comme une criſe parfaite. Mais ſi la dépuration ſe fait à pluſieurs repriſes dans des temps & à des âges différens, ces criſes, quoique ſalutaires, ſont cependant imparfaites ; car les tumeurs reparoiſſent ſucceſſivement dans tous les temps où la machine éprouve de grands changemens. Comme la cauſe

de ces maladies eſt ſimple, leurs effets ſont peu redoutables. Les efforts que fait la nature pour procurer la réſolution à ces humeurs épaiſſies, ſont plus prompts & plus marqués, que quand des vices combinés avec les humeurs mettent des entraves aux reſſorts qui doivent les chaſſer, & les obligent à ſéjourner long-temps dans les lieux où elles ſe ſont d'abord dépoſées : c'eſt ce qu'on obſerve dans les Scrophules malignes, où la langueur, l'indolence & l'inertie des viſcères, retardent l'expulſion des humeurs hétérogènes, & empêchent leur coction dans les lieux où elles ſont dépoſées.

Dans la deſcription fidelle des Scrophules, on a vu les ſignes qui les annoncent, leur caractère, leur forme, les nuances différentes par leſquelles elles paſſent pour arriver d'une époque à l'autre, & le terme enfin où elles parviennent.

On a auſſi examiné les premiers principes qui les cauſent, leurs développemens & leurs progrès dans les Scrophules bénignes ; on a remarqué les effets cruels des cauſes combinées dans les Scrophules malignes compliquées, &

par conſéquent la compoſition de leur aſſemblage monſtrueux & informe. Je crois devoir à préſent expoſer mes vues ſur les moyens efficaces dont la nature ſe ſert dans quelques ſujets pour décompoſer aſſez promptement ce qu'elle avoit été ſi long-temps à raſſembler; mais, avant de les mettre au jour, il eſt néceſſaire d'établir quelques idées générales, tirées de l'expérience ſur laquelle elles ſont principalement fondées; & pour y parvenir, il eſt important de jeter un coup d'œil rapide ſur la circulation & ſur les ſécrétions; d'obſerver ce qui ſe paſſe dans les liquides qui circulent, & de les comparer avec ceux que l'on rencontre dans les vaiſſeaux après la mort.

On ſait que les artères ſont des canaux cylindriques & élaſtiques, doués, dès la première conformation, de mouvemens de ſyſtole & de diaſtole, qui font avancer le ſang que le cœur leur fournit. C'eſt dans cette progreſſion que les humeurs, confondues dans la maſſe du ſang, abordent aux organes ſécrétoires deſtinés à ſéparer de cette maſſe ſanguine les différentes humeurs qui ſe trouvent dans le corps animé.

A chaque ramification d'artères, la colonne du ſang ſe partage dans différens rameaux, qui ſe ſubdiviſent encore en d'autres plus petits, ſe terminent enfin en de petits canaux d'une extrême délicateſſe. La colonne du ſang que le cœur pouſſe à chaque inſtant, parcourt ces ramifications; mais à chaque diviſion, qui deviennent de plus en plus nombreuſes, à meſure qu'elles s'approchent de leur fin, cette colonne de ſang rencontre des orifices qui la ſéparent & la coupent, pour ainſi dire, de manière que les globules qui compoſent cette colonne ſanguine ſe briſent à chaque ſyſtole du cœur, & la cohéſion devient d'autant moins grande, que les diamètres ſont plus petits; delà vient que cette colonne ſanguine, arrivée enfin aux extrémités, perd ſa couleur rouge en ſe transformant en lymphe, qui eſt l'effet de l'extrême diviſion des globules ſanguins.

Cette lymphe, après avoir ſubi tous les changemens auxquels elle eſt deſtinée ſuivant les loix de la nature, & avoir fourni ſa propre ſécrétion; cette lymphe, dis-je, en continuant ſon cours, enfile d'autres extrémités, qui, formant inſen-

ſiblement de petits troncs, deviennent enfin veineuſes, &, ſe réuniſſant de plus en plus, conſtituent le ſyſtême vaſculaire veineux. La lymphe, qui parcourt ces canaux réunis, change bientôt après de forme; &, par la privation du mouvement de ſyſtole, pluſieurs de ces globules, en s'uniſſant, forment les globules ſanguins. C'eſt ce que j'ai pluſieurs fois obſervé, au moyen du microſcope, ſur les membranes déliées des animaux vivans. Cependant tous les globules lymphatiques ne ſe réuniſſent pas toujours pour recompoſer des globules ſanguins; mais ils adhèrent & ſe reuniſſent enſemble en plus grand nombre, de ſorte qu'il en réſulte de petites maſſes qui, confondues avec la colonne ſanguine, reviennent au cœur; le cœur alors, par ſon action muſculaire, briſe en partie ces maſſes, les pouſſe par les artères pulmonaires dans leſquelles elles ſubiſſent encore de nouveaux degrés de diviſion, non-ſeulement par la contraction des artères qui les contiennent, mais encore par l'action & la preſſion de l'air qui parvient à chaque inſpiration dans les véſicules du poumon. Mais en traverſant toute la ſubſtance

de

de ce viſcère, elles n'ont pas toujours été ſuffiſamment diviſées, & leur cohéſion n'a pas été tellement détruite, que la coction qu'elles ont dû ſubir ait été parfaite. Si, par quelque cauſe que ce ſoit, ces petites maſſes lymphatiques n'ont pas été entièrement réſoutes, & qu'en revenant par les veines au cœur, elles aient laiſſé en paſſant des molécules endurcies dans les organes ſécrétoires, il eſt aiſé de concevoir quels en doivent être les effets.

A chaque révolution de la circulation, la nature travaille à diviſer ces petites maſſes confondues dans le liquide ſanguin; malgré tous ſes efforts, elle ne réuſſit pas toujours à procurer cette réſolution, qui devient d'autant plus difficile, que ces petites maſſes s'aſſocient quelquefois dans leur cours d'autres molécules de même nature, & forment enſemble de petites concrétions tout-à-fait irréſolubles. Cette cohéſion ſe fait rarement dans les artères, &, ſi elle s'y fait quelquefois, ce n'eſt que vers la fin de la vie; car leur mouvement de ſyſtole s'y oppoſe continuellement & efficacement, tant que les forces de la vie ſont ſuffiſantes. Il

n'en eſt pas de même des canaux veineux, qui, deſtitués de mouvement de ſyſtole, favoriſent leur union & leur cohérence. Auſſi voit-on ſouvent pendant l'écoulement du ſang dans la ſaignée, des filamens lymphatiques s'arrêter à l'ouverture de la veine, empêcher le ſang de couler, &, après qu'on les a tirés ſous leur forme concrète & filamenteuſe, le ſang reprendre ſon cours. On peut donc avec raiſon conclure de-là, que ces filamens lymphatiques s'étoient formés dans les veines, & que la lymphe, qui devoit être de nouveau convertie en ſang, étoit devenue concrète; d'où il réſulte que la maſſe ſanguine a dû néceſſairement diminuer, en raiſon de l'épaiſſiſſement de la lymphe.

Ce qui favoriſe encore ſingulièrement la diviſion de la colonne ſanguine artérielle, eſt la multiplicité des anaſtomoſes qu'on obſerve vers les organes ſécrétoires, & principalement le long du conduit inteſtinal. Elles ſont encore fort ſenſibles vers le ſein, où les artères mammaires forment des anaſtomoſes avec les artères épigaſtriques. On ſait que les anaſtomoſes ne ſont autre choſe que la réunion de deux artères de même dia-

mètre, partant de différens troncs. Il eſt évident que la colonne du ſang que le cœur pouſſe à chaque ſyſtole, venant à ſe rencontrer dans le même canal en ſens contraire, les molécules qui la compoſent doivent ſe heurter & s'entre-choquer. Il doit arriver de cette colliſion un changement dans la configuration des molécules du ſang. Les anaſtomoſes doivent donc être regardées comme des organes propres à diſpoſer à des ſécrétions ultérieures. De-là il n'eſt pas difficile de concevoir que ſi le ſang artériel eſt trop épais, & que la cohéſion de ces molécules ſoit plus grande qu'elle ne devroit l'être, les ſécrétions ſeront dérangées, imparfaites, le cours des liquides ralenti dans une partie & accéléré dans d'autres, & de proche en proche la circulation troublée dérangera les fonctions de la nature.

C'eſt en conſidérant les liqueurs, tant avant qu'après la mort de l'animal, ſain ou malade, que l'on pourra obſerver les viciſſitudes qui leur arrivent, ſoit en raiſon de la rapidité de leurs mouvemens, de la lenteur dans leurs progreſſions, ſoit enfin dans les ſtaſes ou dans leurs propres canaux, ou dans

les glandes. A meſure que le ſang s'arrête dans les veines deſtituées de mouvement, & privées d'ailleurs de l'action muſculaire qui y ſupplée, il en aborde une moindre quantité au cœur, qui, à ſon tour, en fournit moins aux artères, & encore ce qu'elles en reçoivent eſt pouſſé dans les veines. Comme les obſtacles augmentent de plus en plus par la cohéſion du ſang avec la lymphe épaiſſie, il en retourne très-peu au cœur; les veines ſe gonflent de plus en plus par celui qui s'y accumule; leur diamètre augmente; celui des artères, preſque vuide, diminue; le cœur ſe contracte & redouble ſes mouvemens; le pouls devient ſerré, fréquent & petit; l'angoiſſe, effet de la contraction générale, exprime la ſéroſité qui ſervoit de véhicule au ſang: de-là les palpitations, la ſuffocation, les ſueurs à la tête, au cou, à la poitrine; enfin un froid univerſel, la diminution graduelle des mouvemens du cœur, ſa ceſſation, la mort.

En ouvrant les ventricules du cœur de ceux qui ſont morts de ſcrophules, on trouve preſque toujours, dans leurs cavités, des concrétions polypeuſes d'une grande conſiſtance, dont les ra-

cines ſe prolongent très au loin dans les gros vaiſſeaux. Dans le ventricule gauche, l'aorte & ſes premières diviſions, ces concrétions n'ont point de parties rouges ſanguines qui y tiennent ; dans le ventricule droit au contraire, les concrétions polypeuſes ſont toujours accompagnées d'une portion ſanguine qui y eſt cohérente, & les ſuit dans leur propagation ; d'où il réſulte que la partie rouge du ſang a diminué en raiſon de l'épaiſſiſſement de la lymphe ; mais cet épaiſſiſſement n'eſt ſucceſſivement arrivé à la lymphe que par l'addition des ſucs nourriciers extraits des différens alimens dont ſe ſont nourris les enfans, tels que les ſalaiſons, les ſubſtances graſſes, rances & âcres, auxquelles ſe ſont unis les miaſmes galeux, dartreux, ſcorbutique, vérolique, rachitique & ſcrophuleux.

C'eſt à cet aſſemblage, à cet aſſortiment fortuit, qu'il faut référer les premiers degrés de condenſation, & à leur perſévérance, l'épaiſſiſſement & même la concrétion de la lymphe. On ſeroit, à chaque inſtant, effrayé de voir les périls auxquels la machine humaine eſt expoſée, ſi l'expérience ne diſſipoit ces

craintes, en donnant des preuves convaincantes des reſſources que la nature a pour décompoſer avec violence des aggrégations qu'elle avoit formées lentement. Pour remplir ſes deſſeins, elle médite & prépare de loin les opérations qu'elle doit exécuter. C'eſt pourquoi on voit que les mouvemens inſenſibles & ſpontanées qui ſe paſſent dans les liqueurs qui circulent, tendent à la conſervation du corps, & à entretenir l'équilibre reſpectif entre les fluides & les ſolides qui les meuvent, par la force élaſtique qu'ils ont reçue dès la première conformation. Toutes les humeurs animales, compoſées de molécules extraites, par les forces de la vie, des différentes ſubſtances dont on ſe nourrit, ſubiſſent des changemens indicibles, paſſent par des degrés innombrables de fluidité avant d'être en état de réparer les pertes qui ſe font à chaque inſtant.

Chaque ſubſtance nutritive contient en elle-même les élémens & les principes des parties qu'elle doit réparer, &, y étant une fois appliquée, elle prend leur forme & leur nature. Cette réparation eſt toujours faite ſur le même plan & avec les couleurs propres à chaque

partie; elle acquiert avec le temps les mêmes propriétés qu'avoient auparavant les parties dont les ſucs alimentaires ont pris la place; cette réparation ſera donc viciée, ſi ces ſucs nutritifs, en circulant, ſe ſont aſſimilés aux différens germes impurs confondus avec eux.

Lorſque l'animal eſt vivant, toutes les humeurs, tant homogènes qu'hétérogènes, paſſent par des degrés ſenſibles ou inſenſibles de fluidité; ce qui s'opère, ou dans leurs propres vaiſſeaux, ou dans des réſervoirs naturels ou contre nature, dans leſquels elles prennent différentes conſiſtances, & même deviennent concrètes.

On ſera convaincu de cette vérité en conſidérant la circulation dans les gros vaiſſeaux, & en l'examinant avec ſoin dans les plus petits capillaires, comme il a déja été dit: c'eſt en la contemplant toute animée qu'on verra, avec admiration, l'action des ſolides ſur les fluides, leur progreſſion, leur frottement, leur diviſion, & la réaction des molécules de ces fluides contre les parois des vaiſſeaux qui les pouſſent.

On a vu juſqu'ici toutes les humeurs, confondues dans les liqueurs qui circu-

loient, s'arrêter dans différentes parties, s'y dépoſer, y demeurer comme en réſerve & dans un parfait repos : c'eſt là le but & le terme auxquels elles parviennent ſelon les loix établies dans l'économie animale ; mais, quoique ces humeurs arrêtées paroiſſent dans un parfait repos, elles ont cependant encore un mouvement inteſtin qui tend à changer leur conſtitution, à détruire leur cohéſion & à les rendre plus fluides. Or, pour que ces humeurs puiſſent entièrement ſe réſoudre, devenir homogènes & rentrer dans le torrent de la circulation, il faut qu'il ſe paſſe dans le corps humain, tant dans les fluides que dans les ſolides, des actions aſſez fortes qui leur donnent le branle & les déterminent : c'eſt ce qu'on appelle *criſe*.

Les criſes ſont donc des révolutions qui ſe paſſent dans la nature, laquelle fait des efforts plus ou moins violens pour ſe délivrer & pouſſer au dehors ce qui eſt étranger & nuiſible à ſa conſervation. Ce grand œuvre ne peut s'accomplir ſans le rapport & le concours unanime de toutes les parties dont le corps eſt compoſé. Si des fluides plus épais qu'ils ne devroient l'être, oppo-

ſent trop de réſiſtance à l'action des ſolides qui les meuvent, leur impuiſſance ralentira leur cours, elles croupiront dans leurs réſervoirs; & le vice ſcrophuleux conjoint aux humeurs, ou ſéparé d'elles & dégagé de ſes liens, agira avec toute l'énergie dont il eſt capable, & produira les maux dont on a parlé.

Toutes les fonctions de la nature, pour ainſi dire enchaînées, languiſſent & gémiſſent en ſilence ſous l'oppreſſion d'un vice dont les forces combinées attendent impatiemment l'occaſion de déployer leurs malignes influences, de briſer & de détruire les organes où elles ſe ſont réfugiées. Plus ce vice aura été retenu & concentré, plus, s'il eſt une fois mis en liberté, il paroîtra avec violence; plus ce virus aura long-temps ſéjourné dans les organes ſécrétoires, plus les aſſociations qu'il aura fomentées ſeront multipliées, les alliances plus étroites & plus intimes, les combinaiſons plus fortes, plus ſolides; plus la cohéſion ſera grande entre les molécules des humeurs, plus leur diviſion ſera difficile. Mais la nature, toujours admirable & ſi féconde en moyens, tirera de ce dédale morbifique de puiſ-

ſans ſecours pour combattre, avec ſuccès, les cauſes multipliées prêtes à la détruire. On a vu que ces cauſes avoient retardé l'accroiſſement des enfans, s'étoient oppoſées à leur développement en donnant des entraves à toutes les fonctions, & qu'elles les menaçoient d'être un fardeau inutile à la ſociété : cependant être malade, n'eſt pas renoncer au droit & à la prétention que l'on a à vivre & à ſe reproduire. Vers les temps déterminés pour cette reproduction, on voit paroître les ſignes qui annoncent les changemens, leſquels doivent s'opérer ſuivant les loix conſtantes établies dans l'économie animale. C'eſt ce terme tant deſiré que la nature attend pour mettre en jeu tous ſes reſſorts, & ſubjuguer, par des actions vives & répétées, le vice ſcrophuleux, ou ſeul, ou combiné, en ménageant avec ſoin ſes ſecours économiques pour l'expulſer de ſon ſein.

Voici, enfin, l'inſtant où la nature va mettre la dernière main à ſon ouvrage, l'étendre, le former, & lui donner les propriétés qu'il doit avoir pour ſe reproduire. Tous les agens ſont retenus, concentrés, engourdis & privés de

mouvement apparent. Le temps de la nubilité ou de la puberté arrive : la raréfaction qui s'obſerve alors dans les liquides, ébranle les ſolides qui, à leur tour, réagiſſent ſur les fluides épaiſſis, déja diſpoſés à ſe décompoſer : alors les malades commencent à éprouver des laſſitudes, de la langueur, de la pareſſe ; le teint, déja pâle, ſe décolore encore davantage ; l'appétit diminue, le ſommeil augmente ; ces jeunes gens tombent dans l'inertie & l'engourdiſſement ; à cet état, ſuccèdent des agitations nocturnes qui, peu à peu, ſont converties en mouvemens fébriles. Ces malades, qui juſques-là pouvoient encore marcher, ne peuvent preſque plus ſe mouvoir pendant le jour ; ils éprouvent des bâillemens fréquens, des pandiculations, un ſentiment de froid, de petits friſſons paſſagers, des mouvemens irréguliers de fièvre, la dépravation totale de l'appétit ; la langue eſt chargée, & quelquefois la bouche sèche ; les yeux, qui étoient d'abord ternes, deviennent plus brillans ; la peau eſt plus chaude ; le pouls déja petit devient plus fréquent & plus fort ; les urines, qui étoient d'a-

bord troubles & épaiſſes, paroiſſent plus claires & moins colorées ; le ventre déja pareſſeux ſe bourſouffle ſans douleur, la reſpiration devient plus fréquente, la fièvre enfin s'établit.

Si l'on obſerve avec beaucoup d'attention les glandes engorgées & même endurcies, les différentes tumeurs répandues çà & là dans leſquelles la fluctuation étoit ou ſenſible ou douteuſe ; ſi l'on examine avec le même ſoin les épiphyſes articulaires gonflées, ſuppurées ou non, les tumeurs nées entre l'os & le périoſte, repréſentant des exoſtoſes par leur forme & leur dureté ; ſi, enfin, on conſidère les collections de pus dont la ſource eſt éloignée de l'endroit malade, on verra dans toutes ces tumeurs des changemens ſenſibles ; à meſure que la fièvre non-ſeulement perſévérera, mais encore s'accroîtra, on diſtinguera facilement au toucher plus de molleſſe dans les glandes, & ſur-tout dans leur centre ; elles s'arrondiront davantage, & perdront preſque tout-à-fait leur figure irrégulière ; &, bien loin d'augmenter de volume, leur maſſe diminuera. C'eſt dans ces agitations fébriles & ces mouvemens violens de fièvre,

que ces malheureux enfans éprouvent de cruelles douleurs dans les articulations & même dans les os; c'eſt auſſi pendant ce temps que l'on voit ſenſiblement diminuer le gonflement des jointures par l'affaiſſement des épiphyſes, & la ſuppuration, s'il y en avoit, ſe tarir. On voit auſſi les tumeurs nées ſur les os, & celles qui, quoique formées dans le tiſſu cellulaire, ont leur ſource dans les os malades, s'amollir, diminuer, & même diſparoître entièrement. Il en eſt de même des éruptions à la peau, leſquelles ſe deſſèchent pendant ces temps tumultueux qui ſont plus ou moins longs, relativement à la conſtitution des ſujets malades.

Dans cet état, toutes les ſécrétions ſont ralenties, ſuſpendues, même arrêtées, & les évacuations ſupprimées; toutes les iſſues ſont fermées, & toutes les humeurs ne paroiſſent recueillies au dedans que pour y ſubir, en même temps & par les mêmes forces, les différens degrés de coction dont elles ont beſoin : à quels périls ces mouvemens orageux n'expoſent-ils pas ?

Tous ces phénomènes ſont l'effet de l'impétuoſité de la circulation, qui eſt

vivement accélérée par la réſorption des humeurs qui ont long-temps croupi & ſe ſont décompoſées. On conçoit aiſément que les tuniques des vaiſſeaux doués de ſenſibilité doivent être irritées par ces humeurs âcres qui les parcourent, & que les parois ſenſibles des réceptacles où elles ſont renfermées doivent être agacées par leur préſence. Ces premières inſultes ſe paſſent, pour l'ordinaire, dans les capillaires & hors des grandes voies de la circulation. A meſure que ces humeurs ſont repompées, le cœur & les artères, ſtimulés par leur acrimonie, s'irritent & redoublent leurs mouvemens, qui ébranlent de plus en plus les molécules de ces humeurs encore cohérentes, les diviſent & les broient, favoriſent leur fluidité, & les rendent propres à être repriſes par les orifices veineux, & à être confondues dans toute la maſſe des liquides.

Si, par ces actions répétées & par des révolutions totales de la circulation, ces humeurs deviennent homogènes, elles pourront alors être portées dans les différens organes ſécrétoires, y ſubir de nouvelles filtrations,

être enfin utilement évacuées, & faire une crise salutaire; mais si, au contraire, l'aggrégation des molécules des humeurs n'a pas été entièrement détruite par la vivacité des mouvemens de systole & de diastole, ces petites masses, sans avoir changé de nature, & n'ayant été seulement que déplacées, s'arrêtant de nouveau dans les organes essentiels à la vie, y formeront des dépôts & y feront une crise mortelle.

Malgré ces vices réunis, dont l'association menace d'une ruine prochaine, il est cependant quelques tempéramens privilégiés, certaines constitutions assez robustes pour porter, du centre à la circonférence, une chaleur propre à ranimer les tumeurs indolentes, à échauffer les humeurs refroidies, à les mûrir sur le lieu, à les conduire promptement à suppuration; à ébranler, détacher, même pousser au dehors les portions d'os cariés, & fournir ensuite à ces parties malades les sucs propres à faire de bonnes cicatrices. C'est ce que j'ai quelquefois vu avec étonnement arriver, & les malades de l'un & de l'autre sexe jouir de la santé la plus florissante, quoique

portant encore en eux le germe du mal dont ils étoient atteints, & le transportant avec la vie aux enfans qu'ils engendroient. Les criſes ne ſont donc pas toujours un moyen ſuffiſant pour anéantir le principe de ce mal cruel.

C'eſt pendant que le ſang eſt pouſſé avec tant d'impétuoſité que l'on voit, dans les ſcrophuleux rachitiques, les os recourbés ſe redreſſer par l'impulſion du ſang dans les artères dont le battement continuel tend toujours à les alonger, & par conſéquent à redreſſer les tuyaux oſſeux qu'elles accompagnent. La ſituation horizontale que les malades gardent dans leurs lits, favoriſe encore ce redreſſement qui devient d'autant plus aiſé pendant cette révolution, que les os des jambes & des cuiſſes ne ſupportent plus le poids du corps. C'eſt pourquoi on obſerve aſſez conſtamment que les os des extrémités inférieures ſe redreſſent plus volontiers que ceux de l'épine & de la poitrine, & que ce changement ne ſe fait jamais que lorſque le corps de l'os eſt encore ſouple & les épiphyſes molles; ce qui, par conſéquent, n'arrive guère au-delà de l'âge de dix à douze ans. Les criſes

qui arrivent dans ces ſujets, ſont donc également utiles, & à la réſolution des tumeurs ou glandes, & au dénouement des articulations gonflées. Lorſque les enfans ont été aſſez heureux pour échapper au danger de ce développement aſſez ſouvent funeſte, on les voit, auſſitôt que le calme eſt rétabli, s'être alongés au-delà de ce qu'on auroit pu l'eſpérer, principalement les jambes & les cuiſſes, tandis que le même développement a rarement eu lieu à l'égard du tronc : d'où il ſuit que ceux qui ont été rachitiques, n'ont jamais cette juſte proportion d'où dépend la force, la ſoupleſſe, l'élégance & la beauté.

Les ſcrophuleux ſcorbutiques ne ſupportent pas impunément le choc des criſes, qui ſont aſſez rares chez eux, ſans courir les plus grands riſques. La violence de la fièvre qui les acccompagne, l'efferveſcence & la raréfaction du ſang, le bourſoufflement du corps, la plénitude & la dureté du pouls, des ecchymoſes profondes dans le pannicule graiſſeux, avec des phlyctènes toujours ſuivies d'effuſion de ſang lorſqu'elles ſe percent, des extravaſations dans les viſcères, des hémorragies par

le nez, des crachemens de ſang abondans, des déjections ſanguinolentes, des piſſemens de ſang, terminent en peu de jours la vie de ces malheureux.

Les enfans ſcrophuleux qui ont apporté en naiſſant le germe du mal vénérien, ſont beaucoup moins ſujets aux criſes, & s'ils en ont quelquefois, elles ſont rarement à leur avantage; car, par la violence de la fièvre, le ſuc médullaire, infecté de virus, devenant encore plus âcre par la vivacité de la chaleur, enflamme les membranes qui revêtiſſent les cellules oſſeuſes, ce qui met plus d'obſtacles à l'abord des liquides, & s'oppoſe à leur retour. Le gonflement du corps de l'os & de ſes épiphyſes, ce qui conſtitue un véritable *ſpina-ventoſa*, en eſt donc une ſuite néceſſaire. Ce déſordre ne peut arriver, que le périoſte interne & externe ne ſoit violemment étendu & n'approche de la rupture, d'où naiſſent les douleurs atroces dont ces malades ſont vexés.

Pendant que ces accidens ſe paſſent dans les os, les glandes, loin de s'arrondir & de devenir plus molles, affectent des figures irrégulieres, & s'en-

durciſſent ; les ulcères de la peau, s'il y en a, rendent une ſanie ichoreuſe ; les bords ſe renverſent & prennent un caractère chancreux ; la durée de ces accidens épuiſe les malades, qui ſuccombent enfin après de longues ſouffrances.

Ce qui vient d'être dit des criſes, ne s'obſerve guère que ſur des malades délaiſſés par l'indigence & la pauvreté, dans leſquels la nature, abandonnée à ſes propres loix, a ſuivi, ſans être interrompue par aucun remède, le cercle qu'elle devoit parcourir. Il n'en eſt pas de même de ceux qui ont fait uſage de médicamens dont l'effet a effleuré la cauſe, a diſſipé & évacué des humeurs ſurabondantes, a relâché les liens qui tenoient les fonctions à la gêne, & par conſéquent a retardé le développement des cauſes combinées, dont les ſuites euſſent pu être fâcheuſes. Mais ces remèdes, pour la plupart purgatifs, en dérobant une partie de l'humidité qui ſervoit de véhicule aux humeurs, les ont encore rendues plus épaiſſes, & les ont fait devenir concrètes : ce qui conſtitue la claſſe des ſcrophules ſtationnaires qui demeure-

roient pendant toute la vie preſque toujours dans le même état, ſi l'art, éclairé par l'obſervation des moyens que la nature emploie elle-même pour ſon propre ſoulagement, ne mettoit le médecin en état de leur porter des ſecours efficaces, dont il ſera fait mention en ſon lieu.

CHAPITRE VII.

Du pronoſtic des Scrophules.

ON a vu, dans la deſcription des ſcrophules bénignes, leur naiſſance, leurs progrès, & tous les degrés par leſquels elles paſſent pour parvenir à leur terme; les différentes formes qu'elles prennent, les caractères qui les indiquent & les conſtatent, les cauſes ſimples qui les produiſent, & leurs terminaiſons. On a obſervé auſſi que dans les ſcrophules malignes, la complication des cauſes y apportoit des différences ſenſibles, & que, conſervant toujours leur génie primordial, elles affectoient non-ſeulement les parties

molles, tant au dehors qu'au dedans, mais qu'elles ſe jetoient encore indiſtinctement ſur toutes les parties ſolides. Enfin, on a remarqué les reſſources que la nature tire de ſon propre fonds, pour délivrer, par des criſes, quelques malades du germe ſcrophuleux qui les opprime. Quoiqu'en expoſant ces maux je les aie conduits par degrés depuis leur commencement juſqu'à leur fin, & qu'en général j'y aie joint le pronoſtic tel qu'il ſe préſente de lui-même, je crois devoir encore revenir ſur mes pas, en établiſſant un autre pronoſtic tiré de l'expérience fondée ſur l'effet de mes nouveaux procédés.

Il eſt évident, d'après ce qui a été dit, que les humeurs infectées du miaſme ſcrophuleux qui a endommagé plus ou moins les parties où il s'eſt dépoſé, ne pouvant être dépouillées de ce vice que par un long uſage de remèdes propres à le corriger, & que les organes qui ont été altérés ou détruits ne peuvent être réparés que dans un grand eſpace de temps; on jugera donc quelle doit être la durée de la maladie, d'après les déſordres qu'elle aura occaſionnés.

Lorſque la peau & la graiſſe ſont ſeulement affectées, on peut eſpérer de guérir les malades en faiſant uſage des remèdes dont on parlera, à moins que, par un mauvais traitement, on ne ſuſpende ou l'on n'arrête les humeurs que la nature porte au dehors par les forces de la vie.

S'il y a de l'empâtement & de l'engorgement dans les glandes extérieures du cou ſeulement, qu'elles ſoient molles, arrondies, & un peu ſenſibles au toucher, on peut eſpérer que ces glandes ſe réſoudront; mais ſi les remèdes n'opèrent pas la réſolution, elles prendront en peu temps un caractère phlegmoneux, & ſuppureront. Si les glandes ſituées plus profondément ſont obſtruées, la réſolution ſera plus longue & plus difficile, & la ſuppuration plus rare & plus tardive. Mais ſi les glandes des aiſſelles & des aines ſont en même temps obſtruées, la maladie ſera beaucoup plus longue & plus difficile à guérir. Si les glandes du méſentère, celles qui ſont placées çà & là dans la cavité du bas-ventre, & celles qui accompagnent la trachée-artère, les bronches, l'œſophage, ſont obſtruées,

ce que l'on connoîtra par les ſignes déja indiqués, il y a tout à craindre pour la vie du malade, comme il a déja été dit en parlant des ſcrophules bénignes ſimples.

Malgré la ſimplicité & la bénignité de la cauſe & de ſes effets, on ne doit pas s'attendre à voir promptement le mal ſe diſſiper; car les ſymptômes ne s'évanouiront qu'autant que les remèdes auront réſout la lymphe, que les engorgemens auront diſparu, que les malades, dont le développement & l'accroiſſement auroit été lent & tardif, s'alongeront, ſe fortifieront, & que toutes les fonctions de la nature rentreront dans leur premier état. On ne doit donc pas être étonné de voir ces maladies durer des ſix mois, un an, dix-huit mois, & quelquefois plus.

On ne pourra guère porter de jugement ſolide ſur l'événement des ſcrophules malignes, qu'autant que l'on ſera bien inſtruit de la nature du mal, de ſes différens rapports, de ſes cauſes, de ſes changemens, & du terme où il eſt parvenu. Lorſque ce vice ſe ſera jeté ſur les parties intérieures, ſoit de la poitrine, ſoit du bas-ventre, ce qui

n'arrive pour l'ordinaire qu'aux enfans du premier âge, qu'il se sera cantonné soit dans les follicules du pannicule graisseux, soit dans le corps des glandes, qu'il y aura séjourné assez longtemps pour en déranger l'organisation, on ne pourra alors avoir aucun espoir de guérison; mais si on a attaqué ce vice dès les premiers instans qu'il s'est montré, on en arrêtera les progrès par l'usage des remèdes, & on pourra espérer de guérir les malades. Si les forces intérieures ont été assez puissantes pour avoir pousse au dehors les humeurs viciées, quoique déposées dans la peau, dans la membrane adipeuse & dans les glandes, on peut encore espérer de guérir ces malades, à moins que le mal ne fût arrivé à son comble, ne les eût épuisés par de longues & abondantes suppurations, des dévoiemens & une fièvre lente habituelle, & ne les eût mis hors d'état de recevoir les secours de l'art.

Lorsque j'ai décrit les scrophules osseuses, il a été facile de juger quel devoit être le sort de ceux qui en étoient attaqués, principalement si le corps des vertèbres, les os innominés, les épiphyses

phyſes du fémur & du tibia, tant au dedans qu'au dehors, étoient infectés de ce vice. Ce que j'en ai dit eſt tracé d'après l'obſervation la plus exacte faite ſur les malades, dont le grand nombre m'a préſenté preſque tous les cas qui peuvent ſe rencontrer. J'en ai vu de tous les âges, de ſexes différens, à toutes les époques, & j'ai été dans les circonſtances les plus favorables pour obſerver toutes les phaſes variées de cette maladie. J'en ai rencontré qui avoient fait uſage de remèdes de différente nature, & il m'a été facile d'établir une comparaiſon entre les changemens bons ou mauvais que ces remèdes avoient opérés, & l'état où étoient ceux qui n'en avoient fait aucuns au même terme de la maladie. Cet examen m'a fait voir auſſi la différence des effets de mes nouveaux procédés.

C'eſt pourquoi, ſans m'arrêter au jugement qu'on doit naturellement porter ſur ces maladies, je n'expoſerai que le pronoſtic que mes obſervations, preſque invariables, m'ont engagé d'adopter. Malgré l'éroſion, & même la deſtruction que le miaſme ſcrophuleux

opère, tant sur la surface des os que dans leur substance spongieuse & cellulaire, on ne doit pas toujours regarder ces désordres comme indomptables, puisque, dans le grand nombre de malades qui se sont présentés à mes audiences publiques, j'en ai beaucoup vu que je regardois comme au dessus des forces de l'art, guérir cependant, par une longue persévérance dans l'usage des remèdes.

De toutes les maladies scrophuleuses, il n'en est pas de plus effrayantes, ni de plus dangereuses que celles qui sont accompagnées de scorbut, principalement si les épiphyses sont gonflées, que les parties charnues qui les recouvrent soient tuméfiées & profondément ecchymosées, avec des phlyctènes remplies de sérosité rousſâtre : ces sortes de malades guérissent difficilement & rarement; cependant, en unissant les remèdes propres à l'une & à l'autre maladie, on peut espérer de les guérir, comme je l'ai vu plusieurs fois.

Lorsque le vice vérolique s'est associé au miasme scrophuleux, les symptômes sont terribles, les douleurs atroces, & les enfans souvent périssent

s'ils ne ſont ſecourus promptement, ſurtout ſi le mal a gagné l'intérieur de l'os.

Comme le rachitis a beaucoup de rapport, & même d'affinité avec les ſcrophules, puiſque les remèdes propres à guérir celles-ci arrêtent ordinairement les progrès de l'autre, & quelquefois même les guériſſent, on pourra porter un ſeul & unique jugement ſur ces maladies combinées, & il ſera relatif aux ſymptômes qui les caractériſent.

Fin de la première Partie.

TRAITÉ DES SCROPHULES.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Observations générales sur les principaux Remèdes les plus usités jusqu'à présent dans la cure des Scrophules.

AVANT d'exposer l'usage des nouveaux procédés dont je me sers avec succès depuis bien des années, pour la

guériſon des maladies ſcrophuleuſes, je crois qu'il eſt indiſpenſable de dire quelque choſe des motifs qui m'ont déterminé à réformer, & même à rejeter la plupart des préparations que l'on rencontre dans les auteurs, tant anciens que modernes. Ils ſe ſont contentés d'indiquer çà & là des remèdes généraux, ſans déterminer avec préciſion les circonſtances dans leſquelles on doit les adminiſtrer. C'eſt après les avoir inutilement éprouvés pendant long-temps, & ſur beaucoup de malades, que je me ſuis convaincu de leur inſuffiſance.

On a attribué à quelques plantes, à certains topiques, la propriété de guérir les écrouelles, & on a célébré ces remèdes comme des ſpécifiques. Il eſt poſſible que des remèdes ſimples aient opéré la guériſon de maladies bénignes; mais il eſt bien difficile de croire que des maladies compliquées de différentes cauſes, aient pu par leur moyen être déracinées auſſi efficacement. Ce ſeroit donc à tort qu'on prétendroit avoir vu ces remèdes agir avec la même énergie ſur des maladies compoſées; car les principes des maux aſſociés entre eux produiſent des combinaiſons qui ne pour-

ront jamais être détruites par ces remèdes ſimples, dont l'action a été ſi marquée ſur les maladies bénignes & principalement extérieures. Il eſt vrai que les enfans des habitans des campagnes ont quelquefois été guéris par l'uſage de quelques plantes données tant intérieurement qu'appliquées au dehors, leſquelles n'auroient pas eu un auſſi heureux ſuccès ſur les enfans de ceux qui habitent les grandes villes : dans ceux-ci, les maladies ſont preſque toujours compliquées, tandis que dans les autres elles ſont ordinairement ſimples. Le même remède par conſéquent peut être ſalutaire aux uns, & nuiſible ou pour le moins indifférent aux autres.

L'expérience ne m'a que trop fait voir que ces guériſons apparentes, opérées par ces remèdes, ſont ſouvent inſidieuſes ; car, comme la cauſe en eſt intérieure, & que ces remèdes n'ont pu l'attaquer & la détruire, les tumeurs ſont à peine diſſipées & les plaies deſſéchées ou cicatriſées, qu'on voit le mal reparoître bientôt dans d'autres endroits, où ces humeurs dépoſées de nouveau font ſouvent de grands ravages. On ne doit donc attendre de guériſons

ſolides, qu'autant qu'on a attaqué la cauſe, qu'on l'a atténuée, & entièrement détruite.

Entre les remèdes les plus uſités, & qui ont paru mériter le plus de confiance, on s'eſt principalement ſervi de ſucs d'herbes, de bouillons, de décoctions de plantes apéritives ou des autres claſſes, de différens extraits, de cloportes, &c. Ces remèdes, toujours utiles, ne peuvent être regardés que comme préparatoires, & propres à diſpoſer la nature à recevoir l'action de médicamens plus efficaces, ou leur ſervir de véhicule.

On a auſſi employé le mercure doux, la panacée, les frictions mercurielles, la diſſolution de mercure dans l'acide nitreux, & le ſublimé corroſif. On s'eſt encore ſervi du vitriol martial, de la limaille d'acier, des différens ſafrans de mars, de l'éthiops martial, du cinabre, de l'antimoine crud, du ſoufre doré d'antimoine, de l'antimoine diaphorétique, de la magnéſie, des coraux, des yeux d'écreviſſes, des coquillages calcinés, tant ſous forme sèche & pulvérulente, que mélangés avec quelques ſirops en forme d'opiats ou de pilules; on a

auſſi mis en uſage différens ſels, les ſavons, les teintures, les eaux minérales, tant acidules que thermales, le remède de Rotrou, pluſieurs prétendus ſpécifiques & antidotes : remèdes dont je parlerai en particulier, lorſque je publierai l'examen analytique de mes nouveaux procédés, qui termineront la troiſième & dernière partie de cet ouvrage.

CHAPITRE II.

Remarques ſur les propriétés & les principaux effets du nouveau Remède anti-ſcorphuleux, avec la manière ſommaire d'en faire uſage.

DANS l'expoſition des Scrophules, on a remarqué qu'abandonnées à elles-mêmes, elles ſuivent immuablement toutes les gradations obſervées dans leur naiſſance & dans leur développement. On a vu auſſi que le génie de cette maladie cruelle eſt un être à part & diſtinct, dont les caractères ſont invariables & les formes régulières ; que ſa marche eſt ſourde & lente ; que ſon

développement eſt toujours tardif; & que ſi juſqu'ici on n'a pas été aſſez heureux pour le combattre efficacement, c'eſt qu'on a manqué de moyens qui puſſent détruire l'agrégation de toutes les cauſes réunies de ce mal. On a dû voir encore que ce vice n'affecte les parties ſolides, qu'après avoir altéré les humeurs qui circulent, & dont il occaſionne la ſtagnation par la condenſation & l'épaiſſiſſement qu'il leur communique.

Anéantir ce miaſme primordial, détruire cet aſſemblage de différens vices en diminuant la choéſion des humeurs qu'une longue aſſociation a fomentée, diſpoſer inſenſiblement les liquides à couler avec plus de facilité dans leurs canaux, redonner à ceux-ci le reſſort qui leur manque, & dont ils ont beſoin pour faire avancer les fluides trop diſpoſés à s'arrêter, eſt le but où je me ſuis propoſé d'atteindre, & auquel je ſuis parvenu en compoſant le remède dont je me ſers depuis ſi long-temps avec les plus grands ſuccès.

Il n'eſt pas accordé aux hommes de connoître avec préciſion tous les mouvemens qui ſe paſſent dans les fluides,

& l'action que les médicamens exercent ſur eux ; mais on ſait par l'obſervation que la nature, toujours régulière dans ſes mouvemens, & favoriſée par des ſecours que l'art lui prête, ſuit dans la cure des Scrophules des loix conſtantes & uniformes, pour détruire les déſordres que des cauſes ſimples ou réunies ont occaſionnés tant dans les parties dures que dans les parties molles, en procurant la fluidité aux humeurs épaiſſies, en ſollicitant les ſécrétions par de douces évacuations, & reſtituant l'élaſticité aux parties qui l'ont perdue.

J'ai appris par une expérience longue & conſtante, que ce remède eſt ſpécialement propre aux maladies ſcrophuleuſes, qu'il détruit avec efficacité. Je l'ai tellement diſpoſé à agir de concert avec d'autres remèdes propres à combattre le vice ſcorbutique & vérolique, &c. qu'ils parviennent tous au même but pour la guériſon de ces différens maux aſſociés. De-là il eſt facile de concevoir, par les effets qu'il opère, quelles ſont ſes propriétés. Réſoudre la lymphe, ſtimuler les fibres, augmenter l'action des vaiſſeaux, ranimer les parties dans l'atonie, en leur

rendant leur première élaſticité, déterminer les liquides vers les organes ſécrétoires, en évacuant ſans violence les humeurs nuiſibles & réſoutes : ce ſont là ſes principales fonctions.

Depuis tant d'années que je me ſers de ce remède, je ne puis de bonne foi lui faire le moindre reproche; au contraire, j'ai toujours vu, à ma grande ſatisfaction, que les parties attaquées de Scrophules paroiſſoient être les ſeules ſur leſquelles il agiſſoit; que les malades ne maigriſſoient pas ou ne paroiſſoient maigrir qu'autant que la bouffiſſure, faiſant partie de leur mal, ſe diſſipoit. On peut donc regarder ce remède comme une ſubſtance homogène à tous nos liquides, laquelle ſubit ſans déſordre toutes les révolutions répétées de la circulation. C'eſt en parcourant ainſi les plus petits capillaires, qu'il briſe les globules ſanguins, trop cohérens entre eux, & les lymphatiques épaiſſis. Ces effets ne pourroient jamais s'opérer ſur les liquides, ſi les parois des vaiſſeaux de tout genre ne recevoient une nouvelle élaſticité par le contact légèrement ſtimulant de ce médicament. Son action s'étend donc ſur

tout le ſyſtême vaſculaire & nerveux; & en aiguillonnant doucement toutes les parties qui ſont preſque dans l'atonie, il leur donne du reſſort; & en ſollicitant les organes ſécrétoires, il rétablit leurs fonctions ou ralenties, ou ſuſpendues.

S'il étoit important d'énoncer les propriétés & les vertus du nouveau remède anti-ſcrophuleux, il ne l'eſt pas moins d'expoſer la manière de l'employer, ſoit ſeul, ſoit aſſocié à d'autres remèdes applicables aux différentes eſpèces de cette maladie. C'eſt pour remplir ces vues, que toujours modifié de manière à éteindre le germe de ce mal, il eſt diviſé en trois claſſes de pilules, dont la première eſt réſolutive, la ſeconde laxative, & la troiſième tonique. Il eſt facile de concevoir qu'après avoir réſous les humeurs épaiſſies, il faut les évacuer lentement, ou au moins les y diſpoſer, pour être plus facilement entraînées par les purgatifs dont on parlera; & après avoir délivré les organes des humeurs qui les ſurchargeoient, il eſt néceſſaire de les fortifier, ſans perdre néanmoins de vue la cauſe qui les avoit jetés dans l'inertie:

c'eſt l'effet que produiſent les pilules toniques.

On commencera d'abord par les pilules réſolutives, dont on donnera la moitié d'une le matin aux enfans du premier âge; & après qu'ils y auront été accoutumés pendant dix-huit ou vingt jours, on leur en donnera une autre moitié le ſoir, délayée dans le véhicule dont on parlera : cette doſe eſt celle qui convient aux enfans de l'âge de deux juſqu'à quatre ans ou environ. Lorſqu'ils ſont parvenus à cet âge, on doit augmenter la doſe d'une demi-pilule; & après avoir continué pendant quelques mois, on en donnera une entière le matin, & une pareille le ſoir : cette quantité ſera ſuffiſante pour les enfans depuis quatre ans juſqu'à l'âge de douze à quatorze. Depuis ce terme juſqu'à celui de vingt-cinq, trente ans, & même au-delà, on en donnera juſqu'à trois, en commençant d'abord par une le matin, que l'on continuera pendant au moins huit à dix jours; enſuite une autre le ſoir; & après un pareil eſpace de temps, on en fera prendre une ſeconde le ſoir ſeulement. Cette doſe ne ſera portée au-delà, qu'autant

que les tempéramens ſeront forts & robuſtes, & qu'on n'appercevra aucune diminution ſenſible dans les ſymptômes.

Ces pilules tiennent rarement le ventre plus libre ; cependant, ſi l'on s'appercevoit que les déjections fuſſent trop abondantes, il ſeroit néceſſaire d'en ſupprimer une.

Les pilules laxatives, priſes à la quantité d'une le matin & d'une autre le ſoir, tiennent ordinairement le ventre plus libre, ſans pour cela ceſſer d'agir efficacement ſur la cauſe ; elles ſeront par conſéquent de la plus grande utilité, lorſqu'il s'agira d'évacuer doucement les humeurs à meſure qu'elles ſeront fondues ; mais on aura l'attention de ne s'en ſervir que lorſqu'on verra quelque commencement de réſolution dans les engorgemens & dans les tumeurs. Si cependant elles occaſionnoient plus de trois évacuations dans les vingt-quatre heures, on n'en donneroit qu'une le ſoir, & le matin une autre réſolutive. Mais ſi au contraire, priſes à la doſe de deux, elles ne procuroient pas au moins deux ſelles par jour, on pourroit, ſans la moindre crainte, aller juſqu'au nombre de trois, & même de quatre.

Quant aux pilules toniques, elles ne doivent en général être miſes en uſage que vers le milieu de la cure, & principalement dans les maladies des os: on n'en donnera que le ſoir à la quantité d'une d'abord, & enſuite de deux; ce qui n'exclura pas les pilules ou réſolutives, ou laxatives, priſes le matin à jeun avec le véhicule dont on fera mention.

J'ai cru devoir donner une idée des propriétés eſſentielles du nouveau remède anti-ſcrophuleux, avant d'expoſer les différens cas dans leſquels il convient de l'adminiſtrer. Ce remède ſeul opère la guériſon des maladies ſcrophuleuſes, comme je l'ai obſervé tant de fois chez les indigens; mais ces malheureux, pour la plupart, privés des choſes les plus eſſentielles à la vie, ſont preſque toujours dans l'impuiſſance de ſe procurer les ſecours propres à en aider l'effet, & par conſéquent ſont beaucoup plus long-temps à guérir. Comme les malades de toutes les claſſes doivent être également inſtruits des moyens propres à accélérer leur guériſon, j'ai placé ici ſommairement les différens remèdes auxiliaires dont je me ſuis très-utilement ſervi dans la cure.

CHAPITRE III.

Des différens Remèdes auxiliaires, tant internes qu'externes, dont je me ſers dans la cure des Scrophules.

SECTION PREMIÈRE.

Des Remèdes internes.

Sucs d'herbes.

N°. 1. PRENEZ feuilles très-récemment cueillies de creſſon de fontaine, de beccabunga & de cochléaria, de chaque partie égale, & quantité ſuffiſante pour qu'étant pilées & exprimées, il en réſulte ſix onces de ſuc, dans lequel on fera fondre douze grains de ſel ammoniac. On y délaiera enſuite une once de ſirop anti-ſcorbutique. Cette doſe ſera diviſée en deux parties égales, dont l'une ſera priſe le matin, & l'autre le ſoir.

Si ces ſucs, ſans être dépurés, fati-

guoient un peu l'eſtomac, on les filtreroit avant d'y ajouter le ſirop. La doſe ſera plus ou moins grande, relativement à l'âge & aux circonſtances de la maladie. On obſervera de ne point expoſer au feu & de ne point chauffer ce ſuc d'herbes, qui perdroit par ce moyen ſa principale vertu.

Liqueur anti-ſcorbutique.

N°. 2. Prenez racines de raifort ſauvage & de bardane, de chaque une once; ſemences de ſinapi, demi-once; feuilles de beccabunga, de creſſon, de cochléaria, de trèfle d'eau, de chacune une grande poignée; pilez les ſemences dans un mortier de marbre ou de bois; écraſez les racines nettoyées & découpées; écraſez auſſi un peu les plantes fraîches; mettez le tout dans une cucurbite de verre d'environ deux pintes; verſez deſſus deux livres d'eau la plus pure, & la couvrez d'une veſſie mouillée: vous la placerez dans un bain-marie non bouillant, & continuerez l'infuſion pendant douze heures. Lorſque la liqueur ſera refroidie, vous la filtrerez, & vous y ferez fondre quatre onces de

ſucre en poudre, & deux gros de ſel ammoniac purifié; on enfermera cette liqueur dans une bouteille que l'on tiendra bien bouchée, & dans un lieu frais.

Dans les maladies ſcrophuleuſes compliquées de ſcorbut, je préfère cette liqueur au vin anti-ſcorbutique, qui, quoique compoſé des mêmes ingrédiens, n'a pas un ſuccès auſſi marqué dans celles qui attaquent les os. J'ai vu le gonflement des gencives, les taches à la peau & la langueur ſe diſſiper en partie par ſon uſage, tandis que les os acquéroient plus de volume. Seroit-ce parce que la partie acide du vin combiné avec les eſprits volatils des plantes, énerveroit leur action, & que, malgré ſon union, cet acide ſeroit encore aſſez puiſſant pour augmenter la cauſe de la maladie, dont le ramolliſſement des os & le gonflement des chairs qui les recouvrent, ſont le produit? Cela eſt vraiſemblable, & paroît s'accorder avec les obſervations.

Il eſt vrai que les plantes qui entrent dans la compoſition de cette liqueur, ſont de même nature & ont les mêmes propriétés que celles du vin anti-

ſcorbutique; mais les eſprits volatils, dont ces plantes abondent, forment des combinaiſons avec l'acide du vin, d'où réſulte un être bien différent de celui de notre liqueur. Ce que j'ai obſervé de bien ſingulier, c'eſt que les malades qui font uſage du vin anti-ſcorbutique, répandent une odeur d'ail que n'exhalent point ceux qui prennent la liqueur anti-ſcorbutique à l'eau. Ce phénomène paroît dépendre de la combiſon des eſprits volatils avec la partie acide du vin, d'une part, & de l'autre de l'action qu'il opère ſur le corps humain, dont le réſultat eſt l'odeur d'une ſubſtance qui n'entre point dans ce compoſé.

Poudre purgative.

N°. 3. PRENEZ ſcammonée en poudre, un ſcrupule; rhubarbe en poudre & ſel d'abſinthe, de chaque douze grains; magnéſie de Glauber un ſcrupule; mêlez le tout bien exactement pour une priſe, que l'on délaiera dans un demi-gobelet d'eau tiède. Cette doſe, pour les adultes, convient ſur-tout à ceux qui ſont d'un tempérament humide & difficile à purger. Cette poudre ne ſera

pas moins efficace pour les enfans, en proportionnant la doſe à leur âge.

En preſcrivant cette poudre, qui m'a mieux réuſſi que les autres purgatifs, je n'entends pas exclure ceux-ci, dont les malades pourront ſe ſervir s'ils ont coutume de s'en bien trouver.

Quant aux enfans qui prennent difficilement la manne, j'y ſupplée par la potion ſuivante.

Purgation commune pour les enfans.

N°. 4. PRENEZ ſéné mondé, un gros & demi; polypode de chêne ou régliſſe concaſſée, deux gros; quatre onces de petits pruneaux noirs; faites bouillir dans un demi-ſeptier d'eau, & réduire à moitié; paſſez à travers un linge, & ajoutez-y un petit morceau de ſucre.

Teinture de Mars.

N°. 5. PRENEZ teinture de mars & eſprit volatil de cochléaria, de chaque ſix gros; diſſolvez dans ce mélange un gros d'alkali volatil concret de ſel ammoniac; vous mettrez cette liqueur dans un flacon que vous tiendrez bien bouché.

Teinture de gaïac.

N°. 6. PRENEZ une once & demie de teinture de gaïac, dans laquelle vous diſſolverez un gros de ſel martial ammoniacal, & vous tiendrez la liqueur dans un flacon bien bouché.

Infuſion de gaïac.

N°. 7. PRENEZ un gros de rapure de bois de gaïac, que vous ferez infuſer pendant la nuit ſur la cendre chaude dans une pinte d'eau; vous paſſerez la liqueur à travers un linge, & y ferez fondre douze grains de tartre martial ſoluble. Ce ſera la boiſſon ordinaire de ceux qui ſont affectés de Scrophules oſſeuſes.

Infuſions théiformes.

N°. 8. 1°. L'infuſion de ſcabieuſe, pour boiſſon ordinaire, convient aux maladies ſcrophuleuſes qui attaquent la peau.

2°. L'infuſion de ſquine eſt plus propre que toute autre aux maladies ſcrophuleuſes qui affectent la membrane adipeuſe.

3°. Celle de feuilles de noyer réuſſit beaucoup mieux dans les maladies ſcrophuleuſes des glandes.

On fera, au beſoin, chacune de ces infuſions avec un gros ou de fleurs de ſcabieuſe, ou de ſquine, ou de feuilles de noyer, dans une pinte d'eau bouillante, en forme de thé.

SECTION II.

Des Remèdes externes.

LE principal objet que l'on doit avoir en vue dans l'application des topiques, eſt de diminuer la réſiſtance que les humeurs portées à l'extérieur du corps oppoſent aux forces motrices, ſoit que ces humeurs aient été dépoſées dans la peau, dans la graiſſe ou dans les glandes, ou concentrées dans les os. Diminuer ces obſtacles, c'eſt augmenter la puiſſance qui meut les liquides; c'eſt faciliter l'effuſion des humeurs nuiſibles, & ſoulager la nature par la voie qu'elle a choiſie elle-même pour s'affranchir de ce qui l'incommodoit; c'eſt enfin éluder les criſes, ou en préparer de ſalutaires. Or, ce qui peut réſoudre les em-

barras formés dans la peau & dans les graiſſes, & donner un libre cours aux exhalaiſons des humeurs ténues qui doivent s'échapper par les ouvertures innombrables dont la peau eſt parſemée, doit remplir, & remplit en effet le vœu de la nature; & en cela mon attente a rarement été trompée dans l'uſage des fomentations, des cataplaſmes & des bains de l'eau minérale artificielle, dont j'indiquerai les cas dans ſon lieu.

Eaux minérales artificielles.

N°. 1. PRENEZ ſel marin bien décrépité, ſel de ſoude biendeſſéché, l'un & l'autre en poudre, de chaque demi-livre; fleurs de ſoufre, quatre onces; mêlez ces ſubſtances bien exactement: vous projetterez par parties ce mélange dans un creuſet rougi; & lorſque toute la matière ſera miſe en belle fuſion, vous la coulerez dans un mortier de fer, chauffé & graiſſé. Lorſque cette maſſe ſera refroidie, vous la réduirez en poudre, & verſerez deſſus ſix pintes d'eau bien claire, & la diſſolution s'en fera promptement. Vous filtrerez enſuite cette

cette eau, qui aura une teinte jaunâtre & répandra une forte odeur hépatique ſulfureuſe. Vous mettrez cette liqueur dans des bouteilles que vous boucherez exactement, & les tiendrez dans un lieu frais. La doſe de cette liqueur pour un bain ordinaire, eſt depuis demi-ſeptier juſqu'à chopine.

Quoique cette eau minérale ſoit principalement deſtinée à réſoudre les embarras & les obſtructions extérieures, elle n'eſt pas moins utile à la réſolution des viſcères du bas-ventre engorgés, & même des tumeurs qui y ſont nées, telles que celles dont on a fait mention en parlant des criſes. Son uſage ne ſe borne pas ſeulement à l'extérieur du corps; on peut auſſi en donner intérieurement, ſur-tout dans les maladies rebelles de la peau. La doſe de cette liqueur ſera de demi-gros, & même plus, ſur une pinte d'infuſion de ſcabieuſe, à laquelle on ajoutera un peu de ſucre. On parviendra au but qu'on ſe propoſe, en faiſant d'ailleurs uſage des pilules laxatives ou réſolutives, ſuivant le beſoin.

Dans toutes les maladies du viſage, ſoit de la peau ou du pannicule graiſ-

ſeux, ſoit dans le gonflement des os avec ou ſans ſuppuration, les maladies des yeux, le bourſoufflement de la membrane pituitaire, & dans les maladies de poitrine, je n'ai pas trouvé de meilleur moyen pour appaiſer & diminuer la violence des accidens, que d'expoſer le viſage à la vapeur de deux onces de cette eau minérale étendue dans une pinte d'eau bouillante. On peut, ſuivant les circonſtances, y faire infuſer quelques plantes appropriées aux différens états de la maladie. On fera ce bain de vapeur matin & ſoir, & on aura ſoin de tenir la tête couverte tant que l'eau demeurera chaude.

Les gens du peuple qui ne pourroient pas aiſément ſe procurer cette liqueur, la ſuppléeront avec beaucoup de facilité en faiſant chez eux celle qui ſuit.

Prenez ſix onces de ſoude en poudre, deux onces de ſel marin, & une once de fleurs de ſoufre; mettez le tout dans un pot de terre verniſſé; verſez deſſus trois pintes d'eau; faites-les bouillir & réduire à deux; paſſez la liqueur, & enfermez-la dans des bouteilles, comme il eſt dit ci-deſſus.

On conçoit aiſément quelles ſont les

propriétés & les avantages de ces bains, eu égard aux cauſes & aux effets des maladies ſcrophuleuſes.

Cérat.

N°. 2. PRENEZ quatre onces de cire blanche, ſix onces d'huile d'amandes douces, une once de blanc de baleine, & demi-once de térébenthine de Veniſe ; faites fondre le tout au bain-marie ; remuez le mélange, &, lorſqu'il ſera refroidi, mettez-le dans un pot pour l'uſage.

Emplâtre contentif & défenſif.

N°. 3. PRENEZ deux pintes de bon vinaigre blanc que vous verſerez ſur deux livres de litharge ; faites bouillir dans un chaudron de fer, ayant ſoin de remuer la matière qui ſe précipite au fond. La liqueur blanchira à meſure que le plomb ſe diſſolvera ; &, lorſque la liqueur ſera preſque évaporée, ajoutez-y deux livres d'huile d'olive ; continuez l'ébullition juſqu'à ce que la matière devienne épaiſſe & prenne une conſiſtance emplaſtique ;

ajoutez-y alors demi-livre de cire jaune coupée par morceaux : vous aurez ſoin dans ce moment de modérer le feu, & quand elle ſera fondue & mélangée, vous y ajouterez quatre onces de térébenthine de Veniſe.

Au défaut de cet emplâtre, on pourra ſe ſervir d'onguent de la mère. Soit qu'on emploie l'un ou l'autre, on aura ſoin de ne pas trop charger d'emplâtre ou d'onguent les linges dont on doit couvrir les plaies.

Emplâtre fondant & réſolutif.

N°. 4. PRENEZ demi-livre de ſavon d'Alicante bien choiſi, coupé par morceaux minces, & une once de bon alkali fixe diſſous dans le moins d'eau poſſible; faites-le amollir dans une terrine de terre verniſſée, que vous expoſerez au bain-marie; lorſqu'il ſera réduit ſous une forme gélatineuſe, vous y ajouterez demi-livre d'emplâtre *manus Dei*, coupé auſſi par morceaux; &, quand le tout ſera bien mélangé, vous verſerez deſſus une once de ſel ammoniac diſſous dans ſuffiſante quantité d'eau : vous obſerverez de toujours re-

muer cette masse jusqu'à ce qu'elle prenne la consistance emplastique ; en retirant la terrine du bain-marie, vous y ajouterez six gros de camphre dissous dans suffisante quantité d'huile d'olive, & vous continuerez de remuer jusqu'à ce que toute la masse soit refroidie.

Toutes les fois que l'on emploiera cet emplâtre, on aura soin de l'étendre d'abord très-mince sur du linge ; car, sans cette précaution, il exciteroit à la peau une sorte de phlogose qui, devenant bientôt trop douloureuse, obligeroit à en suspendre l'application : si cependant, malgré cette attention, la peau devenoit trop sensible, on le suspendroit, pour le mettre quand la peau auroit repris sa teinte naturelle. J'ai très-souvent remarqué que cet emplâtre excitoit sur la partie où il étoit appliqué un suintement dont l'humeur, en se desséchant, formoit sur la peau une sorte d'incrustation, sans néanmoins l'endommager. C'est par ces suintemens continués, aidés d'ailleurs des remèdes internes, que s'opère la résolution dans les tumeurs.

Poudre réſolutive pour former les ſachets.

N°. 5. PRENEZ ſel marin bien décrépité & ſel ammoniac bien ſec, de chaque quatre onces; réduiſez-les en poudre fine; ajoutez-y une once de chaux éteinte à l'air, & demi-once de camphre en poudre; mêlez le tout bien exactement, & enfermez cette poudre dans une bouteille que vous boucherez bien, & que vous tiendrez dans un lieu ſec.

Lorſqu'on voudra s'en ſervir, on en enfermera dans un ſac d'une toile ſerrée, de la grandeur requiſe pour l'endroit où on veut l'appliquer; on piquera cette toile de manière que les fils, qui paſſent de part en part, faſſent de petites loculles capables de retenir la poudre, & de l'empêcher d'aller çà & là. Ce ſachet, applicable dans les cas que l'on indiquera, ſera renouvelé tous les huit jours.

CHAPITRE IV.

De la cure des Scrophules en général.

COMME on a vu les Scrophules, ſouvent légères dans leur origine, inſenſiblement s'accroître, marquer tous les changemens par leſquels elles paſſent, par des caractères déterminés, avant d'arriver à leur comble; on les verra de même dans la cure ſuivre une dégradation régulière, & ſe terminer pour la plupart heureuſement, les unes ſans laiſſer aucuns veſtiges de leur ancienne exiſtence, & les autres en laiſſant quelques traces, mais rarement difformes, & très-peu de ſujets mutilés. On doit cependant excepter de cette règle générale les maladies qui, avant l'uſage des remèdes, étoient déja trop avancées pour en recevoir tout le bénéfice, telles que ces groupes glanduleux ſuppurés, ces énormes dépôts dans les interſtices des muſcles que la ſuppuration a preſque diſſéqués; ces caries aux os de la face & ſur-tout de l'orbite, les ca-

ries profondes aux épiphyſes articulaires, celles de l'épine & des os innominés ; & enfin, la plus grande partie de ces maladies qui avoient été attaquées par le cauſtique, & qui, bien loin d'avoir été ſoumiſes à un traitement méthodique, avoient encore reçu de nouvelles forces par l'impropriété des médicamens qu'on avoit employés.

Pour procéder avec ordre dans la cure des Scrophules, je crois devoir reprendre celui que j'ai établi au commencement de cet Ouvrage : par ce moyen j'éviterai la confuſion, & j'appliquerai à chaque claſſe de maladie le remède principal & les moyens auxiliaires déja indiqués ; je diſtinguerai le temps où ils doivent être changés relativement à leur effet, & aux différentes formes que la maladie prendra.

On ne ſera pas toujours aſſez heureux pour arrêter ſubitement les progrès d'un mal qui, au premier aſpect, paroît ne devoir pas être de conſéquence, mais qui, en peu de temps, devient quelquefois ſi terrible, que les remèdes, même les plus efficaces, ne peuvent pas d'abord en arrêter le cours. Cette progreſſion rapide d'accidens auroit, à

la vérité, de quoi effrayer, ſi l'expérience ne mettoit un terme à la terreur qu'ils inſpirent. Ces mouvemens impétueux, mais aſſez rares, leſquels ne peuvent être critiques au commencement d'une maladie, ſont, pour l'ordinaire, de bon augure; cette efferveſcence qui dure plus ou moins de temps, s'appaiſe, diminue inſenſiblement, & s'arrête enfin. Le calme qui ſuccède met la nature en état de profiter de tous les ſecours que l'art lui offre, & d'agir de concert avec eux pour rétablir la ſanté: c'eſt ce qu'on obſerve ordinairement dans les Scrophules bénignes.

CHAPITRE V.

De la cure des Scrophules qui attaquent les parties molles.

SECTION PREMIÈRE.

De la cure des Scrophules bénignes qui attaquent la peau, la graiſſe & les glandes.

IL n'eſt pas toujours facile de diſtinguer, dans les premiers temps, quelles doivent être les ſuites des éruptions cutanées qui arrivent aux enfans dans le temps de la première dentition. Comme elles peuvent être ſalutaires, elles peuvent auſſi être ſuivies d'incommodités ſecondaires; ce ne ſera donc qu'en les obſervant, qu'on ſera en état de juger ſi elles ſont critiques ou non. Si elles reparoiſſent après s'être une fois diſſipées, on ne pourra douter que l'enfant ne conſerve un vice qui, quoique ſimple, pourroit être la ſource de ſa mauvaiſe ſanté future.

Si le lait de la nourrice eſt trop ancien, trop épais & en petite quantité, & que pour y ſuppléer elle ait donné de la bouillie à l'enfant, on ne pourra faire ceſſer les accidens dont il eſt vexé, qu'en lui donnant une nouvelle nourrice, dont le lait, plus fluide, ſoit aſſez abondant pour délayer les humeurs déja épaiſſies, fournir une nourriture légère & propre à réparer tous les torts de la première. On ſera d'autant plus sûr de réuſſir & de préſerver l'enfant des nouvelles ſecouſſes, qu'on aura ſoin, dans les premiers temps, de débarraſſer l'eſtomac & les premières voies, des humeurs qui y ſont amaſſées, en lui faiſant prendre, à pluſieurs repriſes dans la journée, quelques cuillerées de ſirop de chicorée, ou ſimple, ou compoſé de rhubarbe, ſuivant le beſoin.

Si, malgré ces précautions, il eſt encore reſté dans le ſang quelques veſtiges de la mauvaiſe nourriture donnée d'abord, & qu'elle ſe dépoſe à la peau, dans les follicules du pannicule graiſſeux, ou dans les glandes, on pourra donner des ſucs dépurés faits avec parties égales de feuilles de chicorée & de cerfeuil, dont l'enfant prendra matin

& ſoir une cuillerée, & dont on continuera l'uſage pendant quelques mois, obſervant de le purger tous les quinze jours, avec demi-once de ſirop de pomme & autant de ſirop de chicorée compoſé. On interrompra de temps en temps ces remèdes, pour les reprendre enſuite : mais ſi l'on n'appercevoit aucun changement dans les tumeurs ou glanduleuſes, ou adipeuſes, on pourroit alors ajouter au ſuc de chicorée & de cerfeuil, une égale quantité de celui de creſſon de fontaine.

C'eſt après avoir ainſi diſpoſé la nature à recevoir l'impreſſion d'un remède plus actif, que l'on peut, avec la plus grande ſécurité, faire uſage de la moitié d'une de nos pilules réſolutives, donnée d'abord le matin à jeun, délayée dans une cuillerée du ſuc ci-deſſus ; & quand l'enfant y aura été habitué pendant quinze à vingt jours, alors on en donnera une doſe ſemblable le ſoir ; on continuera pendant au moins trois mois, & même plus, obſervant de purger l'enfant comme il a été dit. Il faut cependant obſerver que ſi l'enfant alloit à la garderobe plus de deux ou trois fois dans les vingt-quatre heu-

res, on s'en tiendroit ſeulement à la première doſe du matin, en donnant néanmoins le même ſuc le ſoir. Cette quantité ſera ſuffiſante pour un enfant depuis l'âge de deux juſqu'à trois & quatre ans.

Par ces moyens, on verra les rougeurs qui ſont à la baſe des incruſtations galeuſes, ſe diſſiper peu à peu; les croûtes ſe deſſécher, & tomber d'elles-mêmes ſans laiſſer d'impreſſion à la peau. Mais ſi, après la chute de ces gales, la peau n'étoit pas entièrement cicatriſée, qu'il s'y fît encore de nouveaux ſuintemens, & que les linges vinſſent à s'y coller, leur décollement exciteroit de très-vives douleurs chaque fois que l'on changeroit l'enfant: c'eſt pour obvier à ce déſordre, qui en pourroit encore occaſionner d'autres, que je me ſers du cérat n°. 2. ſect. 2. ci-devant indiqué, étendu aſſez mince ſur du linge, qu'on renouvellera matin & ſoir.

On verra encore l'engorgement des glandes, celui du pannicule graiſſeux, & les petites tumeurs qui s'y ſont formées, s'affaiſſer peu à peu & ſe diſſiper entièrement. Il ne faut pas pour cela

s'attendre à ne voir jamais reparoître quelque éruption, toutes les fois que la nature fera de nouveaux efforts pour la ſortie des dents; mais ces éruptions ſeront moins fortes, moins abondantes & de moindre durée. Les accidens de la dentition une fois paſſés, on reprendra l'uſage des remèdes ci-deſſus, que l'on continuera dans le calme, & que l'on interrompra pendant les ſecouſſes momentanées de la dentition. Toutes ces révolutions ſeront paiſibles, ſi la nourrice ou la mère fait uſage d'alimens ſains, & que le lait ſoit aſſez abondant pour nourrir l'enfant ſans le ſecours de la bouillie, ou d'autres alimens auſſi peu convenables à ſon état.

Mais ſi cette humeur morbifique n'a pu être évacuée, ou ne l'a pas été ſuffiſamment, & que par l'action des remèdes elle ait été ſeulement diviſée & réſorbée dans la maſſe du ſang, elle ſe dépoſera ſur les glandes ou dans les graiſſes qui les environnent, ou dans la membrane adipeuſe, où elle formera promptement des dépôts, comme nous l'avons dit. La fièvre qui accompagnera ces dépôts critiques & phelgmoneux, s'appaiſera ſitôt que le pus ſera

amaſſé & que les tumeurs ſeront venues à parfaite maturité. On favoriſera la ſuppuration par l'application de différens cataplaſmes émolliens & maturatifs. Lorſque la fluctuation ſera bien ſenſible, & que les duretés ſeront tout-à-fait fondues, on laiſſera ouvrir ces tumeurs d'elles-mêmes; le pus s'écoulera lentement par la petite ouverture qui ſe ſera faite dans l'endroit le plus élevé; de jour en jour cette ouverture s'élargira; le pus s'évacuera inſenſiblement; la peau s'affaiſſera, ſe recollera à la baſe de la tumeur, & laiſſera l'ulcère rond & plat, qui ne tardera pas à ſe cicatriſer au moyen de l'emplâtre n°. 3. ſect. 2, qu'on renouvellera matin & ſoir. Cependant ſi ces tumeurs étoient très-conſidérables, & que l'on préſumât qu'elles ne puſſent pas ſuivre la loi générale que nous venons d'établir, alors on les ouvriroit avec la lancette; & en les panſant ſuivant leurs différens états, & ſuivant d'ailleurs l'uſage des remèdes intérieurs, elles parviendront promptement à bonne cicatrice. Cette terminaiſon, qui eſt la plus favorable, n'arrive guère qu'aux enfans qui ont une forte conſtitution; car, dans ceux qui ſont foibles, délicats & lan-

guiſſans, & dont les forces centrales ne ſont pas aſſez puiſſantes pour porter l'humeur viciée à l'extérieur du corps, elle ſe dépoſe alors dans les graiſſes ou dans les glandes de la poitrine & du bas-ventre, où, par le ravage qu'elle y fait, elle cauſe ſouvent la mort aux enfans, à moins que par un nouvel effort de la nature, elle ne ſorte avec les crachats, ou que, transférée ſur les inteſtins, elle ne ſe confonde avec les déjections, & ſoit portée au dehors, comme je l'ai vu arriver pluſieurs fois. Soit que cette humeur ait été expulſée, ou qu'elle ait été retenue au dedans, il ne faut pas moins continuer les remèdes pour dépurer la maſſe du ſang, & empêcher de nouveaux amas dans les parties, qui ne ſont déja que trop d'obſtacles à la circulation.

Lorſqu'on n'a pas dompté ce vice dans les premiers temps du ſecond âge, & que les engorgemens des glandes du cou, loin d'être diſſipés, ſe ſont encore accrus, il faut avoir recours aux mêmes pilules réſolutives, & en augmenter graduellement la doſe depuis une juſqu'à deux, dont les enfans prendront moitié le matin, l'autre moitié

le ſoir, & par deſſus, trois onces de ſuc de creſſon. On continuera pendant deux ou trois mois de ſuite, obſervant de purger l'enfant toutes les trois ſemaines ou tous les mois, avec la poudre ſect. 1ere. nº. 3. ou autre eſpèce de purgatif. On appliquera à nud ſur ces glandes gonflées un cataplaſme de ciguë fraîche écraſée, qu'on renouvellera matin & ſoir, ayant ſoin de le mettre aſſez épais pour qu'il ne ſe sèche pas. Cette plante, facile à avoir pendant ſept à huit mois de l'année, ſera ſuppléée pendant l'hiver par une forte décoction de racine de ciguë, dans laquelle on mettra quantité ſuffiſante de farine de graine de lin, pour en faire un cataplaſme épais, dont on ne fera uſage qu'autant que les glandes ſeront volumineuſes, dures & douloureuſes; car, autrement, on ne mettra deſſus qu'un paquet de laine graſſe ou de coton, enveloppé dans de la mouſſeline; ou bien on appliquera deſſus un ſachet, dans lequel on aura enfermé de la poudre réſolutive, ci-devant déſignée nº. 5. ſect. 2.

Quelque moyen qu'on emploie, on aura grande attention de tenir toujours ces parties couvertes & chaudement,

ſur-tout pendant l'hiver. Sous quelques prétextes que ce puiſſe être, il faut bien ſe garder de manier ces glandes, & de les toucher avec une ſorte de rudeſſe capable de rompre les follicules où l'humeur eſt amaſſée : traitement qui procureroit bientôt la ſuppuration dans une partie qui doit ſe réſoudre naturellement. Ces remèdes, long-temps continués & rarement interrompus, ſi ce n'eſt quelquefois pendant ſeulement quelques jours après les purgations, procureront la réſolution des glandes obſtruées, tant intérieurement qu'extérieurement; préſerveront les enfans de beaucoup de maladies attachées à leur âge; faciliteront leur développement & leur accroiſſement, & les diſpoſeront à paſſer paiſiblement ces temps ſouvent critiques de l'âge nubile, terme ordinaire auquel les glandes, ſi elles ſont encore engorgées, ſe réſolvent. Mais ſi à cette époque la nature, encore trop languiſſante, ne paroît pas diſpoſée à procurer cette réſolution tant deſirable, il faut alors accélérer doucement ſon action, l'animer & la ſoutenir par degrés, en donnant matin & ſoir d'abord cinq à ſix gouttes de la teinture n°. 5.

ſect. 1. dans quelques boiſſons appropriées, en augmentant inſenſiblement la doſe juſqu'à celle de quinze gouttes le matin, & autant le ſoir; ce qu'il faudra continuer juſqu'à parfaite guériſon. Ce moyen, dont la nature favoriſe l'action, complette ordinairement la cure.

On ne parviendroit jamais à ce but, ſi on ne faiſoit ſuivre à l'enfant le régime le plus exact, quant à la nature des alimens & à leur quantité, en évitant dans le premier âge la bouillie, les farineux non fermentés, les fruits crus, verts ou acides, le lait caillé, le fromage & tout laitage; la viande, le lard, le beurre ancien ou ſalé; la pâtiſſerie, les viandes hâchées, ſalées & épicées; les ſauces, les ſucreries, le cidre, la bière, le vin: toutes choſes funeſtes aux enfans, même les plus ſains, & qui deviennent très-dangereuſes à ceux qui ſont déja malades. Leur nourriture conſiſtera donc en ſoupe légère, en panade ſans beurre avec un peu de ſucre, du pain, des œufs frais & des légumes aqueux.

Cette loi ſera invariable dans le ſecond âge, avec cette différence que l'on pourra donner un peu de viande

de facile digeſtion, ſeulement au dîner; que l'on augmentera la nourriture, ayant égard à l'accroiſſement de l'enfant, à ſon appétit, à ſa digeſtion, & à la réparation dont il aura plus ou moins beſoin, en raiſon de ſa diſſipation. La boiſſon ordinaire de ces enfans ſera relative à leur conſtitution & au caractère de leur maladie. Si la peau eſt affectée d'incruſtations écailleuſes sèches, l'infuſion de ſcabieuſe n°. 8, ſect. 1, eſt préférable à toute autre. On uſera avec beaucoup d'avantage de l'infuſion de ſquine n°. 8, toutes les fois que la maladie attaquera le pannicule graiſſeux. L'infuſion de feuilles de noyer n°. 8, ſera de la plus grande efficacité dans les tumeurs glanduleuſes, avec ou ſans ſuppuration. Il peut néanmoins ſe rencontrer quelques cas qui exigent d'autres boiſſons : alors on ſe conformera aux circonſtances, ſans perdre de vue l'intention que l'on doit avoir de remplir ſon objet. On a vu combien les lieux bas & humides ſont funeſtes aux enfans attaqués d'écrouelles; il ſera donc de la plus grande néceſſité d'écarter cet inconvénient propre à fomenter leurs maux, en fixant leurs demeu-

res dans des endroits ſecs & élevés. On aura ſoin auſſi de les tenir le plus proprement poſſible, & de les vêtir aſſez pour les garantir du froid pendant l'hiver. Il ne ſera pas moins important de leur procurer du mouvement, de les faire aller en plein air, ſur-tout lorſqu'il eſt pur, ſec, & le ciel ſerein.

Les engorgemens des glandes de ceux qui habitent les montagnes ou les vallées dont on a fait mention, ſeront ſoumis aux mêmes traitemens quant aux remèdes internes, obſervant ſeulement d'augmenter les pilules réſolutives juſqu'au nombre de quatre pour les adultes, graduant la doſe, c'eſt-à-dire, commençant d'abord par une le matin pendant quelques jours, enſuite une autre le ſoir; & après que les malades y auront été accoutumés pendant au moins quinze jours, ils en prendront deux le ſoir; ce que l'on continuera ainſi pendant un mois ou ſix ſemaines, après leſquelles ils pourront en prendre deux le matin & deux le ſoir. Cette doſe, qui eſt la plus grande, n'aura lieu qu'autant que le cas l'exigera & que la maladie ſera plus rebelle: ſi cependant elles procuroient plus de deux ou trois ſelles cha-

que jour, on en diminueroit la quantité. On obſervera de purger les malades au moins tous les mois avec la poudre n°. 3, ſect. 1, ou autre médecine dont ils auroient éprouvé de bons effets.

L'emplâtre n°. 4. ſect. 2, étant de tous les topiques celui qui m'a le mieux réuſſi dans ces eſpèces de gonflemens preſque loupeux, je n'ai pas héſité à l'employer ſur ces ſortes de tumeurs, dont je n'ai pas eu occaſion de voir un auſſi grand nombre que des autres. La diminution ſenſible que j'ai obſervée par ſon uſage, m'engage à le conſeiller en pareil cas. Il eſt d'ailleurs facile de voir par la compoſition de cet emplâtre, que bien loin d'être nuiſible, il ne peut jamais être que ſalutaire. Je ne me ſuis néanmoins déterminé à l'employer, qu'après avoir vainement eſſayé l'application des différens emplâtres, cataplaſmes, &c.

SECTION II.

De la cure des Scrophules malignes qui attaquent la peau.

LES éruptions ſimples qui ſe manifeſtent à la peau vers les temps de la

première dentition, ont, comme on l'a déja obſervé, des différences bien ſenſibles avec celles qui s'y montrent dans les mêmes temps, lorſque la cauſe eſt compliquée de quelques vices. On a remarqué que la gale humide ou sèche tranſmiſe aux enfans par leurs parens ou leurs nourrices, ſe développe promptement, & laiſſe ſur la peau des indices certains de ſa nature. Comme ces éruptions, toujours de mauvais caractère, cauſent pour l'ordinaire des accidens fâcheux, qui, s'ils n'étoient calmés, jetteroient les enfans dans les plus grands périls, je crois devoir inſiſter ſur les moyens que la raiſon, éclairée de l'expérience, m'a enſeignés, pour en adoucir les ſymptômes, garantir les enfans de nouveaux accidens, & donner le temps aux remèdes d'en détruire la cauſe.

Les gales humides qui ſurviennent à la tête, au cou, au bras, & qui, quelquefois, ſe répandent ſur toute l'habitude du corps, cauſent des démangeaiſons ſi intolérables, qu'elles jettent les enfans dans les plus cruelles agitations, troublent le ſommeil, ôtent l'appétit, excitent la fièvre; & le ſuin-

tement, qui accompagne ces éruptions, les épuiſe, & les jette dans le maraſme. Ce n'eſt pas tout : les linges dont on les enveloppe, ſe collent à la peau, & ils ne s'en détachent qu'avec beaucoup de difficulté & de douleur, & même la déchirent.

S'il eſt très-important d'attaquer la cauſe, il ne l'eſt pas moins d'obvier aux ſymptômes les plus urgens ; c'eſt pourquoi on baignera l'enfant dans une décoction de racines de guimauve, ou de feuilles de mauves & de graine de lin. Au ſortir du bain, on appliquera ſur les endroits qui ſuintent le cérat n°. 2, ſect. 2, étendu mince ſur du linge, & on continuera ces bains tant que le beſoin l'exigera. Mais ſi, par des circonſtances particulières, telles que la toux, le dévoiement, la fièvre, il n'étoit pas poſſible de baigner l'enfant, on ſe contenteroit de baſſiner avec cette décoction les endroits de la peau entamés, & de les couvrir enſuite avec le cérat ci-deſſus. Pendant que l'on adoucira, ou par des bains, ou par des lotions, l'acrimonie de l'humeur transférée à la peau, on fera prendre d'abord à l'enfant une demi-pilule réſolutive le matin à jeun, & par deſſus

deſſus une taſſe d'infuſion de fleurs de ſcabieuſe & de ſureau, en forme de thé, à laquelle on ajoutera un peu de ſucre. On continuera ces remèdes comme il vient d'être dit; enſuite on augmentera la doſe d'une demi-pilule que l'on donnera le ſoir; & après que le malade y aura été habitué pendant pluſieurs mois, on donnera une pilule entière; & on parviendra enfin, en allant ainſi par gradation, à en donner une entière le matin & une pareille le ſoir; doſe cependant qui n'aura lieu que pour les enfans au-delà de trois à quatre ans, ayant attention de donner par deſſus une taſſe de l'infuſion déja preſcrite. On aura auſſi grand ſoin de purger l'enfant au moins tous les mois avec la poudre indiquée n°. 3. ſect. 1.

Quant à l'eſpèce de gale en forme de teigne, qui comprend tout le cuir chevelu, on aura attention de l'imbiber de beurre bien frais, ou de ſain-doux récent, & de couvrir la tête avec des feuilles de poirée amorties, ou du papier *joſeph*. A la chute de ces gales, ſuccédera un écoulement très-abondant qu'il faut bien ſe garder de ſupprimer; car alors les glandes du cou, celles de

deſſous le menton ne tarderoient pas à ſe gonfler, l'engorgement des lèvres, du nez, de la membrane pituitaire en ſeroit l'effet, & les paupières s'imbiberoient bientôt de cette humeur, qui en peu temps gagnant la conjonctive, exciteroit une ophthalmie, dont la ſuite feroit de petits boutons ou abcès ſur la cornée tranſparente, comme il a déja été dit. C'eſt pourquoi on continuera ces mêmes panſemens matin & ſoir, juſqu'à ce que la dépuration ſoit faite, & que les remèdes ayant eu le temps d'attaquer, d'ébranler & d'atténuer la cauſe du mal, il ne ſe reproduiſe plus, ou du moins ſoit tellement adouci, que les angoiſſes & la douleur ne troublent plus ni le ſommeil, ni la nutrition.

Les gales sèches, quoique moins douloureuſes & incommodes, ne mettent pas pour cela les enfans à l'abri de tout danger; car l'humeur moins fluide qui s'y arrête trouve dans ces incruſtations ſolides des obſtacles inſurmontables aux forces qui les pouſſent : ces humeurs doivent donc ſe porter ſur d'autres parties où elles trouvent moins de réſiſtance, ou demeurer confondues dans la maſſe des liquides qui circulent. On

voit de-là combien il eſt important d'aider la nature, & de la ſoulager par les endroits qu'elle a elle-même choiſis. C'eſt pourquoi il ſera néceſſaire de baigner les malades, pour aider la chute de ces incruſtations, & ouvrir autant d'iſſues propres à faciliter & opérer la dépuration des humeurs nuiſibles. Au ſortir du bain, on mettra ſur les endroits qui ſuintent des linges couverts du cérat n°. 2. ſect. 2, & on panſera les gales de la tête comme il vient d'être dit. Ces bains n'excluent pas l'uſage des pilules réſolutives, dont l'effet ſera d'autant plus efficace, que ces humeurs ſeront délayées, la peau relâchée, & les ſuintemens plus ou moins abondans. Pour en aider l'action, on fera prendre matin & ſoir, ſoit avant, ſoit après les pilules, trois onces de ſuc de creſſon pilé & exprimé à travers un linge. Dans le cours du traitement, on obſervera leur effet, pour en augmenter ou en diminuer la doſe à meſure que l'enfant croîtra, & que le corps s'accoutumera à l'action de ce remède. On jugera de ſes effets par les changemens qui arriveront; car, à meſure que les gales tomberont, elles reparoîtront &

moins larges, & moins épaiſſes : indice certain de la diminution de la cauſe. On n'obtiendroit jamais par ces moyens tout le ſuccès qu'on a lieu d'en attendre, s'ils n'étoient aidés du régime dont on a parlé dans la cure des Scrophules bénignes.

Il eſt bon d'obſerver que ſi les enfans n'alloient pas au moins deux fois dans le jour à la garderobe, on interpoſeroit les pilules laxatives avec les réſolutives, principalement ſi l'on remarquoit que la réſolution ſe fît dans les parties engorgées, & que la réſorption des matières purulentes, amaſſées dans les tumeurs, ſe manifeſtât clairement par la diminution de leur volume.

SECTION III.

De la cure des Scrophules malignes qui attaquent la membrane adipeuſe.

COMME les éruptions à la peau ne procèdent que du vice des humeurs qui y arrivent, après avoir plus ou moins long-temps ſéjourné dans la membrane adipeuſe qui eſt au deſſous, & dont ſouvent elle a endommagé les graiſſes renfermées dans les cellules qui

la compoſent, il n'eſt pas étonnant de voir ſurvenir des tumeurs dans les différens endroits du corps, & ſur-tout dans ceux où ce tiſſu cellulaire eſt plus abondant. Les déſordres que les graiſſes viciées ont coutume d'occaſionner, méritent, de la part du médecin, beaucoup d'attention pour éviter les délabremens qu'elles peuvent opérer ſous la peau & dans les interſtices des muſcles, ſi cette humeur paroît s'y être principalement fixée. Mais ſi elle occupe le viſage, les lèvres, le nez, ſur-tout les yeux, on ne peut trop ſe hâter d'établir à un des bras, & même aux deux, un cautère pour garantir les yeux, ſinon d'une perte totale, au moins d'ophthalmie douloureuſe, dont les ſuites ſont toujours de petits ulcères ſur la cornée tranſparente, des cicatrices épaiſſes qui gênent, troublent, & ôtent ſouvent la viſion. On ſait que toutes les cellules du pannicule graiſſeux communiquent entre elles; par conſéquent, ſi on pratique dans la membrane adipeuſe une ouverture par laquelle il doit ſe faire une dépuration journalière, on verra aſſez promptement cette humeur ſe déplacer, prendre l'eſſor, & s'écouler;

ſoulager l'enfant, & libérer ſes yeux du danger imminent qui les menaçoit.

On n'aura cependant recours au cautère, qu'après avoir ſaigné l'enfant, ſi les circonſtances le permettent, & après avoir employé les collyres, les lotions adouciſſantes, & maintenu le malade dans un régime délayant & humectant. La ſaignée néanmoins n'aura lieu qu'autant que l'enfant ſera ſanguin, que l'inflammation ſera grande & que les douleurs ſeront vives. Je préfère le cautère à l'écorce du thyméléa & aux véſicatoires, parce que l'un & l'autre portent dans la maſſe du ſang une matière ténue & âcre, qui, irritant le ſyſtême vaſculaire & les nerfs, les contractent, les froncent, & occaſionnent ſouvent des ſtaſes dans des parties où peut-être il ne s'en ſeroit jamais fait ſans l'agacement qu'elles ont reçu. J'ai ſouvent vu les glandes du cou s'engorger conſidérablement par l'application d'un véſicatoire à la nuque, ou de l'écorce de thyméléa placée derrière les oreilles. La douleur, l'inflammation, & même l'éryſipèle qui ſuccède ſouvent aux applications de ces exutoires, dont j'ai rarement obtenu un ſoulagement durable, m'ont déterminé

à les rejeter, & à leur préférer le séton à la nuque, lorsque le cautère n'étoit pas praticable, soit à cause de l'extrême maigreur des enfans, soit à raison de la maladie de l'articulation du bras avec l'avant-bras.

Pendant que ces accidens seront en vigueur, on fera prendre à l'enfant trois ou quatre verres de petit-lait, le matin à jeun, édulcoré avec une once de sirop de violette sur une chopine. Lorsque les yeux seront en sûreté, on donnera à l'enfant, matin & soir, trois onces de suc dépuré à froid, fait à parties égales avec feuilles de cresson de fontaine & de cerfeuil. On écrasera aussi douze à quinze cloportes dans chaque prise, dans chacune desquelles on fera fondre six grains de sel ammoniac. On continuera pendant quinze jours; on le purgera ensuite avec la poudre prescrite n°. 3, sect. 1; & dès le lendemain on lui donnera une des pilules résolutives, & ensuite la prise du suc ci-dessus, dont on continuera l'usage pendant huit jours, après lesquels on lui donnera une autre pilule le soir, & par dessus la prise de suc ci-devant prescrite, &, pour boisson ordinaire, l'infusion de squine. Ces re-

mèdes ſeront ſuivis avec aſſiduité pendant environ trois mois, ayant ſoin de purger les malades une fois tous les mois avec la poudre n°. 3, ſect. 1. Mais ſi, malgré ces moyens continués avec perſévérance, on n'appercevoit pas de diminution ſenſible dans l'engorgement de la membrane adipeuſe & dans les tumeurs qui s'y ſont formées, on verroit bientôt les glandes que ces graiſſes environnent, ſe gonfler, ſe réunir, s'amonceler, & former des maſſes conſidérables. C'eſt donc pour obvier à ces accidens, que je conſeille l'eau minérale artificielle ſect. 2, n°. 1, à la doſe de huit onces, mêlée dans le bain fait avec la décoction des plantes émollientes. On n'interrompra pas les autres remèdes pendant l'uſage des bains, que l'on fera prendre très-modérément tièdes : les circonſtances en détermineront le nombre.

SECTION IV.

De la cure des Scrophules malignes qui attaquent les glandes.

DANS la cure des Scrophules, on n'eſt pas toujours aſſez heureux pour

commencer le traitement dès leur naiſſance, & elles ont ſouvent fait beaucoup de progrès avant d'avoir été attaquées par aucun remède, ou ceux dont on s'eſt ſervi n'en ont pas même ralenti le cours. Il s'enſuit que ces maux, qui étoient curables dans leur origine, oppoſent dans leurs progrès des difficultés preſque inſurmontables. C'eſt ce que l'on voit arriver aux glandes du cou, à celles des aiſſelles & à celles des aines, lorſqu'elles ſe ſont conſidérablement accrues, & que, s'étant entaſſées & collées les unes aux autres, elles préſentent des maſſes très-volumineuſes. Ceci arrive principalement chez les indigens, qui, faute de connoiſſances, négligent les maux qu'ils croient pouvoir ſe diſſiper d'eux-mêmes. J'ai vu tant de fois leur eſpérance trompée, & leurs enfans victimes de leur ignorance, que j'ai ſouvent héſité à entreprendre des guériſons contre leſquelles toutes les forces de l'art me paroiſſoient devoir échouer. Je me ſuis cependant quelquefois ſu bon gré d'avoir oſé tenter des remèdes dont je n'avois rien à craindre, ſi ce n'eſt le défaut de ſuccès; mais les nuances d'amélioration que

j'ai obſervées dans leur uſage m'ont encouragé à les continuer; & j'ai vu avec ſatisfaction, que la nature ſe prêtoit aux efforts de l'art, & que l'un & l'autre, concourant enſemble, ont apporté des changemens incroyables, & dans les glandes engorgées, & dans toutes les fonctions eſſentielles, qui étoient preſque ſuſpendues, ou, pour le moins, très-gênées.

Ces ſortes de maſſes glanduleuſes ne ſe montrent preſque jamais dans le premier âge, & elles ne deviennent telles que dans le temps de la ſeconde dentition, & même au-delà de ce terme. Les enfans ſont alors languiſſans, pareſſeux, peſans, & endormis pour la plupart; ils ſont peu développés; la circulation eſt gênée de tous côtés, & inégale; les viſcères, ſurchargés de ſang, dont ils peuvent à peine ſe débarraſſer, menaceroient d'une ruine prochaine, ſi on ne les délivroit du poids énorme qui les accable. C'eſt pourquoi, avant de commencer aucun remède, il faut ſaigner les malades, & ne leur tirer de ſang qu'en raiſon de leurs forces, de la dureté du pouls & de l'intenſité des accidens. On leur fera prendre enſuite, matin & ſoir, pen-

dant huit ou dix jours, un petit bouillon fait avec le veau, les racines de bardane, de piſſenlit & de grande chélidoine, le cerfeuil, les feuilles de chicorée, &c. On les purgera enſuite avec la poudre preſcrite n°. 3, ſect. 1. Après avoir délayé les humeurs, & les avoir évacuées plus ou moins, ſuivant le beſoin, on leur fera prendre le matin à jeun, & le ſoir en ſe couchant, quatre onces de ſuc dépuré à froid, fait à parties égales avec feuilles de creſſon, de chicorée & cerfeuil; on fera fondre douze grains de ſel ammoniac dans chaque priſe. Lorſque ces malades auront pris ce ſuc pendant au moins quinze jours, on les purgera comme il eſt dit cideſſus; & dès le lendemain, on leur fera prendre, le matin à jeun, une pilule réſolutive, que l'on continuera au moins pendant huit jours, après leſquels on en fera prendre une ſeconde le ſoir, obſervant de donner toujours la priſe des ſucs par deſſus les pilules. Leur boiſſon ſera une légère décoction de chiendent, dans laquelle on fera infuſer quelques feuilles de noyer. Ces remèdes ſeront continués avec exactitude pendant trois mois, obſervant de

les purger au moins toutes les trois semaines avec la poudre n°. 3, dont on augmentera ou diminuera la dose relativement à ses effets.

Tandis que l'on travaille avec assiduité à déraciner la cause de ces maux par des remèdes intérieurs, il n'est pas moins nécessaire de donner tous ses soins à procurer, par des topiques, la résolution des tumeurs qui, par leur présence & leur dureté, gênent & blessent les parties du voisinage ; on appliquera donc sur ces masses glanduleuses des cataplasmes faits avec une forte décoction de racines de ciguë, la farine d'orge & le miel, dans une chopine de laquelle on aura fait fondre un gros de sel ammoniac. On renouvellera ce cataplasme matin & soir, & on aura attention qu'il soit assez épais pour qu'il ne se sèche pas. On peut préparer le cataplasme avec l'urine nouvelle d'une personne saine, & retrancher le sel ammoniac.

Ces tumeurs indolentes & de nature froide se résolvent très-difficilement, & ne paroissent guère prendre la voie de la résolution qu'après que le tissu cellulaire engorgé, qui environne ces glan-

des, eſt venu à ſuppuration. On voit paroître alors, ſans fièvre, une ou pluſieurs tumeurs molles & plates, ſans changement de couleur à la peau. Ces tumeurs peu à peu s'élèvent, s'arrondiſſent; & l'on y ſent aiſément la fluctuation, ſans que pour cela il y ait eu ni douleur, ni rougeur. Le fluide amaſſé ſous la peau ſeroit long-temps à l'uſer & à la percer, pour ſortir, ſi l'art ne venoit à ſon ſecours. Il feroit alors des délabremens conſidérables, des routes tortueuſes, des clapiers, où le fluide recueilli aggraveroit encore le mal. C'eſt donc pour obvier à ces accidens, qu'il faut appliquer ſur l'endroit le plus élevé de ces tumeurs un emplâtre fenêtré d'un petit trou à paſſer au plus un pois de veſce, dans lequel on mettra une pierre à cautère de la grandeur du trou, par deſſus un petit tampon de charpie, & enſuite un emplâtre pour maintenir le tout. Au bout de vingt-quatre heures, à la levée de l'apppareil, on trouvera une eſchare de la grandeur de l'ongle; il faudra la ſcarifier aſſez profondément pour aller juſqu'au pus, qu'on laiſſera s'écouler de lui-même, ſans preſſer les environs. Ces ouvertures ſe ferment ra-

rement avant que la ſource du pus ſoit tarie. Il faudra faire la même choſe toutes les fois qu'il ſe préſentera de ces tumeurs. Les panſemens ſeront fort ſimples : on appliquera ſur toute la tumeur, & ſur les endroits qui ſuppurent, un ſeul & unique emplâtre ſect. 2, n°. 3, étendu ſur du linge, & on le renouvellera tous les jours.

Les ſuintemens qui ſe feront par une ou pluſieurs ouvertures, diminueront inſenſiblement le volume des tumeurs, qui, peu à peu, à l'aide des remèdes tant internes qu'externes, changeront de forme & perdront de leur ſolidité; les glandes qui compoſoient ces maſſes, prendront plus de ſoupleſſe, & paroîtront détachées les unes des autres. Si ces maſſes glanduleuſes occupent le cou d'un côté ou des deux côtés enſemble, les lèvres, le nez, les yeux, & toutes les parties du viſage qui étoient gonflées s'affaiſſeront; le teint pâle & décoloré prendra une meilleure carnation. Lorſque ces tumeurs occupent les aiſſelles, le pli de l'aine ou les jarrets, le pus qui s'y forme par la fonte du tiſſu cellulaire, & les écoulemens qui s'y font par les ouvertures que l'on pro-

cure à la peau, diminuent les engorgemens dont les glandes ſont entourées ; l'empâtement des graiſſes qui accompagnent les vaiſſeaux brachiaux ou cruraux diminue, l'œdème ſe diſſipe peu à peu, les muſcles ſe contractent plus facilement, & le mouvement des parties mobiles s'exécute avec plus de liberté : tout enfin ſemble annoncer une guériſon certaine. Mais il faut bien ſe garder de ſe repoſer ſur ce mieux apparent : la cauſe du mal n'eſt pas encore & n'a pu être détruite ; car les glandes ſont encore engorgées : il reſte toujours des écoulemens qui, à l'aide des remèdes & du laps de temps, termineront la maladie.

Quand on aura donné iſſue au pus amaſſé ſous la peau, on ſe ſervira de l'emplâtre fondant & réſolutif ſect. 2, n°. 4, lequel eſt préférable à tous les cataplaſmes qui, par leur humidité, relâcheroient encore les glandes & le tiſſu cellulaire qui les ſoutient, & leur ôteroit le peu de reſſort qui leur reſte pour expulſer le liquide épais renfermé dans les vaiſſeaux qui le contiennent.

Lorſque les glandes endurcies commencent à s'amollir, il faut faire uſage

des pilules laxatives, dont la propriété eſt encore de dérober une partie de l'humeur réſorbée dans la maſſe du ſang. Pendant ſon ſéjour, elle a paſſé par tous les degrés de fluidité qui lui permettent d'être entraînée ſans le moindre déſordre vers les inteſtins, qui ſont le principal de tous les émonctoires.

Quant aux tumeurs dans leſquelles la fluctuation eſt ſenſible, quoique profonde, lorſque le pus qui y eſt amaſſé commence à devenir plus fluide, on voit très-ſouvent paroître dans l'endroit le plus bombé de la tumeur, & où la peau commence à s'émincer, de petites pellicules en forme d'écailles, qui tombent & ſe renouvellent. La tumeur s'amollit de jour en jour, perd peu à peu de ſon volume; l'endroit le plus élevé s'applanit; la peau ſe recolle ſur les chairs régénérées dans le foyer purulent, & la tumeur s'évanouit entièrement, ſans laiſſer aucun veſtige de ſon ancienne exiſtence. J'ai vu de ces tumeurs, même très-conſidérables, ſe diſſiper par le ſeul bénéfice de la nature, favoriſée par un long uſage de mes nouveaux procédés, ſoit qu'elles fuſſent nées ſous la membrane adipeuſe,

ou même qu'elles fuſſent des collections de pus. Ces cas, qui dans la cure des Scrophules ne ſont pas rares pour moi, me prouvent invinciblement que la nature, préparée & ſecourue par des moyens conformes à ſes loix conſtantes, opère plus sûrement à couvert, que par les opérations chirurgicales preſque toujours pratiquées dans des temps défavorables.

On inſiſtera donc avec beaucoup de perſévérance ſur les pilules, les ſucs d'herbes, les boiſſons, les purgatifs, les topiques, ainſi que ſur le régime & l'exercice. Dans le cours du traitement, il ſera néceſſaire de laiſſer de temps en temps quelques jours de repos aux malades, ſur-tout après la purgation; car la nature s'accoutumeroit inſenſiblement à l'action des remèdes; leur effet alors en ſeroit plus lent, ou il faudroit en augmenter la doſe, ce qui occaſionneroit des ſecouſſes qu'il faut éviter avec ſoin. C'eſt en ſuivant ainſi ces remèdes avec conſtance, que l'on s'appercevra de la diminution graduelle des glandes, de la ſoupleſſe du pannicule graiſſeux par le ramolliſſement des graiſſes qui en ſoutenoient les follicules; que l'on

verra la peau reprendre ſa teinte naturelle, toutes les fonctions ſe rétablir, les enfans perdre leur eſpèce de pareſſe & de langueur, croître, reprendre leur gaieté & les amuſemens attachés à leur âge.

En parlant de ces maſſes glanduleuſes que l'on rencontre dans quelques Scrophuleux, nous avons obſervé qu'il y avoit pluſieurs ordres de tumeurs. A l'aide des remèdes, tant internes qu'externes, les plus extérieures ſe ſont affaiſſées, les plus profondes, vraiment glanduleuſes, ont perdu leur volume & leur ſolidité, de ſorte que toute la maſſe eſt devenue beaucoup plus mobile; mais il reſte toujours de ces tumeurs ſtéatomateuſes, qui ne ſe réſolvent preſque jamais, & dont la préſence laiſſeroit des doutes ſur la cure, ſi on ne les attaquoit particulièrement. C'eſt pourquoi, lorſqu'il n'y aura plus qu'elles à détruire, que l'on préſumera qu'elles peuvent incommoder & gêner les parties voiſines, & que l'on y ſentira une fluctuation profonde, mais cependant diſtincte, on y appliquera un petit morceau de pierre à cautère, avec les précautions que l'on a déja énoncées. Après avoir ſca-

rifié l'eſchare, & fait ſortir la matière qu'elle renferme, on les pánſera tous les jours avec l'emplâtre ſect. 2, n°. 3; & avec de la perſévérance & l'uſage des remèdes déja indiqués, on parviendra enfin à une parfaite guériſon. Par cette conduite ſoutenue, on évitera les criſes qui, à l'époque de l'âge nubile, deviennent funeſtes aux malades, comme on l'a déja dit.

Quelque attention que l'on faſſe, quelques moyens que l'on emploie pour guérir certaines glandes endurcies, dont l'humeur qu'elles ſéparoient eſt devenue ſi épaiſſe, qu'elle a formé, dans le corps même de cet organe, des concrétions ſemblables à du plâtre, on ne réuſſira jamais à les réſoudre. Ces tumeurs ſont ordinairement mobiles ſur les muſcles, plates, inégales au toucher, très-dures, circonſcrites & preſque adhérentes à la peau du cou le long des jugulaires, où elles ſont le plus ſouvent placées. Si ces tumeurs cauſent quelque incommodité ou de la difformité, on les peut attaquer avec la pierre à cautère, comme nous l'avons déja dit, obſervant de ne faire dans leur centre qu'une très-petite eſchare, dont

la trace ſera à peine remarquable après la guériſon.

Les glandes maxillaires & ſublinguales, qui reſtent quelquefois encore aſſez groſſes après la cure, & qui cependant, avec le laps de temps, diminuent peu à peu, ne deviennent preſque jamais concrètes, comme je l'ai obſervé. En attaquant ces glandes avec le cauſtique, on ne réuſſiroit pas comme dans celles qui ſont concrètes; la ſuppuration, quoique abondante, diminueroit peu leur volume; la circonférence de l'ouverture, en ſe rapprochant, ſe durciroit; l'ulcère ſeroit long-temps à ſe cicatriſer, par les excroiſſances fongueuſes qui ſe ſuccéderoient; la cicatrice, toujours élevée, reſteroit long-temps d'un rouge violet, & la difformité en ſeroit la ſuite: c'eſt ce que j'ai remarqué ſur beaucoup de ſujets que l'on avoit défigurés par ces ſortes de traitemens. Mais s'il ſe forme entre ces glandes & la peau de petites tumeurs molles, circonſcrites, où la fluctuation devienne ſenſible, on peut les ouvrir avec la pierre à cautère, ayant grand ſoin de ne pas attaquer le corps des glandes; & après avoir ſcarifié la petite eſchare, pour donner iſſue

à l'humeur amaſſée, faire des panſemens fort ſimples, & en attendre patiemment la guériſon.

Il faut bien ſe garder d'employer toutes les reſſources de l'art pour conduire à une prompte cicatrice les ulcères que la nature doit, avec peu de ſecours, guérir elle-même, lorſque la cauſe qui les a produits ſera entièrement extirpée. J'ai vu beaucoup de ces malades tomber dans des états les plus déplorables, pour avoir été prématurément guéris d'accidens que l'on avoit regardés comme de peu de conſéquence; moi-même, dans les premiers temps, ſéduit par l'apparence de ces guériſons merveilleuſes, j'y ai été trompé comme les autres; mais l'expérience m'a tiré de mon erreur, l'illuſion s'eſt diſſipée, & l'obſervation de la nature m'a fait changer de conduite.

Les malades une fois délivrés & de la cauſe & des effets de la maladie ſcrophuleuſe, ſe garantiront de beaucoup de petites incommodités ſubſéquentes, en prenant les précautions dictées par l'expérience. Il ſera donc néceſſaire de les ſaigner vers le printemps, ſur-tout s'ils ſont d'un tempérament ſanguin, de les purger environ

tous les deux mois pendant la première année, après les y avoir préparés par quelques boiſſons délayantes; ils doivent auſſi obſerver un régime exact, tant pour la quantité, que pour la qualité des alimens; ces moyens ſeront d'autant plus efficaces, que les jeunes gens ſe donneront beaucoup d'exercice.

SECTION V.

De la cure des Scrophules bénignes internes.

QUOIQUE les Scrophules bénignes ſemblent d'abord ne devoir oppoſer que peu de réſiſtance dans la cure, cependant elles offrent ſouvent des difficultés preſque inſurmontables. Cette maladie, toujours fâcheuſe, a de quoi alarmer ſur la vie des enfans; car, quelque efficaces que puiſſent être les remèdes, l'événement en eſt bien incertain, principalement ſi on n'a pas été aſſez à temps pour arrêter ou modérer la grandeur des accidens. On pourroit néanmoins être facilement trompé par les apparences ou de crainte, ou d'eſpoir. Il eſt, dans l'un & dans l'autre cas, beaucoup plus ſage de tenter de

guérir, en employant des remèdes dont on n'a jamais rien à redouter, que d'exposer les enfans à une mort presque sûre, en les abandonnant à leurs propres maux, ou en leur faisant essayer des remèdes qui les exposeroient à périr.

Lorsque la dépuration n'a pas été suffisante par les écoulemens qui se sont faits à la peau, que ce vice n'a pas été détruit, & qu'en circulant avec les humeurs, les forces n'ont pas été capables de le déposer au dehors, il s'arrête dans les viscères & dans les glandes de la poitrine & du bas-ventre. Quand il sera bouffe & tendu, qu'il y aura des douleurs légères, sourdes & profondes, que les évacuations habituelles seront glaireuses & verdâtres, que la respiration sera gênée, que la toux sera plus ou moins fréquente, ou qu'elle dégénérera en ce qu'on appelle coqueluche, que tous ces symptômes seront accompagnés d'une petite fièvre lente, signes certains de l'engorgement des viscères & des glandes, on ne pourra se dispenser d'employer les remèdes généraux propres à les calmer, tels que les bouillons adouciſſans, tisanes pectorales, looch, juleps. Les lavemens faits

avec la décoction des plantes émollientes, & les fomentations appliquées sur le ventre, ne doivent point être négligées.

Ces accidens une fois calmés, on attaquera la cause avec les pilules anti-scrophuleuses résolutives, données d'abord à très-petite dose; en les continuant, & en usant en même temps des moyens propres à adoucir les symptômes les plus fâcheux, on parviendra à augmenter la dose des pilules dont on doit attendre la diminution de la maladie. Avec de la persévérance, on appaisera les accidens en atténuant leur cause; le ventre peu à peu s'applanira; les déjections deviendront jaunes & de meilleure qualité; la fièvre s'éteindra; la respiration deviendra plus libre; la toux s'appaisera; l'enfant reprendra sa gaieté, & bientôt après recouvrera la santé. Si la cause qui a produit ces accidens a été entièrement détruite, on peut se flatter que l'enfant n'en éprouvera pas d'autres à sa seconde dentition.

Malgré les obstacles que ces maladies paroissent opposer aux remèdes, on ne doit pas pour cela regarder ces enfans comme devant nécessairement périr; car, comme nous l'avons déja observé,

ſervé, ces maux ne les attaquent guère qu'après la première dentition, ſouvent après la ſeconde, & même au-delà de ce terme. Le corps ayant alors acquis plus de conſiſtance, la nature ſera plus en état de coopérer avec les remèdes, pour réſoudre les humeurs ſimplement épaiſſies dans les viſcères, & même dans les glandes, où la réſolution ſe fait encore plus difficilement, & où la ſuppuration ſurvient fort ſouvent. Si le pus, renfermé dans les glandes qui accompagnent la trachée-artère & ſes diviſions, ſe fait jour dans leur cavité, on peut alors eſpérer que la maladie ſe terminera plus heureuſement. La toux que ſa préſence excite, eſt bientôt ſuivie d'expectoration purulente, quelquefois mêlée de ſang. A l'aide des remèdes & du régime, ces tubercules, qui ſe rempliſſent & ſe vuident alternativement, ſe reſſerrent peu à peu, la toux diminue, les crachats prennent une meilleure qualité, le pus diſparoît, & le malade guérit.

L'iſſue eſt bien différente lorſqu'il ſe fait une ſuppuration dans le parenchyme du poumon; la toux fréquente ſans expectoration, une fièvre habituelle

& des friſſons irréguliers, jettent preſque toujours les malades dans la phthiſie, dont ils périſſent. Cependant, quelque fâcheux que cet état paroiſſe, il ne faut pas moins inſiſter ſur les remèdes qui peuvent ſeuls réſoudre les parties engorgées, & expulſer les humeurs qui y ont plus ou moins long-temps ſéjourné. Mais, ſoit que le vice réſide dans la poitrine ou dans le bas-ventre, il faut uſer de ces remèdes avec beaucoup de circonſpection, pour empêcher les ſecouſſes toujours nuiſibles, & qui ſeroient d'autant plus funeſtes, qu'elles pourroient exciter la phlogoſe & des ſuppurations; c'eſt ce qu'il faut ſoigneuſement éviter. J'ai eu occaſion de voir beaucoup de ces malades preſque tombés dans le maraſme, qui ont été guéris, les uns après de longs crachemens de pus, & les autres après des dévoiemens accompagnés de matière purulente. Dans l'un & dans l'autre cas, lorſqu'il s'agira de purger, il ne faut uſer que de minoratifs, tels que la caſſe, la manne, le ſirop de pommes, de fleurs de pêcher, de roſes pâles, &c. J'ai vu pluſieurs de ces malades, qui avoient d'abord été regardés comme déſeſpé-

rés, se rétablir peu à peu, avec de la patience & de l'exactitude dans le régime, & se trouver enfin dégagés de tous les maux dont ils étoient affligés.

SECTION VI.

De la cure des Scrophules malignes internes.

LORSQUE les enfans apporteront en naissant le germe des maux qu'ils ont reçus avec la vie, ils éprouveront en tout ou en partie les symptômes déja énoncés. Soit dans l'un ou dans l'autre cas, il est bien difficile de leur procurer des secours efficaces; car la nature, languissante par un vice qui opprime ses ressorts, ne pourra, qu'avec beaucoup de peine, coopérer avec les remèdes à délivrer l'enfant d'un mal prêt à le suffoquer, principalement si tous les symptômes sont réunis & concentrés dans le même sujet; mais, comme ils éclatent rarement tous-à-la fois, & qu'ils ne se développent que successivement, on est au moins à portée de les secourir en attaquant le mal dès qu'il se présente, ce dont on peut s'ap-

percevoir aiſément par les ſymptômes indiqués dans les Scrophules malignes internes. Sitôt que les premiers ſignes commenceront à ſe manifeſter, on fera prendre pendant pluſieurs jours à l'enfant quelques cuillerées d'une potion faite avec deux onces d'huile d'amande douce, une once de ſirop de violette, & deux onces de ſirop de fleurs de pêcher; par ce moyen continué pendant pluſieurs jours, on obtiendra des évacuations, qu'il faudra ralentir ou augmenter ſuivant le beſoin. Lorſque les déjections ſeront devenues jaunes & de meilleure nature, on lui donnera tous les matins une demi-pilule antiſcrophuleuſe réſolutive, délayée dans une cuillerée d'eau; doſe qu'il faudra répéter encore le ſoir, ſitôt après que l'enfant y aura été accoutumé pendant quelque temps. Si cet enfant eſt allaité par ſa mère, qui conſerve en elle le germe du mal qu'elle lui a tranſmis, le lait qu'il ſucera, imprégné du même vice, augmentera encore ſes maux, & cauſeroit enfin ſa perte. Il ſera donc néceſſaire de lui donner une jeune & ſaine nourrice, dont le lait, par ſa quantité & ſa fluidité, délaiera les humeurs épaiſ-

ſes, & réparera les dangers de la première nourriture. On ne continuera pas moins pendant ce temps l'uſage du remède anti-ſcrophuleux, matin & ſoir. Il ſeroit très-poſſible qu'un lait ſi nouveau ne fût pas capable de nourrir aſſez l'enfant, comme je l'ai remarqué pluſieurs fois. C'eſt dans cette circonſtance que j'ai utilement employé la panade très-claire, faite avec une once de mie de pain deſſéchée & en poudre, dans la décoction des racines apéritives les moins dégoûtantes, telles que celles de perſil, d'aſperges, de chardon-roland, à laquelle on ajoutera un peu de miel au lieu de ſucre. Cette panade eſt en même temps & un aliment, & un médicament, dont l'uſage ne contrarie ni le lait de la nourrice, ni le remède que l'on peut continuer avec la plus grande ſécurité. Si par ces moyens on étoit aſſez heureux pour délivrer les viſcères & les glandes engorgées, la dentition, quoique tardive, n'expoſeroit pas l'enfant à des révolutions périlleuſes. On continuera avec beaucoup de conſtance les remèdes & le régime: on obſervera de donner tous les huit ou dix jours un verre de teinture de

rhubarbe; mais si l'enfant avoit des tranchées, on lui donneroit par préférence quelques cuillerées de la potion ci-devant prescrite. On augmentera peu à peu la nourriture, relativement à sa croissance & à ses besoins; on lui donnera pour toute boisson une légère infusion de fleurs de sureau.

Ce traitement est celui qu'une longue expérience m'a fait adopter pour les enfans de très-bas âge, dont les fibres sont tendues & très-irritables; & c'est à sa faveur que j'ai obtenu des guérisons auxquelles je ne devois pas m'attendre, eu égard à la multitude des symptômes réunis.

La conduite sera bien différente à l'égard des enfans dont les fibres sont molles, lâches, & presque insensibles. Après les avoir évacués avec un scrupule de la poudre purgative n°. 3, sect. 1, délayée dans un peu d'eau, & répétée deux ou trois fois à quelques jours d'intervalle, suivant le besoin, on leur donnera le matin une demi-pilule anti-scrophuleuse résolutive, délayée dans une cuillerée d'eau; on la leur continuera d'abord pendant quelques temps, après lesquels on leur en fera prendre une autre demie le soir;

par deſſus chacune d'elles, on leur fera boire une petite taſſe d'infuſion faite avec une pincée de feuilles de roſmarin, dans laquelle on délaiera demi-once de ſirop anti-ſcorbutique; & s'ils ſont ſollicités à boire dans le courant du jour, on leur donnera une légère infuſion de ſquine. Lorſqu'ils auront ſuivi ce régime pendant un mois, on les purgera avec la poudre déja indiquée, dont on augmentera la doſe pour qu'elle produiſe l'effet qu'on a lieu d'en attendre.

C'eſt en ſuivant ces remèdes avec perſévérance, que l'on peut eſpérer de diminuer, & même de détruire le vice inhérent aux organes de l'enfant ; si on n'eſt pas aſſez heureux pour arriver à ce but, on aura au moins énervé la cauſe & mis la nature en état de le réparer, & de ſupporter avec moins de danger les révolutions auxquelles il ſeroit ſujet à la ſeconde dentition, & même au-delà de ce terme.

C'eſt dans ces temps preſque toujours orageux, qu'il faut s'en tenir aux ſimples délayans, & interrompre les remèdes, pour les reprendre bientôt après le calme; on les continuera pendant

environ trois mois ; on augmentera insenſiblement la doſe juſqu'à celle de deux pilules, dont on donnera moitié le matin & moitié le ſoir : quantité qu'il ne faudra pas diminuer pendant tout le temps de la cure, à moins que l'enfant n'allât plus de deux fois à la garderobe ; car pour lors il faudroit s'en tenir à une pilule le matin ſeulement. On pourroit néanmoins après ce temps, omettre le ſirop anti-ſcorbutique, & ne donner ſeulement que l'infuſion de roſmarin. On aura ſoin auſſi de purger l'enfant au moins tous les mois avec la poudre preſcrite n°. 3, ſect. 1, de lui faire ſuivre le régime déja indiqué dans les Scrophules bénignes, & de lui procurer tout le mouvement dont il eſt capable, en plein air, lorſque le temps eſt ſec, pur & ſerein.

CHAPITRE VI.

De la cure des Scrophules osseuses.

QUOIQUE le virus scrophuleux attaque quelquefois en même temps les parties dures & les parties molles, & que les effets qu'il opère sur elles ne soient que relatifs à leur structure variée, il n'en est pas moins vrai que le vice est toujours de même nature. On infèreroit peut-être de-là, qu'il doit être aussi facile à combattre lorsqu'il attaque les parties osseuses, que les parties molles, & que les remèdes que nous avons employés si utilement dans les unes, devroient être aussi efficaces dans les autres; mais l'expérience n'est pas tout-à-fait d'accord avec cette conséquence: car si d'un côté on procure la fluidité aux humeurs épaissies dans les glandes, de l'autre on liquéfie de même celles qui sont stagnantes dans la substance des os: en effet, les remèdes dont on a parlé, agissent sur toute l'étendue du corps qu'ils parcourent. Mais après que

ces humeurs ont acquis le degré de fluidité néceſſaire pour être réſorbées, pour rentrer dans le torrent de la circulation, & pour être enſuite portées au dehors, il faut encore que les parties conſtitutives de l'os, écartées par la préſence des humeurs, ſoient rapprochées, fortifiées, conſolidées, & acquièrent la dureté qu'elles doivent naturellement avoir. Pour remplir cet objet, il eſt donc néceſſaire de recourir à des moyens qui poſſèdent éminemment les propriétés de raffermir les os & de les conſolider. Je me ſuis aſſuré par des expériences très-multipliées, que l'infuſion n°. 7, & la teinture n°. 6, ſect. 1, jouiſſent ſingulièrement de ces avantages, étant employées dans les temps convenables, comme on le dira : auſſi s'apperçoit-on en aſſez peu de temps que les chairs des plaies placées ſur les os malades, deviennent, par l'uſage de ces remèdes, aſſociés aux pilules anti-ſcrophuleuſes toniques, moins fongueuſes, moins liſſes, moins brillantes, qu'elles s'affaiſſent peu à peu, & qu'elles ſe rapprochent ſucceſſivement de l'os, auquel elles paroiſſent inſenſiblement adhérer, tandis que l'épiphyſe, ou le corps

de l'os, perd auſſi de ſon volume, & ſemble acquérir plus de ſolidité. Cependant les plaies ne ſe cicatriſent pas toujours avant que les portions d'os, qui ſont à nu, ſe ſoient exfoliées; ce que la nature exécute avec beaucoup plus de préciſion que l'art ne le pourroit faire. Ces portions ſont donc chaſſées par le battement continuel des artères qui avoiſinent l'endroit malade. L'exfoliation ſera donc d'autant plus longue, que ces portions d'os ſeront plus éloignées des plus groſſes ramifications artérielles, dont l'action ébranle, détache & expulſe enfin ce corps, qui devient étranger, ne participant plus à la vie commune.

A meſure que ces portions oſſeuſes ſéparées ſont pouſſées vers la ſurface de la plaie, les malades ſentent des picotemens dans l'endroit où l'os ſe préſente lentement, ce qui la rend ſanguinolente. Si on appuie le doigt deſſus, on leur cauſe une douleur pungitive; & peu de temps après, on ſent diſtinctement les pointes de cet os expulſé, qui, peu à peu, paroît viſiblement. Ces fragmens d'os engagés dans les chairs, non-ſeulement incommodent beaucoup

par leur préſence, mais encore ſeroient très-longs à tomber d'eux-mêmes, d'autant qu'ils ſont plus éloignés de la force expulſive qui les a détachés. C'eſt pourquoi, lorſqu'on les ſent aſſez mobiles, & qu'ils donnent aſſez de priſe pour être extraits, il faut les tirer avec une pince ou avec les doigts, & tâcher de les extraire en un ſeul morceau. Les chairs fongueuſes qui ſont alors dilacérées, ſaignent beaucoup; mais de la charpie sèche & une légère compreſſion arrêtent bientôt le ſang. On s'apperçoit, quelques jours après, que les chairs qui renaiſſent du fond de la plaie, ſont moins fongueuſes; que le pus qui en découle eſt plus épais; que les chairs peu à peu s'affermiſſent, s'enfoncent; que la peau gagne de la circonférence vers le centre, où il reſte encore pendant longtemps un petit trou qui ſuinte juſqu'à ce que les chairs nées ſur l'os prennent aſſez de conſiſtance pour ſervir d'appui à la cicatrice extérieure qui reſte enfoncée: indice certain de ſa ſolidité. Car, s'il étoit reſté encore la moindre portion d'os, on verroit paroître & diſparoître alternativement au milieu de la cicatrice une petit bulbe qui, tantôt ſuin-

teroit, tantôt ſe deſſécheroit juſqu'à ce que tout fût entièrement ſorti.

L'art n'obtient jamais de ſuccès, qu'il ne ſoit favorablement ſecondé de la nature. C'eſt elle qui mondifie les chairs; c'eſt elle qui forme les os; & elle n'opère jamais avec autant d'efficacité que lorſque ſon travail ſe paſſe en ſilence, & ſe fait à couvert; qu'il n'y a point de tumulte dans les humeurs, & que les os malades ne reçoivent pas le contact immédiat de l'air. Il ne faut donc pas ſe hâter d'ouvrir les tumeurs qui ſont nées ſur les os, quoique le pus y paroiſſe diſtinctement amaſſé; il faut attendre que, par l'uſage continué des remèdes, les humeurs corrigées aient acquis les propriétés de régénérer & remplacer les portions oſſeuſes, que les forces de la vie, favoriſées par l'action des médicamens, peuvent expulſer. La tumeur, qui d'abord étoit pâteuſe, s'amollit; l'humeur recueillie acquiert plus de fluidité; la peau s'émince, ſans néanmoins changer de couleur, & paroît diſpoſée à s'ouvrir; c'eſt là le moment qu'il faut choiſir pour faire une légère ouverture à la peau avec un petit morceau de pierre à cautère, & après

avoir ſcarifié l'eſchare juſqu'au pus, il faut laiſſer vuider la tumeur d'elle-même, comme nous l'avons dit en parlant des Scrophules glanduleuſes : car ce n'eſt qu'à la faveur de l'humidité qui y eſt renfermée, laquelle amollit & relâche les liens qui retiennent les pièces oſſeuſes, que le battement des artères doit les pouſſer au dehors. L'art ne pourroit jamais ſéparer les portions d'os qui doivent tomber : c'eſt ce que fait beaucoup mieux la nature, qui n'expulſe que ce qui n'a plus de vie commune avec elle. Cette expulſion, ouvrage merveilleux, ne s'opéreroit jamais ſi, d'un côté, on ne détruiſoit le vice qui eſt le premier agent de la maladie, & ſi, de l'autre, on ne ſoutenoit pas les reſſorts des organes qui concourent à la régénération des parties détruites, & qui doivent les remplacer. J'ai vu pluſieurs fois des portions oſſeuſes des condyles de l'humérus, d'autres fois du fémur, après s'être fait jour en perçant les capſules articulaires des jointures, laiſſer pendant quelque temps les articulations ſans mouvement; & lorſque ces parties d'os étoient remplacées, l'articulation reprenoit ſa premi ère liberté.

Cette règle, qui eſt générale pour ce qui concerne les tumeurs permanentes nées ſur les os malades, telles que ſont celles qui viennent ſur les os du crâne, ſur ceux de la face & de la mâchoire inférieure, eſt encore invariable pour celles qui naiſſent ſur les os longs peu recouverts de chairs, tels que le tibia, le cubitus, le radius, les os du métatarſe, du métacarpe & des phalanges. Cette règle ſera encore applicable à toutes les tumeurs qui paroiſſent dans des endroits ſouvent éloignés des os affectés, où la douleur s'eſt d'abord fait ſentir avec gonflement, & même fluctuation douteuſe. Ces tumeurs, qui ſont de véritables collections de pus, ne s'enflamment preſque jamais; la peau, les aponévroſes & les muſcles même ſous leſquels le pus eſt ramaſſé, & auxquels ces parties ſervent d'enveloppe, reſtent preſque toujours dans le même état, & ne ſe rempliſſent que très-lentement, ſur-tout ſi la portion d'os, où eſt le foyer purulent, eſt peu endommagée. C'eſt ce qui arrive à toutes les tumeurs qui ſe préſentent ſous les muſcles du dos & des lombes, à celles qui ſe montrent à la face externe des os des iſles vers le

grand trochanter, ſous le *faſcia-lata*, à la partie poſtérieure de la cuiſſe, à ſa partie interne, à ſa partie antérieure, au deſſous du ligament de Fallope, & enfin, à toutes les tumeurs qui paroiſſent en différens endroits de la cuiſſe, dont les unes doivent leur origine à la maladie des apophyſes tranſverſes ou épineuſes de la colonne vertébrale dont elles ſont ſouvent fort diſtantes, & les autres à la maladie des os du baſſin, comme on l'a remarqué en expoſant tous les ravages que le vice ſcrophuleux a coutume de faire ſur ces os ſpongieux.

Puiſque la nature a tracé d'une manière ſi diſtincte les loix conſtantes qu'elle obſerve dans les collections de pus qui peu à peu uſe le réceptacle où il eſt renfermé, & ſe fraye enfin une iſſue pour ſortir; l'art peut donc l'imiter en la prenant pour guide, & l'aider dans les temps bien obſervés, en faiſant une petite ouverture à la peau, pour que la matière amaſſée ſe vuide lentement, ainſi qu'on l'a vu. Il faut bien ſe garder d'ouvrir trop tôt ces tumeurs, en faiſant de grandes inciſions pour panſer le fond de la plaie, ſuivant l'uſage. J'ai bien rarement vu ces opérations avoir

un heureux ſuccès ; la ſuppuration abondante qui les ſuit épuiſe les malades, & leur cauſe ſouvent des révolutions telles que fièvres, métaſtaſes, dévoiemens, maraſmes ; accidens qui les font périr.

Il faut donc attendre patiemment que par les mouvemens ſpontanés qui ſe paſſent dans le liquide glaireux amaſſé, l'humeur devienne plus fluide, & ſe préſente ſous la peau déja émincée ; c'eſt là le temps qu'il faut prendre pour lui donner iſſue. Lorſque la plus grande partie eſt ſortie, les tumeurs s'affaiſſent, & les chairs comprimées, ou celles qui renaiſſent du foyer où elle étoit accumulée, rempliſſent peu à peu le vuide ; & l'ouverture ne préſente à l'extérieur qu'une fiſtule plate qui rend chaque jour plus ou moins de pus, en raiſon de la diſtance & des ſinuoſités qu'il y a entre elle & l'os malade.

Ce ſuintement ſe tarit enfin ſi, par les forces de la vie & les ſecours que l'art lui prête, ces portions d'os, pour ainſi dire vermoulues, ſont entraînées par le pus, & confondues avec lui. Mais ſi quelque petite portion d'os eſt détachée en une ſeule ou pluſieurs pièces, ſes iné-

galités piquent, bleſſent & enflamment les parties dont elles ſont recouvertes; & là ſe forme bientôt un petit dépôt dans lequel on trouve, en l'ouvrant, les fragmens oſſeux qui l'ont fait naître. Pendant que ce dépôt ſe forme, l'inflammation qui l'accompagne intercepte bientôt la communication qu'il y avoit entre la fiſtule dont on a parlé, & la maladie de l'os d'où la première tire ſon origine. Ces ouvertures ſe referment aſſez promptement dès que ce qui étoit étranger en eſt une fois ſorti : il ſe fait à l'endroit où l'os étoit malade une cicatrice enfoncée & preſque adhérente à l'os, tandis que l'ouverture de la fiſtule ne laiſſe, en ſe refermant, qu'une cicatrice unie. J'ai cependant trouvé quelquefois des portions aſſez conſidérables d'os que le pus avoit entraînées dans le réſervoir qu'il s'étoit creuſé, & les chairs qui renaiſſoient du fond les préſentoient à l'ouverture. Auſſitôt qu'elles avoient été enlevées, le pus ne tardoit pas à ſe tarir, d'autant plus que la communication, auparavant établie entre l'os malade & la tumeur, s'étoit inſenſiblement reſſerrée par le recollement du tiſſu cellulaire que le pus avoit détruit en ſe frayant un paſſage.

Dans l'exposition des signes qui annoncent, décèlent & caractérisent la présence du vice écrouelleux, tant aux os du crâne qu'à ceux de la face, soit que le vice réside dans l'intérieur de ces os, ou attaque leur surface, on a vu les tumeurs qu'il y occasionne, leurs progrès & leurs terminaisons. Comme elles n'exigent pour être guéries aucune opération chirurgicale, ainsi que je l'ai dit, mais qu'elles ont besoin de remèdes propres à détruire le vice qui les a fait naître, on fera prendre, matin & soir, aux malades une des pilules anti-scrophuleuses d'abord résolutives, & par dessus trois à quatre onces de suc de cresson, dans lequel on aura fait fondre dix grains de sel ammoniac. On continuera ces remèdes pendant quinze jours, & on les purgera ensuite avec demi-gros de la poudre prescrite n°. 3, sect. 1. Dès le lendemain on recommencera l'usage des pilules & celui du cresson. Après les avoir pris pendant un mois, on donnera encore une prise de la poudre purgative ci-dessus. Pendant ce temps, le malade prendra pour toute boisson l'infusion de gaïac, n°. 7, sect. 1. Tant que le gonflement des os restera dans le même état, que les

chairs qui les recouvrent ſeront infiltrées, dures & tendues, & que l'on pourra préſumer qu'il ne ſe fera pas de ſuppuration, on ne changera rien dans le traitement, &, en continuant les remèdes avec beaucoup de perſévérance, on verra inſenſiblement les chairs s'amollir, le gonflement des os diminuer, & les parties reprendre peu à peu leur première forme. Mais ſi l'on s'apperçoit que les chairs qui recouvrent l'os malade deviennent pâteuſes, ſe tuméfient, & qu'elles menacent de ſuppurer, on appliquera alors ſur cette partie l'emplâtre réſolutif n°. 4, ſect. 2.

Lorſqu'il y a gonflement à l'os maxillaire, ſoit qu'il y ait tumeur ou non, qui faſſe ſoupçonner carie dans l'alvéole, il ne faut pas héſiter à ôter la dent ou pluſieurs, dans l'endroit qui paroît le plus élevé, ſoit qu'elles ſoient cariées, ou même qu'elles paroiſſent ſaines, principalement ſi elles ſont fort ſerrées. Le dégorgement que l'extraction facilite, non-ſeulement diminue le volume de l'os, mais encore laiſſe plus d'eſpace aux autres dents pour ſe rapprocher.

La ſubſtance cellulaire oſſeuſe qui étoit comprimée par une ou pluſieurs

dents ſaines ou malades, n'eſt plus expoſée à retenir les humeurs propres à l'endommager; la gencive ne ſe reſſerre & ne ſe cicatriſe ſur l'alvéole, qu'autant que ce ſuintement qui dure longtemps, & dont la pente eſt naturelle, eſt entièrement tari par le rétabliſſement de l'os.

On aura la même attention à l'égard des tumeurs qui naiſſent ſur la mâchoire inférieure, ſoit à la face interne ou externe, ſoit à ſa baſe. Le gonflement de l'os qui repréſente une exoſtoſe, eſt le produit de l'engorgement formé entre les deux tables de l'os, dont la ſource occaſionnelle eſt communément une dent de la première dentition, qui, étant malade, & oppoſant trop de réſiſtance à une autre dent qui la pouſſe, cauſe ſouvent tout le ravage qu'on y obſerve, lequel ſe diſſipe aſſez promptement par l'extraction de la dent. Mais s'il y a eu délabrement dans le tiſſu cellulaire oſſeux, la ſuppuration qui en eſt la ſuite perce bientôt la table de l'os, ſur-tout vers ſa baſe, où il reſte une fiſtule longue à guérir; cependant, à l'aide des remèdes internes, on en tarit la ſource. Il ne faut néanmoins

pas négliger le panſement de cette fiſtule, en y appliquant l'emplâtre n°. 3, ſect. 2, qu'on renouvellera chaque jour; on pourra même faire des injections vulnéraires par l'alvéole qui conſerve toujours ſa communication avec la fiſtule, juſqu'à parfaite guériſon. Que la face interne ou la face externe de cet os ſoit gonflée, ou même percée, le traitement ſera toujours le même, ainſi que celui des autres os de la face.

Les tumeurs nées ſur le corps des vertèbres cervicales, ne ſont pas toujours faciles à être apperçues ni touchées; cependant ſi, en ouvrant la bouche, on découvre une tumeur ſituée ſur la partie antérieure de leur corps, dans laquelle il y ait fluctuation, il ne faut pas héſiter à l'ouvrir, ainſi que je l'ai heureuſement pratiqué ſur un malade qui avoit une tumeur de la groſſeur d'un œuf de pigeon, laquelle bouchoit les foſſes nazales, gênoit la déglutition, & l'expoſoit à une ſuffocation prochaine; je la perçai avec le pharyngotome; la tumeur s'applanit après l'écoulement du pus, & le malade fut ſoulagé; mais quelques jours après, la tumeur ſe remplit, l'inciſion ayant été trop petite; ce

qui me détermina à en faire une ſeconde beaucoup plus grande, & en travers. Les lèvres de la plaie s'écartèrent, & il reſta pendant au moins un an un ulcère plat, au fond duquel non-ſeulement on appercevoit, mais auſſi on touchoit l'os à nu, qui ſe noircit, s'exfolia inſenſiblement, & l'ulcère ſe cicatriſa. Je fus d'autant plus enhardi à faire cette opération, que j'avois déja vu d'autres malades périr avec de pareilles tumeurs.

Soit que le corps des vertèbres dorſales ou lombaires ſoit affecté intérieurement ou extérieurement, on ſent que ces maladies ne peuvent être guéries qu'en les confiant au ſoin de la nature, qui, ſecondée de l'action des remèdes propres à corriger le vice qui les a produites, a ſouvent diſſipé le gonflement conſidérable d'une ou de pluſieurs vertèbres, & rendu la vie à des malades que je croyois devoir néceſſairement périr.

Les tumeurs ſtéatomateuſes qui viennent ſur les clavicules & leurs articulations, ſur les côtes vraies ou fauſſes, ſur le ſternum & leur cartilage, n'exigent point d'autre traitement que celui qui eſt indiqué, en obſervant toujours de les laiſſer ouvrir ſeules, ou de ne

donner iſſue au pus que quand la peau eſt très-émincée, & prête à ſe percer d'elle-même. Le panſement ſera ſimple avant & après ſon ouverture : un emplâtre n°. 4, ſect. 2, mis à plat chaque matin, & renouvelé le ſoir, ſi la ſuppuration eſt abondante, eſt le ſeul remède extérieur qui convienne dans ces cas. Si d'un côté il réſout les humeurs épaiſſies, de l'autre il diminue la réſiſtance qu'elles peuvent oppoſer au détachement des pièces d'os, & par ce moyen favoriſe & aide ſingulièrement l'action des remèdes internes.

Les apophyſes condyloïdes de l'humérus, la tête du rayon & l'olécrâne, ne peuvent pas être affectés de gonflement ou de carie, que l'articulation ne ſoit menacée d'ankyloſe, comme il a déja été dit. L'articulation de l'avant-bras avec les os du carpe, gonflés & attaqués, ou non, de carie, avec ou ſans ſuppuration, les os du métacarpe & les phalanges gonflées & malades dans leur corps & dans leurs jointures, recevront tout le bénéfice que l'on a lieu d'attendre de nos nouveaux procédés, dont l'effet ſera encore favoriſé en plongeant matin & ſoir tout le bras, le poignet & la

la main dans une décoction émolliente, tiède, minéralisée avec trois ou quatre onces de notre eau minérale artificielle, n°. 1, sect. 2. Au sortir du bain, qui chaque fois aura été au moins d'une heure, on appliquera sur les parties gonflées, soit qu'elles suintent ou non, un cataplasme fait avec la ciguë fraîche, écrasée & mise assez épaisse pour qu'elle conserve son humidité & ne se sèche pas; ou bien, à son défaut, on se servira de l'emplâtre fondant & résolutif, n°. 4, sect. 2. On observera seulement de le renouveler tous les cinq à six jours sur les parties qui ne suppureront pas, tandis qu'on le changera tous les jours sur celles qui suinteront.

Ce qui vient d'être dit sur ce qui concerne le traitement des articulations, & de la maladie des os de l'extrémité supérieure, doit servir de modèle à celui des os de l'extrémité inférieure : en effet, le génie de la maladie est le même; ce sont aussi les mêmes remèdes qui doivent la guérir. J'observerai seulement que quand les articulations sont remplies de fluide qui souvent étend avec violence les capsules articulaires, il faut bien se garder de donner issue à ce fluide amassé; mais il faut attendre de la nature, & des secours

que l'art lui fournit, qu'il ſe réſorbe, ou faſſe ſous la peau un ou pluſieurs petits dépôts que l'on peut alors attaquer par les moyens ci-deſſus énoncés, & dans les temps preſcrits; ou bien attendre, ce qui eſt encore mieux, que les dépôts s'ouvrent d'eux-mêmes; car, ſi on ouvre ces tumeurs, comme je l'ai vu pratiquer bien des fois, les malades tombent dans le maraſme, & périſſent des amputations que l'on eſt obligé de leur faire.

A l'aſpect du gonflement des épiphyſes articulaires, on ſeroit d'abord tenté de croire qu'il ſeroit l'effet de la rupture & de la deſtruction preſque totale des cellules oſſeuſes qui la compoſent. Mais l'expérience des guériſons opérées par mes nouveaux procédés, doit raſſurer ſur ce point, & calmer les inquiétudes. J'ai vu bien des fois les condyles du fémur avoir au moins doublé leur volume naturel; d'autres fois l'épiphyſe articulaire du tibia gonflée, tendue avec des dépôts ſous le périoſte, qui, après s'être ouverts, permettoient à la ſonde de pénétrer facilement juſques dans le centre de cette épiphyſe, & même dans l'articulation. Cependant, malgré ce dé-

ſordre, j'ai vu avec ſatisfaction ces parties gonflées diminuer inſenſiblement, les parties oſſeuſes ſe raffermir, quelques petites portions d'os ſeulement ſortir par les ouvertures, le pus devenir plus épais, & la cicatrice qui ſuivoit de près, s'enfoncer & acquérir de jour en jour de la conſiſtance. Dans le grand nombre de malades que j'ai traités, dont les os étoient attaqués de gonflement & de carie, j'ai toujours remarqué que les pilules anti-ſcrophuleuſes agiſſoient bien plus promptement ſur la partie cellulaire oſſeuſe & ſur les épiphyſes, que ſur le corps des os, dont l'exfoliation étoit d'autant plus lente, qu'ils étoient plus épais & plus ſolides.

Lorſqu'on s'appercevra que la maladie, qui avoit d'abord diminué, demeurera dans le même état, on laiſſera alors repoſer le malade pendant une quinzaine de jours, en ſuſpendant les remèdes anti-ſcrophuleux. Dans cet intervalle, on le purgera deux ou trois fois, & après, on reprendra ces remèdes, que l'on continuera avec perſévérance, en les ſecondant toujours de la boiſſon & des ſucs déja preſcrits, & en obſervant, comme il a déja été dit, de purger les malades

tous les vingt ou trente jours au moins, avec demi-gros, ou même plus ſelon le beſoin, de la poudre purgative n°. 3, ſect. 1; on aura auſſi grand ſoin de plonger dans le bain minéral, au moins une fois le jour, ſoit les bras ſéparément, ſoit les jambes, les cuiſſes ou le baſſin, principalement ſi les articulations ſont affectées de tumeurs ou de gonflement des os. Malgré la perſévérance dans l'uſage de ces remèdes, qui m'ont preſque toujours réuſſi, lorſque le mal n'étoit pas encore arrivé à ſon comble, on ne doit pas toujours s'attendre à trouver les articulations auſſi libres qu'elles étoient auparavant; elles ſeront au contraire, immédiatement après la guériſon, plus roides, plus ſenſibles, & même douloureuſes dans l'exécution de leurs mouvemens. Avec de la patience, on viendra à bout de rendre à ces jointures, ſinon la première liberté, au moins aſſez de mouvement pour mettre les malades en état de ſe ſervir de leurs membres. Pour parvenir à ce but, on fera faire des mouvemens doux de flexion & d'extenſion à l'articulation du bras avec l'avant-bras, de celui-ci avec le poignet & la main, de la cuiſſe avec l'os des iſles, de la

cuiſſe avec la jambe, & de celle-ci avec le pied. On n'entreprendra ces mouvemens, que quand le gonflement ſera tout-à-fait diſſipé, que les chairs ſe ſeront affaiſſées ſur les os, & que les cicatrices commenceront à ſe former. Mais ſi le bras étoit étendu lorſque la jointure a commencé à devenir malade, on doit employer tous ſes ſoins, vers le terme de la guériſon, pour le plier : car il ne peut ſervir utilement, qu'autant qu'il eſt dans cette attitude; attention d'autant plus néceſſaire, que par ce moyen on évitera l'ankyloſe. Il n'en eſt pas de même de la jointure de la cuiſſe avec la jambe, ni de celle-ci avec le pied. Si l'on n'a pas été aſſez heureux pour obtenir des mouvemens dans ces jointures, & que les os ſe ſoient pour ainſi dire ſoudés, il ſera beaucoup mieux de laiſſer conſolider ces parties qui, une fois bien affermies, ſeront encore beaucoup plus utiles au malade, que toutes les machines que l'art a inventées.

On fera ces tentatives avec d'autant plus de facilité, qu'au ſortir du bain les parties ſeront plus ſouples, plus relâchées, & pourront ſe prêter plus aiſé-

ment, ſans craindre de rupture. Si cependant ces jointures oppoſoient trop de réſiſtance aux différens mouvemens, on les doucheroit avec la même eau, & l'on couvriroit ces parties avec des compreſſes qu'on y auroit imbibées, & maintenues toujours humides d'une douche ou d'un bain à l'autre. Ces moyens m'ont ſi bien réuſſi ſur pluſieurs malades, que je ne puis me diſpenſer de rapporter ici deux obſervations, entre autres, qui prouvent invinciblement que les articulations affectées de carie avec déperdition de ſubſtance, dénudation du cartilage, ſe réparent, & que les parties qui les remplacent prennent la nature & la forme de celles qui ont été détruites.

Un jeune homme de quinze à ſeize ans, avoit depuis deux ans à la clavicule droite une tumeur ſtéatomateuſe qui ſe perça d'elle-même. La ſonde, introduite par l'ouverture, touchoit à nu l'os inégal & carié. Il portoit encore deux autres tumeurs de même nature, dont une comprenoit deux des fauſſes côtes du même côté, & l'autre étoit placée ſur la crête de l'os des iſles du côté gauche. Ces tumeurs, quoique dures &

pâteuſes, renfermoient un fluide très-épais, cependant facile à diſtinguer au toucher. Il avoit, outre cela, tout le tibia droit gonflé, dont le volume étoit plus que doublé. Près du ligament de la rotule, étoit un ulcère caverneux qui pénétroit juſques dans le corps de l'os; un peu au deſſus de la malléole interne, étoit une ouverture qui communiquoit juſqu'au canal médullaire, d'où ſortoit une ſanie ichoreuſe, fétide, & d'une odeur inſupportable. Pluſieurs endroits du tibia étoient à nu au milieu des ulcères; ſuite des dépôts qui s'étoient formés ſur la face antérieure de cet os: c'étoit enfin un véritable *ſpina-ventoſa*. Les épiphyſes étoient ſi gonflées, que leurs ſurfaces ne répondoient plus ni à celles du fémur, qui l'étoient conſidérablement auſſi, ni à celles de l'os du tarſe. Toutes les parties charnues, & le tiſſu cellulaire qui les entouroit, tant de la partie inférieure de la cuiſſe, que de toute la jambe, étoient dures, infiltrées & œdémateuſes. Comme je ſoupçonnois qu'il y avoit communication entre l'ouverture ſupérieure & l'inférieure, & que je ſentois la difficulté qu'il y avoit de m'en aſſurer par une ſonde

inflexible, j'introduisis, sans aucune résistance, par l'ouverture supérieure, une corde à boyau, qui, par sa souplesse, étoit plus propre que tout autre instrument à découvrir la route qui conduisoit à l'ouverture inférieure; & en effet, la corde à boyau se présenta à l'ouverture au dessus de la malléole; ce qui me prouva, sans le moindre doute, que le canal médullaire étoit privé de sa moëlle. La malléole externe, & toute l'articulation de la jambe avec le pied, étoient extrêmement gonflées, avec quelques tumeurs suppurées, dont les ouvertures s'étendoient jusques sous la capsule & dans la jointure même, dans laquelle la sonde entroit facilement. Le malade, assez grand pour son âge, étoit presque tombé dans le marasme, avoit une fièvre lente habituelle, & de fréquens dévoiemens. Voilà l'état déplorable dans lequel étoit ce jeune homme, lorsqu'on l'apporta chez moi. J'hésitai pendant quelque temps sur le parti que je prendrois, ou de le délaisser, ou de tenter les remèdes dont je me servois avec tant de succès, dans la persuasion où j'étois qu'ils seroient infructueux dans l'état désespéré

où étoit ce jeune homme; je pris cependant le parti de le ſecourir, aux riſques de ne pas réuſſir, mais aſſuré d'ailleurs de ne pas avancer ſes jours.

L'autre malade étoit un enfant d'environ douze ans, qui, depuis trois ans, avoit un gonflement conſidérable dans les deux vertèbres lombaires ſupérieures; ce qui l'empêchoit de ſe plier, de ſe renverſer & de faire des mouvemens latéraux, ſans reſſentir les plus vives douleurs. La jointure du bras gauche avec l'avant-bras, formoit une tumeur très-conſidérable qui commençoit depuis le milieu de l'humérus, s'étendoit juſqu'au milieu de l'avant-bras, ſe prolongeoit juſques ſur le poignet & la main, qui étoient œdémateux; le bras ne pouvoit être ni fléchi ni étendu, ſans cauſer les plus vives douleurs; &, pour peu que l'on fît faire quelques mouvemens, on ſentoit diſtinctement une crépitation dans la jointure, qui étoit remplie de fluide facile à diſtinguer au toucher, principalement vers l'olécrâne où la tumeur étoit beaucoup plus ſaillante. Cet enfant qui ne pouvoit être que couché, étoit en grande partie épuiſé par des douleurs lombaires, par l'inſomnie, par

des mouvemens de fièvre irréguliers, & par la dépravation d'appétit.

Je fis prendre à ces malades, matin & soir, un bouillon fait avec un peu de mouton, les racines de grande chélidoine & de bardane, & les feuilles de bourrache, de chicorée & de cerfeuil. Après avoir fait usage de ces bouillons pendant huit jours, je les purgeai avec un minoratif; & dès le lendemain matin ils commencèrent à prendre une pilule anti-scrophuleuse résolutive, & par dessus une tasse d'infusion faite avec demi-gros de bois de gaïac, n°. 7, sect. 1; ils continuèrent pendant quinze jours, & prirent ensuite, le soir en se couchant, une autre pilule avec une tasse d'infusion de gaïac. Je continuai ces remèdes pendant trois mois de suite, observant de les purger doucement tous les quinze jours.

Pendant cet intervalle de temps, les deux tumeurs du premier malade s'amollirent; la fluctuation, qui étoit d'abord obscure, devint plus sensible, l'humeur amassée ayant acquis plus de fluidité; la peau s'émința, se perça enfin d'elle-même; & la matière purulente s'étant lentement écoulée, la peau s'affaissa,

& il fut aiſé de reconnoître, par la ſonde introduite dans les ouvertures, que les côtes d'une part étoient à nu, & de l'autre, que la crête de l'os des iſles étoit cariée. Tout l'engorgement de la cuiſſe & de la jambe étoit viſiblement diminué, la dureté générale de ces parties s'étoit amollie, l'infiltration en partie diſſipée, & les parties muſculeuſes étoient devenues plus mobiles. Il s'étoit formé, tant autour du genou que vers les malléoles, de petits dépôts ſous la peau, leſquels s'étant ouverts, fourniſſoient une ſéroſité purulente fort abondante; mais le gonflement des condyles du fémur, les épiphyſes articulaires du tibia, tant ſupérieur qu'inférieur, & tout le corps de cet os, n'avoient encore éprouvé aucune diminution. Le bras du ſecond malade s'étoit reſſenti des mêmes changemens; mais la tumeur du coude s'étoit conſidérablement accrue, & paroiſſoit communiquer avec une autre qui s'étoit depuis peu manifeſtée au pli du bras. L'empâtement des lombes du malade étoit auſſi diminué; malgré cela, il éprouvoit toujours de grandes douleurs dans les moindres mouvemens, & les vertèbres étoient toujours auſſi gonflées.

Cependant l'état de ces malades étoit amélioré ; la fièvre étoit diminuée; l'appétit, le ſommeil, de bonnes digeſtions, une carnation meilleure, étoient le fruit des remèdes qu'ils avoient pris. Alors je leur donnai le matin une pilule réſolutive, & le ſoir une pilule tonique, & par deſſus, l'infuſion de gaïac n°. 7, ſect. 1, dont je leur fis faire auſſi uſage pour boiſſon ordinaire. Ces malades continuèrent encore ces remèdes pendant quatre à cinq mois avec aſſiduité; alors la tumeur du coude ſe perça, & l'écoulement du pus fit diſparoître celle qui étoit au pli du bras. En paſſant la ſonde dans l'ouverture qui s'étoit faite, je trouvai tout l'olécrâne à nu, inégal; & la ſonde pénétrant aiſément dans la jointure, je touchai à nu les condyles de l'humérus. Le volume de l'articulation étoit diminué, les parties charnues qui la recouvrent étoient affaiſſées, & l'engorgement de l'avant-bras, du poignet & de la main étoit en grande partie diſſipé. Les douleurs lombaires étoient beaucoup moindres, & le malade pouvoit faire quelques légers mouvemens avec moins de ſouffrance; les vertèbres paroiſſoient auſſi avoir moins de volume.

Le genou du premier malade étoit considérablement diminué ; les ulcères qui s'y étoient formés çà & là, suintoient encore abondamment ; tout le corps du tibia & son articulation avec le pied avoit beaucoup moins d'épaisseur ; l'ulcère caverneux près le ligament de la rotule s'étoit fort resserré ; l'écoulement ichoreux que fourniſſoit l'ouverture de la malléole, étoit moins abondant & moins fétide ; les petits ulcères sur la face du tibia commençoient à laisser voir dans leur centre de petits mamelons charnus dans les intervalles des portions d'os qui s'étoient exfoliés insensiblement. L'ulcère de la clavicule, celui des côtes & de l'os des isles, étoient sans dureté ni callosité ; la peau vacillante sur l'os en quelques endroits, & adhérente en d'autres.

Enfin, avec beaucoup de patience & de persévérance dans les remèdes, une portion de côte soulevée, & poussée par les chairs régénérées entr'elles & le corps de l'os dont elle faisoit partie, se présenta sous la peau ; &, lorsqu'elle fut tout-à-fait mobile, je la tirai sans effort ; peu à peu l'ulcère se resserra, les chairs devinrent de bonne qualité, & il se guérit assez promptement. Un fragment

assez considérable de la crête de l'os des isles se sépara aussi de cet os; l'ulcère ne tarda pas aussi à se fermer, & la cicatrice profonde qu'il laissa, fut semblable à la précédente. Il ne se fit aucune exfoliation sensible à l'ulcère de la clavicule, lequel diminuant peu à peu par l'adhérence que la peau contractoit chaque jour avec les chairs nées sur le corps de l'os, se cicatrisa sans perdre son niveau. Les ulcères qui environnoient l'articulation du genou, peu à peu se tarirent & se cicatrisèrent; le gonflement de la jointure diminua; l'infiltration étant dissipée, les muscles commencèrent à se distinguer; le gonflement de l'épiphyse du tibia, & celui des condyles du fémur, diminuèrent insensiblement, & suivirent la même progression; l'ulcère situé près du ligament de la rotule, se resserroit de jour en jour; & la peau se prolongeant jusques dans la cavité qui pénétroit dans l'os, annonçoit une prochaine cicatrice. Tout le corps du tibia avoit beaucoup moins de volume, & les ulcères répandus çà & là sur sa face, tendoient à une guérison prochaine; mais l'ouverture placée au dessus de la malléole,

fourniſſoit toujours une ſanie ichoreuſe, quoique moins abondante; les ulcères qui environnoient l'articulation du pied, inſenſiblement ſe reſſerrèrent, & formèrent de bonnes cicatrices. Tous les muſcles qui compoſent la partie charnue de la jambe étant comme atrophiés, laiſſoient diſtinctement voir le corps de l'os beaucoup plus volumineux qu'il ne devoit l'être; enfin, après vingt mois de l'uſage de mes remèdes, l'ulcère de la malléole ceſſa de couler; la cicatrice peu affermie ſe rouvroit de temps en temps, & ne devint tout-à-fait ſolide, qu'après avoir continué les remèdes ſuſdits avec aſſiduité pendant plus de deux ans.

Pendant tout le temps de la cure, je recommandai qu'on eût grand ſoin de mouvoir doucement les jointures, tant celles du genou, que celles de la jambe avec le pied; ce qu'on exécutoit avec d'autant plus de facilité, que ces parties au ſortir du bain étoient beaucoup plus ſouples, & que les mouvemens qu'elles pouvoient ſupporter étoient moins douloureux.

Tous ces différens moyens réunis devinrent ſi ſalutaires à ce jeune homme,

que non-ſeulement il s'accrut beaucoup pendant le cours du traitement, mais encore ſe fortifia, prit de l'embonpoint & la plus belle carnation; les mouvemens du genou & du pied devinrent de plus en plus libres, de ſorte qu'un an après la guériſon, il marchoit avec autant de liberté de la jambe ci-devant malade, que de celle qui étoit demeurée ſaine.

L'ulcère du coude du ſecond malade s'agrandit de jour en jour, au point que l'on pouvoit voir & toucher à nu l'olécrâne, qui, par ſa mobilité, paroiſſoit détaché du cubitus; & en effet, cette portion d'os, inſenſiblement pouſſée à l'ouverture de l'ulcère qu'elle élargit, devint ſi mobile, que je pus aiſément la ſaiſir & en faire l'extraction ſans peine. Quelque temps après les chairs renaiſſantes, & à la vérité d'abord fongueuſes, remplirent le vuide, s'affermirent peu à peu; & la cicatrice enfoncée qui ſe forma, ne laiſſa pas un vuide auſſi grand que la pièce d'os extraite devoit le faire croire. Le volume de l'articulation étoit fort diminué; les muſcles du bras & de l'avant-bras, qui auparavant ne paroiſſoient former qu'une

ſeule maſſe, commencèrent à ſe contracter, à la faveur des ſecours étrangers qu'on leur procuroit matin & ſoir, principalement après le bain, dont le bon effet étoit auſſi bien marqué ſur les vertèbres lombaires qui reprirent à peu près leur état naturel. Quant au bras, je ne pus jamais parvenir à l'étendre tout-à-fait; mais le mouvement de flexion devint ſi doux & ſi facile, que le malade pouvoit aiſément s'en ſervir.

Il eſt important de remarquer que pendant le cours du traitement, je graduai les pilules juſqu'au nombre de quatre, ſavoir, deux pilules toniques, & deux autres tantôt réſolutives, tantôt laxatives; mais comme la nature accoutumée à ces remèdes, paroiſſoit inſenſiblement ſe ralentir, je ſoutins leur action en augmentant la boiſſon de gaïac n°. 7, ſect. 1, en ajoutant matin & ſoir dans un verre de cette infuſion, d'abord ſept à huit gouttes de la teinture, n°. 6, ſect. 1, & en en augmentant inſenſiblement le nombre, juſqu'à celui de quinze ou ſeize, ſoir & matin. Je ne fis cette addition que lorſque les douleurs furent preſque diſſipées, & que le gonflement des os me parut diminué.

Outre la ſatisfaction que je reſſentis d'avoir été utile à ces malades, ils m'en procurèrent une autre encore au moins auſſi grande, lorſque, plus de dix-huit à vingt ans après leur guériſon, ils vinrent me voir, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, n'ayant aucun indice des maux dont leurs pères avoient été autrefois affligés.

Tant que dura la maladie, je n'appliquai ſur les ulcères, tant de l'un que de l'autre malade, que l'emplâtre n°. 3, ſect. 2, que je ne faiſois renouveler deux fois dans les vingt-quatre heures, qu'autant que la ſuppuration étoit très-conſidérable. Cet emplâtre, qui m'a toujours réuſſi, eſt non-ſeulement un défenſif, mais eſt encore propre à conduire à cicatrice, qu'il conſolide & affermit en s'en ſervant pendant quelque temps, même après la guériſon, obſervant alors de n'en changer que tous les trois ou quatre jours.

A l'égard du régime que les gens du peuple doivent obſerver, on eſt bien obligé de ſe contenter des alimens qu'ils peuvent ſe procurer. Dans le petit nombre de ceux qui ſont en leur poſſeſſion, on ne peut trop recommander à ces

malades de s'abſtenir avec grand ſoin de toutes les graiſſes, lard rance, beurre fort, toutes ſalaiſons, fromages, laitages, fruits verts ou acides, ſalades, & toutes autres crudités. Leur nourriture ſe bornera donc à du potage, à des panades, du pain, peu de viande, des œufs, des légumes ſur-tout aqueux.

Si, pendant la durée de la cure, il ſurvenoit quelques maladies inflammatoires, on interromproit ces remèdes, pour les reprendre ſitôt après que ces accidens ſeroient diſſipés.

CHAPITRE VII.

De la cure des Scrophules compliquées de maladies vermineuſes, du ſcorbut, du rachitis & du virus vénérien.

Scrophules vermineuſes.

EN parlant des cauſes des Scrophules vermineuſes, on a rapporté tous les ſignes qui les caractériſent, leſquels, bien obſervés, doivent ſervir de baſe à leur cure radicale. On a remarqué que les matières ſaburreuſes & putrides dont l'eſtomac & les inteſtins ſe trouvoient remplis, étoient plus propres que toute autre à ſervir de pâture aux vers qui s'y étoient développés; que ces matières corrompues, non-ſeulement dépravoient l'appétit, excitoient des vomiſſemens & des diarrhées, mais encore entretenoient une fièvre qui ſouvent faiſoit périr le malade. Soit que ces amas ſe ſoient formés par la mauvaiſe diſpoſition, ſoit qu'ils ſoient la ſuite de maladies antécédentes, les Scrophules n'en ſont pas

moins les ſuites, auxquelles on ne peut remédier qu'après avoir détruit & enlevé le foyer du mal.

Il ſera donc néceſſaire, avant tout, de vuider l'eſtomac par un léger vomitif, tel que l'*ipécacuanha* auquel je donne la préférence; vomiſſement qu'il faudra répéter ſi les circonſtances l'exigent. Malgré les dévoiemens entretenus par ces matières putrides, il ne faudra pas moins purger les malades, & même réitérer la purgation au beſoin.

Sitôt après la purgation, on leur fera prendre une de nos pilules réſolutives, & par deſſus, une ou deux taſſes de décoction faite avec un gros de racine de fougère mâle. On leur donnera le ſoir une priſe de la poudre ſuivante: Prenez racine de fougère mâle en poudre, deux gros; rhubarbe, ſemence de tanaiſie, & *ſemen-contra* auſſi en poudre, de chaque un gros; mêlez-les très-exactement, & partagez le tout en huit priſes égales, dont on donnera une le ſoir, & par deſſus, la décoction de fougère. Lorſqu'on aura fini ces poudres, on purgera les malades avec demi-gros, ou plus, de la poudre preſcrite n°. 3, ſect. 1; on donnera enſuite les pilules matin & ſoir,

avec la décoction de fougère, que l'on continuera avec exactitude pendant environ trois mois, obſervant de purger toutes les trois ſemaines avec demi-gros de la poudre ci-deſſus. Si après ce terme on n'obſervoit pas de changement aſſez marqué dans la diminution des ſymptômes, c'eſt-à-dire, ſi la peau étoit toujours terreuſe & remplie d'incruſtations sèches, que les démangeaiſons à l'anus, à l'ombilic & au méat urinaire fuſſent toujours auſſi incommodes, ou que l'on apperçût dans les tumeurs ſuppurées de très-petits vers blancs, on plongeroit alors le malade dans le bain fait avec la décoction de fougère, & on le minéraliſeroit avec huit onces de notre eau minérale artificielle, ſect. 2, n°. 1. On inſiſtera ſur les bains, les pilules & la poudre purgative, juſqu'à ce que tous ces accidens ſoient tout-à-fait diſſipés. Par cette conduite ſoutenue, j'ai obtenu de ſi grands ſuccès, que je ne puis trop engager à ſuivre cette méthode curative. A meſure que les humeurs ſe corrigent, que les exhalations qui ſe font par la peau ſont de meilleure qualité, les poux, dont la tête, le cou & les aiſſelles étoient couverts, diminuent, &

enfin périſſent. Les ſoins & la grande propreté accélèrent encore leur prompte deſtruction. Cependant ſi, malgré ces moyens, on s'appercevoit que ces inſectes ſe renouvelaſſent, on ſe ſerviroit de la poudre de ſtaphiſaigre, mêlée à de la poudre ordinaire, dont on ſaupoudreroit la tête de l'enfant, & les linges qui doivent s'appliquer ſur la peau.

Scrophules ſcorbutiques.

LE vice ſcorbutique eſt, comme on l'a déja remarqué, d'une nature différente de celle des Scrophules, &, quoiqu'entré en combinaiſon avec elles, il ne ſe montre pas moins ſous ſon aſpect & ſes caractères particuliers, & qui lui ſont propres. Soit que ce vice ait précédé les Scrophules, ſoit qu'il les accompagne, ou qu'il ne ſe ſoit développé qu'après elles, c'eſt un ennemi qu'il faut d'abord attaquer, & tâcher de vaincre avant d'entreprendre la cure des Ecrouelles. Les remèdes anti-ſcorbutiques ſeront d'une utilité d'autant plus grande, qu'ayant la propriété de procurer de la fluidité à la lymphe, ils diſpoſeront la nature à profiter plus efficacement des remèdes anti-ſcrophuleux qui doivent leur ſuccéder.

On commencera par faire prendre, matin & ſoir, aux malades chez leſquels le ſcorbut ſe ſera manifeſté par les ſignes déja indiqués, depuis deux juſqu'à quatre onces de ſuc dépuré à froid, ſect. 1, n°. 1. On proportionnera la doſe en raiſon de l'âge du malade & des ſymptômes de la maladie. On continuera ces ſucs pendant un mois, en obſervant de purger les malades tous les dix jours, ſoit avec notre poudre purgative ſect. 1, n°. 3, ſoit avec la confection hamech & la manne. Si les accidens ne diſparoiſſoient, ou même ne s'adouciſſoient pas, alors on feroit prendre aux malades, matin & ſoir, depuis deux onces juſqu'à quatre, de l'infuſion ſect. 1, n°. 2.

Lorſque les ſymptômes ſcorbutiques ſeront diſſipés, on commencera les remèdes anti-ſcrophuleux, dont on favoriſera encore l'action par quelques onces de ſucs de creſſon pilé & exprimé, pris matin & ſoir par deſſus les pilules anti-ſcrophuleuſes, adminiſtrées comme il a déja été dit, ſuivant les claſſes différentes de la maladie.

J'obſerverai encore que le bain, ou ſimple, ou minéral, ſi ſalutaire dans les autres Scrophules, ne jouit pas ici du même

même avantage ; j'avoue que l'ayant tenté plusieurs fois, j'ai toujours vu reparoître les symptômes scorbutiques, qui s'évanouissoient aussitôt que j'abandonnois les bains, & que j'avois repris l'usage des remèdes. Ces épreuves, plusieurs fois répétées, m'ont suffisamment instruit pour ne pas retomber dans les mêmes erreurs.

J'observerai encore qu'il sera nécessaire, pendant le cours de la cure, de faire prendre de temps en temps, conjointement avec les anti-scrophuleux, quelques onces de la liqueur antiscorbutique, sect. 1, n°. 2, & de la continuer pendant dix à douze jours, tous les mois au moins.

Scrophules rachitiques.

Il y a un si grand rapport entre les moyens propres à guérir les Scrophules osseuses, & ceux qui conviennent au rachitis, que l'on seroit tenté de croire que c'est une seule & unique maladie, dont les caractères ont seulement quelques variétés. En effet, j'ai toujours vu que les rachitiques attaqués d'écrouelles, principalement osseuses, recevoient d'abord les plus grands sou-

lagemens par les remèdes anti-ſcrophuleux, & qu'en les continuant avec beaucoup de perſévérance, non-ſeulement les Scrophules oſſeuſes diſparoiſſoient, mais encore les nodoſités des jointures, & le gonflementde l'épine; ſa courbure & celle des os longs ſe redreſſoient, ou en partie, ou au moins la difformité qu'ils avoient d'abord ne s'accroiſſoit pas davantage. Il eſt vrai que pendant tout le cours du traitement, j'ai toujours eu ſoin de fortifier ces parties par l'application des ſachets aromatiques, par de douces compreſſions faites ſur les parties convexes des os recourbés, par les extenſions, ligatures & autres moyens uſités en pareil cas, qui tendent tous à maintenir l'équilibre reſpectif que les parties doivent avoir entre elles. J'ai eu d'autant plus d'occaſions de voir réuſſir ces moyens, que les parens des malades pouvoient ou vouloient bien ſe prêter à les mettre en exécution; & le ſuccès étoit plus prompt & plus marqué, lorſqu'on les employoit concuremment avec les bains aromatiques, minéraliſés par l'eau minérale artificielle, ſect. 2, n°. 1.

Comme les écrouelles compliquées de rachitis le ſont ſouvent auſſi du vice

ſcorbutique, il faudra toujours, comme on l'a déja dit, commencer par attaquer celui-ci avant de procéder à l'extinction des autres vices.

On commencera la cure & on la continuera de la même manière qu'il a été expoſé dans la cure des Scrophules oſſeuſes. Quoique les Scrophules qui attaquent les rachitiques affectent principalement les os, il en eſt cependant qui n'attaquent que les glandes, la graiſſe, la peau; & en ce cas, après avoir procédé à l'anéantiſſement de ce vice, on aura recours aux pilules toniques anti-ſcrophuleuſes, pour achever la cure, arrêter les progrès du rachitis, ou même le détruire, s'il eſt poſſible. On parviendra plus ſûrement à ce but, ſi les enfans malades ſont au-deſſous de l'âge de douze ans, & que la maladie ne ſoit pas parvenue à ſon plus haut degré.

Scrophules vénériennes.

LORSQUE dans la cure des Scrophules on aura à lutter contre le virus vénérien qui leur eſt aſſocié, & dont on aura reconnu l'exiſtence par les ſignes déja énoncés, on pourra, ſans craindre aucun déſordre, attaquer l'une & l'autre

cauſe, & conduire à une guériſon radicale ces maladies combinées. Soit que le virus ſe ſoit fixé à la peau, à la graiſſe & aux glandes; ſoit qu'il ait établi ſa demeure dans les os, il ſera toujours néceſſaire de commencer ce traitement par l'uſage des bains, des boiſſons délayantes, des purgatifs répétés, & un régime humectant. Lorſque le corps ſera ainſi préparé, on expoſera le malade à la vapeur de la poudre mercurielle ſimple, donnée de deux jours l'un, à la doſe depuis demi-gros, juſqu'à un gros, ſoit dans la boîte décrite à la fin de ma *Nouvelle Méthode de traiter les maladies vénériennes par la fumigation*, ſoit dans quelque autre machine faite à l'inſtar, ſoit de toute autre manière, pourvu que la vapeur mercurielle puiſſe s'appliquer au corps qu'elle doit environner. Cette fumigation n'exclura pas l'uſage des pilules anti-ſcrophuleuſes priſes d'abord une ſeule fois le matin à jeun, & enſuite matin & ſoir, comme il a déja été dit, ſoit que les Scrophules attaquent les parties molles, ſoit qu'elles attaquent les parties oſſeuſes; &, en ce dernier cas ſeulement, on ajouteroit la teinture n°. 6, ſect. 2, avec l'infuſion n°. 7, ſect.

1, qui aideroient l'action de l'un & l'autre remède. Ce traitement, beaucoup plus ſimple, & qui n'expoſe point les malades à des frictions toujours douloureuſes, quand les chairs qui recouvrent les os ſont déja fort ſenſibles, a l'avantage de ne point exciter de ſalivation, ni aucun autre effet capable d'interrompre, ou même d'exciter le moindre trouble dans les fonctions de la nature.

Mais ſi les ſymptômes vénériens s'annoncent chez les enfans du premier âge vers le temps de la dentition, on emploiera, par préférence, la poudre mercurielle argileuſe décrite dans ma *Nouvelle Méthode*, &, après pluſieurs jours de ſon uſage, on y joindra la poudre mercurielle ſimple, à doſe égale.

Comme il ſeroit fort difficile d'expoſer ces enfans à cette vapeur, & de les tenir enfermés dans une boîte, ayant la tête dehors, il eſt beaucoup plus expédient de les placer nus ſur un filet fixé à un cadre monté ſur quatre pieds droits, d'environ deux pieds & demi ou trois pieds de hauteur, dont chaque face ſera fermée d'une toile couverte de papier collé, de manière que la fumée que répand la poudre ſoit retenue

dans cette enceinte, & dirigée vers le filet ſur lequel l'enfant ſera placé. On mettra deſſous le cadre, au milieu, un petit réchaud avec de la braiſe allumée, ſur lequel on répandra la poudre. On aura ſoin auſſi de couvrir le corps de l'enfant, excepté la tête, pendant que la fumée s'appliquera au corps.

L'urine qui mouille continuellement les linges dont les enfans ſont enveloppés, ajoute encore au mauvais caractère des condylomes, des rhagades, & des ulcères puſtuleux qui pourroient ſe trouver répandus çà & là ſur l'habitude de leur corps. Toutes les fois que l'on changera l'enfant de linges, on aura ſoin de baſſiner toutes ſes parties malades avec la décoction de guimauve & de graine de lin dans une chopine, à laquelle on ajoutera deux onces de la liqueur mercurielle décrite dans ma *Nouvelle Méthode*; liqueur dont on ſe ſervira auſſi intérieurement dans les circonſtances où il ne ſeroit pas poſſible d'employer la fumigation. On donneroit alors, matin & ſoir, deux gros de cette liqueur étendue dans deux ou trois onces d'eau, en y ajoutant un peu de ſucre. Soit que l'on emploie l'un ou l'autre

moyen, on ne continuera pas moins l'uſage des pilules anti-ſcrophuleuſes.

On ne réuſſiroit jamais dans la cure, ſi la mère ou la nourrice allaitant encore l'enfant, étoit atteinte du même mal; il ſeroit donc néceſſaire qu'elle eût recours aux mêmes remèdes. Le lait que l'enfant ſuceroit alors porteroit dans ſon ſang & la nourriture, & en partie le remède propre à le guérir.

CHAPITRE VIII.

Réflexions ſur l'uſage plus étendu que l'on peut faire des nouveaux remèdes propoſés.

SANS vouloir trop étendre l'uſage du nouveau remède que je propoſe, il eſt cependant facile de juger par l'effet qu'il opère ſur le virus ſcrophuleux, quelle peut être ſon action ſur pluſieurs maladies chroniques. En effet, ſa principale propriété eſt de diviſer la lymphe épaiſſie, de la réſoudre, & de la rendre perméable à travers les dédales des viſcères & des glandes, & après avoir franchi

les obſtacles qu'il rencontre, de porter au dehors toutes les matières étrangères & nuiſibles à la ſanté.

C'eſt d'après ces effets conſtamment obſervés pendant une longue ſuite d'années, que je me ſuis déterminé à employer ce remède dans des circonſtances de maladies dont les rapports paroiſſoient avoir quelque affinité avec la maladie ſcrophuleuſe. Il eſt vrai que je n'ai guères remarqué ces rapports que chez les indigens, qui, donnant au beſoin de la nature tout ce qu'ils peuvent ſe procurer pour vivre, engendrent des maux que l'on rencontre plus rarement chez les perſonnes aiſées.

Pour être convaincu de cette vérité, il ne faut que jeter un regard ſur les maux qui arrivent aux femmes nouvellement accouchées, & l'on verra tout le ravage que le lait a coutume de faire chez elles. Ces femmes, pendant tout le temps de leur groſſeſſe, ſe nourriſſent d'alimens ſans choix, boivent des vins acides & de mauvaiſe qualité, de la bière, de l'eau-de-vie : toutes ſubſtances capables de vicier la lymphe, de l'épaiſſir, & de la diſpoſer à s'arrêter dans les organes ſécrétoires ; auſſi voit-on ces femmes,

après être accouchées, avoir des engorgemens dans les glandes du ſein où il ſe forme ſouvent des dépôts; les glandes axillaires, celles qui accompagnent les jugulaires ſe gonflent auſſi; les glandes inguinales ſe tuméfient; ſurviennent des douleurs dans les cuiſſes, dans les jambes, accompagnées de gonflement dans la membrane adipeuſe, où il ſe fait des dépôts laiteux. Ces femmes mal vêtues, expoſées à des travaux en plein air, n'ont pas donné le temps à la nature de les délivrer du lait qui devoit s'échapper, ou par les mamelles, ou par l'utérus : il eſt donc demeuré confondu dans la maſſe du ſang, après avoir acquis la nature laiteuſe dans l'organe propre à le former.

On rencontre beaucoup de ces exemples frappans des déſordres que l'impreſſion de la matière laiteuſe a faite ſur les humeurs qui arroſent les membranes & les aponévroſes, où elles laiſſent ſouvent pour la vie des douleurs atroces qui en raccourciſſent le terme.

Dans ces circonſtances, & hors le temps des criſes menſtruelles, j'ai obtenu de grands ſuccès par l'uſage des bains préparés avec l'eau minérale artificielle

sect. 2, n°. 1, par des bouillons faits avec des plantes apéritives & nitreuses, par des minoratifs répétés : moyens qui ont toujours précédé, & souvent accompagné l'usage des pilules résolutives données par gradation, comme il a été dit, & continuées assez long-temps pour avoir détruit la cause & les effets de la maladie.

J'ai vu un très-grand nombre d'ulcères rongeans, & d'un aspect affreux, attaquer les jambes des hommes & des femmes de peine, qui travaillent sur les ports, ou demeurent exposés dans les places publiques, ou portent de pesans fardeaux, ayant toujours les pieds & les jambes mouillés. Ces ulcères, pour l'ordinaire de forme ronde, profonds, avec des bords élevés, durs & calleux, fourniſſent moins une matière purulente, qu'une sérosité ichoreuse, fétide, & d'une si grande acrimonie, qu'elle excite souvent autour des ulcères des érosions à la peau, d'où naissent des douleurs si vives, que les malades peuvent à peine marcher. Ces ulcères de mauvais caractère, résistent d'autant plus aux topiques ordinaires, qu'ils sont l'effet d'un vice intérieur qui a aussi engorgé

le pannicule graiſſeux, & la ſubſtance cellulaire ſituée entre les muſcles dont l'action eſt ſingulièrement gênée.

Quoique ces ulcères ſoient ordinairement très-rebelles, j'en ai néanmoins guéri un grand nombre par l'uſage des pilules, tantôt réſolutives, tantôt laxatives, & des purgatifs répétés au beſoin; par des bains de pied avec l'eau minérale artificielle ſect. 2, n°. 1, ajoutés à une décoction de plantes émollientes, & par l'application de l'emplâtre défenſif ſect. 2, n°. 3. J'obſerverai cependant que lorſque ces ulcères étoient fort anciens, & que les malades qui en étoient affligés étoient au-deſſus de l'âge de cinquante ans, je ne les laiſſois jamais cicatriſer ſans y ſuppléer par l'application d'un cautère à la jambe. S'ils avoient des varices, je les invitois à porter un bas de peau de chien, aſſez ſerré pour ſoutenir les veines extrêmement dilatées, & empêcher leur rupture, dont j'ai vu ſouvent des hémorragies conſidérables être la ſuite.

Je me ſuis encore ſervi, avec le plus grand ſuccès, de mes nouveaux procédés dans des ulcères d'une autre eſpèce, que l'on avoit regardés, & que je re-

gardois moi-même comme vraiment chancreux.

Une femme d'environ cinquante ans, blanchiſſeuſe de mon voiſinage, avoit, depuis pluſieurs années, un très-large & profond ulcère au milieu de la cuiſſe, lequel avoit rongé une partie du corps des muſcles extenſeurs de la jambe; elle avoit encore un autre ulcère plus effrayant, qui s'étendoit depuis les premières vertèbres dorſales, juſqu'aux dernières vertèbres lombaires. La peau & le pannicule graiſſeux qui recouvrent tout le dos, étoient entièrement détruits par l'acrimonie de l'humeur, qui avoit auſſi rongé les aponévroſes, & une partie de la ſubſtance charnue des muſcles qui revêtiſſent les omoplates, l'épine, les côtes & les lombes. Cette femme ſouffroit des douleurs intolérables qui troubloient ſon ſommeil, & entretenoient une fièvre habituelle qui l'avoit jetée preſque dans le maraſme. Lorſqu'elle me vint trouver, elle étoit épuiſée par la longueur de ſes ſouffrances, & par une multitude de remèdes, tant internes qu'externes, dont elle avoit fait uſage pendant long-temps ſans le moindre ſuccès.

Effrayé d'abord à la vue d'ulcères qui paroiſſoient tenir plutôt de la nature du cancer que de toute autre cauſe, j'hésitai à lui adminiſtrer mes nouveaux procédés, incertain de réuſſir. Cependant, touché de cet état déplorable, & ne ſachant quel autre ſecours lui procurer, je les eſſayai. Ma tentative fut heureuſe, car en peu de temps la fièvre s'appaiſa, les douleurs diminuèrent, & les chairs, de brunes qu'elles étoient, commencèrent à devenir plus vermeilles; la ſéroſité de mauvaiſe odeur que ces ulcères fourniſſoient, peu à peu perdit ſa fluidité, devint inſenſiblement plus laiteuſe, & enfin acquit la conſiſtance purulente.

Avec de la patience & de la perſévérance dans les remèdes, la nature forma de nouvelles chairs dans le fond de l'ulcère de la cuiſſe; la peau ſe conſolida en différens endroits de la ſurface de l'ulcère, & de proche en proche la cicatrice ſe forma. Le large ulcère du dos ſuivit la même gradation, en paſſant par toutes les nuances obſervées à l'ulcère de la cuiſſe, avec cette différence que la cicatrice fut très-longue à ſe faire aux extrémités des apophyſes épineuſes qui avoient été endommagées, & dont

une partie s'exfolia. Pendant tout le temps de la cure, qui dura environ un an, je ne lui donnai que des pilules anti-ſcrophuleuſes réſolutives d'abord, & enſuite réſolutives & laxatives matin & ſoir. Tant que la ſaiſon le permit, je lui fis prendre par deſſus chaque pilule, quatre onces de ſuc de creſſon pilé & exprimé à travers un linge; l'infuſion faite avec un gros de ſquine ſur trois chopines d'eau bouillante, fut ſa boiſſon ordinaire. Je ne me ſervis d'autre topique que de l'emplâtre ſect. 2, n°. 3, étendu mince ſur du linge, & renouvelé matin & ſoir. Lorſque les ulcères commencèrent à ſe cicatriſer, je lui appliquai un large cautère à la jambe, pour que la nature pût, par cet écoulement journalier, ſe dépouiller de ce qu'il pouvoit y avoir d'étranger dans le ſang, & ſuppléer à des ſuintemens très-abondans qui duroient depuis pluſieurs années.

Quoique je fuſſe bien perſuadé que pluſieurs ulcères rongeans, procédant d'un vice intérieur, pouvoient être guéris par mes nouveaux procédés, je ne pus néanmoins me déterminer encore qu'avec peine à les adminiſtrer à un

malade qu'un de mes collègues m'avoit envoyé. Cet homme, âgé d'environ quarante ans, avoit ſur le nez un ulcère qui avoit détruit la peau & les muſcles qui recouvrent ſes os, leſquels étoient à nu. Le tiſſu cellulaire de deſſous la peau, qui revêt les deux apophyſes maxillaires, étoit détruit de manière que la ſonde paſſoit aiſément deſſous, & alloit de chaque côté juſqu'au grand angle de l'œil. Cette peau étoit d'un rouge livide & fort peu douloureuſe. Il avoit encore un autre ulcère fiſtuleux qui s'étendoit depuis le rebord ſupérieur de l'orbite droite, juſqu'au milieu du coronal. La peau étoit d'un rouge foncé dans tout l'eſpace où elle étoit décollée, & les bords de ce décollement étoient limités par pluſieurs ouvertures qui communiquoient entr'elles, de manière que la ſonde traverſoit d'un côté à l'autre. Sur l'os de la pomette étoit un ulcère rond & plat, d'environ demi-pouce de diamètre; la peau de la circonférence d'un rouge foncé, étoit mobile ſur des chairs luiſantes. Les lèvres, tant ſupérieures qu'inférieures, étoient tuméfiées, dures & fendues en pluſieurs endroits. De tous ces ulcères découloit en abondance un

pus très-clair, & de la plus mauvaise odeur. Il avoit encore au sein droit une tumeur de la grosseur d'un œuf; le mamelon étoit enfoncé, & beaucoup de sérosité découloit de l'aréole, à côté de laquelle étoit une fissure d'environ un pouce de longueur, & de quelques lignes de profondeur, d'où sortoit une sérosité sanguinolente; les glandes axillaires du même côté, étoient extrêmement engorgées & dures; il y avoit environ cinq à six ans que ces maux avoient commencé, après que le malade s'étoit fait guérir de dartres dont il étoit incommodé depuis l'adolescence.

Après avoir bien considéré ces maux, & les trouvant au dessus des forces de l'art, je renvoyai ce malade d'autant plus volontiers, qu'il effrayoit ceux qui étoient assemblés chez moi, & que l'odeur qu'il exhaloit les infectoit. Cependant cet homme, rebuté de toute part, revenoit toujours, avec espoir de guérir, si je voulois lui administrer mes remèdes. A force d'importunités, il me détermina, & je lui fus bon gré dans la suite de sa persévérance; car en fort peu de temps ses ulcères changèrent de face, par l'usage des sucs de cresson, de cerfeuil, & des

pilules anti-ſcrophuleuſes priſes matin & ſoir; les bains d'eaux minérales artificielles & les purgatifs répétés, comme il a déja été dit en parlant de la cure des Scrophules. Il prit pour boiſſon ordinaire, l'infuſion de ſcabieuſe. L'application de l'emplâtre ſect. 2, n°. 3, fut le ſeul topique dont je me ſervis pendant tout le temps de la cure, qui dura environ quinze mois.

Cet homme, & la femme dont je viens de parler, jouirent dans la ſuite d'une très-bonne ſanté. Pendant l'eſpace de dix ans, il ſe paſſa peu d'années qu'ils ne me vinſſent voir pluſieurs fois, ſe reſſouvenant de l'état déplorable où ils avoient été. Quelque grande que fût leur ſatisfaction, le plaiſir que je reſſentois d'avoir pu leur être utile, la ſurpaſſoit encore.

Ces avantages remportés ſur des ulcères malins, & de très-mauvais caractère, m'engagèrent à employer les mêmes remèdes ſur beaucoup d'autres qui cédèrent de même à leur action. Je fus alors diſpoſé à préſumer que les tumeurs vraiment chancreuſes, & que le cancer même ne leur réſiſteroit peut-être pas. Dans le grand nombre de ma-

lades qui ſe rendoient chez moi, à mes conſultations publiques, il ne me fut pas difficile d'en trouver de l'un & de l'autre ſexe affligés de ces maux cruels. Mais, ſoit que les cancers au ſein fuſſent ouverts ou non, ſoit qu'il n'y eût que des glandes ſquirreuſes, je n'ai jamais obtenu aucune guériſon par mes nouveaux remèdes; j'ai ſeulement remarqué que les douleurs vives s'appaiſoient, que la maladie paroiſſoit ne pas s'accroître, qu'elle ne changeoit pas de caractère, & que les tumeurs ne perdoient rien ni de leur volume ni de leur dureté.

J'ai rencontré chez les hommes, des tumeurs & des ulcères chancreux placés ſur différentes parties du corps; quelque deſir que j'euſſe de les ſoulager, je fus obligé de reconnoître l'impuiſſance de mes nouveaux procédés ſur un mal qui a toujours réſiſté, & qui réſiſte encore à tous les remèdes connus. Mes eſſais pluſieurs fois répétés ſans ſuccès ſur de véritables cancers, me prouvent très-clairement que les maux qui avoient cédé à mes remèdes n'étoient pas de nature chancreuſe, puiſque le vrai cancer n'en avoit éprouvé aucun changement.

J'ai encore quelquefois très-utilement adminiſtré mon remède à des malades attaqués d'engorgemens & d'obſtructions dans les viſcères du bas-ventre ; ils ont ſouvent auſſi été très-ſalutaires dans l'aſthme humide, pour faciliter l'expectoration de ces crachats gluans & viſqueux qui ne peuvent à peine ſortir qu'après de violens efforts d'une toux opiniâtre. Il eſt naturel de penſer, d'après ce qui a été dit, que mon remède anti-ſcrophuleux, dont on ne doit jamais craindre de dangereux effets, a non-ſeulement la propriété de fondre la lymphe épaiſſie & ſtagnante dans le poumon, mais qu'il a encore celle de réſoudre les glandes engorgées, & de leur donner aſſez de reſſort pour expulſer les liquides qu'elles reçoivent & qui s'y ſéparent.

Dans ces différentes maladies, je ne me ſuis jamais ſervi de mes nouveaux procédés, ſans leur avoir aſſocié ou des ſucs d'herbes, ou des bouillons, ou d'autres boiſſons choiſies & convenables aux circonſtances de ces maux. J'ai toujours eu ſoin ſur-tout, de recommander dans les premiers temps d'éviter les acides, comme étant capables d'affoiblir leur efficacité.

Je me ſuis ſouvent encore ſervi, avec beaucoup d'utilité, de ce remède dans les amas de matières glaireuſes, gluantes & viſqueuſes, dont l'eſtomac & les inteſtins étoient enduits; d'où procédoient la dépravation d'appétit, des peſanteurs d'eſtomac, la conſtipation, la langue chargée, le teint pâle, l'abattement, la langueur & la triſteſſe. Après avoir délayé ces humeurs pendant quelques jours avec des bouillons légérement apéritifs, ou même faits avec des plantes potagères, je faiſois prendre aux malades d'abord matin & ſoir une pilule réſolutive, & enſuite le bouillon ci-deſſus. Lorſqu'ils en avoient pris pendant pluſieurs jours, j'ajoutois, matin & ſoir, une pilule laxative. Ces remèdes continués pendant huit à dix jours, diſſolvant ce corps pour ainſi dire glutineux, mettoient les malades en état d'être purgés efficacement. Je ſuivois encore la même conduite pendant huit ou dix jours, & même plus ſi les circonſtances l'exigeoient.

Au reſte, comme j'ai toujours concentré chez moi l'uſage de ces remèdes deſtinés au ſervice de ceux qui en avoient beſoin, je puis avoir échappé beaucoup d'occaſions de les eſſayer dans différens

cas ; &, par conſéquent, je ne puis déterminer préciſément juſqu'où peut s'étendre l'uſage qu'on en peut faire.

Fin de la ſeconde Partie.

AVERTISSEMENT.

DIFFÉRENS motifs, dont M. Lalouette pere rendra compte, l'ont engagé à différer l'impreſſion de la troiſième Partie de cet ouvrage, qui contiendra l'examen analytique des procédés du nouveau remède anti-ſcrophuleux ; mais, dans la crainte que ce retard ne devienne nuiſible à la ſanté des malades qui voudroient en faire uſage, l'Auteur avertit qu'on trouvera ce remède chez lui, *rue Jacob*, A PARIS.

Nota. Il faudra avoir ſoin de le tenir dans un lieu ſec.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Traité des Scrophules, vulgairement appelées Ecrouelles ou Humeurs Froides, par M. LALOUETTE pere, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Chevalier de l'Ordre du Roi.* Cet Ouvrage, fruit des travaux de toute la vie d'un habile Médecin qui jouit d'une réputation justement méritée, m'a paru propre à contribuer beaucoup aux progrès de la Médecine, & je le crois très-digne de l'impression. A Paris, ce 16 Mars 1780. MACQUER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseilliers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le sieur LALOUETTE pere, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Traité des Scrophules, vulgairement appelées Ecrouelles ou Humeurs froides*, &c. s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il

jouiſſe de l'effet du préſent Privilège, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à perſonne; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la ceſſion; & alors, par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilège ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décède avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Privilèges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons: à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilège; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès main de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMÉNIL

le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le dix-neuvième jour d'Avril, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt, & de notre règne le ſixième. Par le Roi en ſon Conſeil, *Signé*, LEBÈGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1997, fol. 287, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglément de 1723. A Paris, ce 2 Mai 1780.

QUILLAU, Adjoint.